

RÉCITS DU
VILLAGE



LES COLLINES DE FÉVAL
PIÈRE CHÂVIN ET SES BOEUFs
URBAIN OLIVIER
!

SAMIZDAT

Pierre Châvin et ses bœufs par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1861. **Les collines de Féval** fut publié initialement en 1865. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte. [NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2015

*« Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection. »**
(CS Lewis — *Some Thoughts* — 1948)

*« Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore. »**
(John Baillie — *What is Christian Civilisation?* — 1945)



Ce que l'homme aura semé, il le moissonnera aussi.
Gal. VI, 7.

Table des matières

LES COLLINES DE FÉVAL

<i>PREMIÈRE PARTIE</i>	1
Chapitre I	
La cloche du matin	2
Chapitre II	
Vue d'une lucarne	5
Chapitre III	
Robert et Paul	9
Chapitre IV	
Les Cliffe	12
Chapitre V	
Champs et collines	15
Chapitre VI	
Côteau-vert	18
Chapitre VII	
Mathilde	22
<i>DEUXIÈME PARTIE</i>	25
Chapitre VIII	
Rose-Rose	26
Chapitre IX	
Le Baron Jean Blaise de Vohr	29
Chapitre X	
Salomé Cliffe	33
Chapitre XI	
Deux maîtresses de maison	39
Chapitre XII	
Pauvre Mathilde	43
<i>TROISIÈME PARTIE</i>	48
Chapitre XIII	
Situation générale	49

Chapitre XIV	
Pardonnez	54
Chapitre XV	
Fédorina	58
Chapitre XVI	
L'ambitieux	61
Chapitre XVII	
La cloche d'alarme	66
Chapitre XVIII	
Couvre-feu	72

PIERRE CHÂVIN ET SES BŒUFS

Chapitre I	
Hommes et bœufs	77
Chapitre II	
Famille Deroche	84
Chapitre III	
Dimanche d'automne	87
Chapitre IV	
Catastrophe	91
Chapitre V	
Taillery, le mauvais plaisant	94
Chapitre VI	
Un acheteur inconnu	98
Chapitre VII	
Le mulet	102
Chapitre VIII	
Angoisse	104
Chapitre IX	
Un véritable ami	108
Chapitre X	
En route	111

Chapitre XI	
Achats et retour	116
Chapitre XII	
Dernières nouvelles	119

LES COLLINES DE FÉVAL
PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I

LA CLOCHE DU MATIN



Un homme d'âge mûr, bien proportionné et de taille moyenne, sortait d'une maison située à peu près au milieu du village de Féval. C'était un dimanche matin. Vêtu d'un habillement de milaine qu'il mettait pour la première fois, la tête couverte d'un feutre pochard gris brun, il suivit d'abord la rue, puis ne tarda pas à entrer, d'un pas ferme et dégagé, dans le sentier conduisant à l'église. Celle-ci était bâtie dans le village même, sur une petite colline qui dominait la contrée environnante. Deux grands tilleuls séculaires en ombrageaient l'entrée principale, à l'occident. Du côté de l'est, une tour carrée, à corniche de tuf, lançait assez haut sa flèche aiguë et se terminait par une croix de fer. Au pied de la tour, une porte basse, étroite et à plein cintre, servait d'entrée à l'escalier de ce rustique clocher.

Arrivé ici, Henry Cauthey prit une clef dans sa poche, ouvrit la porte et monta sans essoufflement les soixante-quinze marches. Là-haut, il commença par poser son chapeau sur une poutre transversale, après quoi il alla se placer vers une lucarne d'où la vue sur les campagnes voisines était fort belle. En ce moment, le marteau de l'horloge frappa le premier coup de huit heures sur la plus grosse des deux cloches. Henri, qui était sonneur de la paroisse, attendit jusqu'au dernier, puis, saisissant la corde arrêtée à l'encadrement voisin, il sonna un branle régulier pendant cinq minutes. — Les femmes attardées qui lavaient encore du légume aux fontaines, se dépêchèrent de finir et de rentrer chez elles; les jeunes filles occupées à cirer des souliers devant les maisons, plièrent bagage pour aller s'habiller plus convenablement; les garçons qui balayaient les places libres autour des bâtiments, firent aussi vite que possible, pour ne pas être des derniers à se rendre

au culte public. Le village de Féval, du moins dans la partie rapprochée du temple, prenait cet air d'ordre et de propreté qu'on aime tant à voir le dimanche matin.

En suivant la rue principale, un peu plus bas que la demeure d'Henri Cauthey et à mesure qu'on se rapprochait du grand cabaret de la Cigogne, on remarquait des négligences frappantes : des encombrements, des dépôts de bois, des tas de pierres au milieu desquels croissaient de grandes orties couvertes de leurs chenilles noires. Quelques maisons avaient une apparence misérable ; les murs étaient décrépits à la base, humides, rongés par le salpêtre et l'ammoniaque. Des flaques à odeur fétide, provenant des fumiers voisins, croupissaient au soleil en face des habitations ; et sur les galeries dévernies, séchaient des lambeaux de linge ou de la literie d'enfant.

Devant une de ces tristes demeures se tenait un homme encore dans toute la force de l'âge. Il regardait le temps, se grattait les cheveux au travers d'un bonnet dont la teinte grise laissait à peine deviner la blancheur primitive du coton. Puis il bâillait à haute voix, tout en parlant avec un voisin qui, de l'autre côté de la rue et en face de lui, arrangeait méthodiquement le bord tressé d'un gros tas de fumier. Les tortillons qu'il enroulait et plaçait en biais, les uns à la suite des autres, de façon à former des lignes brisées, paraissaient être l'œuvre indispensable du moment.

L'homme au bonnet de coton se nommait Adam Cliffe ; l'autre était le syndic Gillier.

— Voilà *Drelindindin* pendu à sa cloche, dit Adam, à la suite d'un de ses plus grands bâillements. On peut compter qu'il ne manque jamais l'heure. Je suis sûr qu'il est déjà tout rechangé, rasé et pomponné.

— En effet, répondit le syndic en vérifiant l'alignement de ses torchons de fumier et frappant dessus avec les cornes d'un trident de fer, il vient de passer aussi propre qu'un oignon. Chez lui, jamais de retard. C'est l'homme le plus exact du village.

— Je ne comprends pas, reprit Adam, où ces Cauthey prennent le temps pour tout ce qu'ils font. Mais voilà, quand on a une femme vaillante et des enfants qui s'élèvent tout seuls, l'ouvrage avance vite. Ils ont d'ailleurs ce qu'il faut pour vivre bien. Je ne crois pas qu'ils manquent le prêche quatre fois par an.

— Ils ont bien raison. — Toi, au contraire, Adam, tu n'y vas presque jamais. Ce n'est pas d'un bon exemple pour tes garçons. Ainsi, que fais-tu là depuis vingt minutes, au lieu d'aller te raser et t'habiller ? Tandis que tu regardes le soleil, j'ai étendu mes cinq brouettées de fumier et placé cette ligne de bord. Allons, va, tu as encore le temps, puisque voilà seulement *la première* qui sonne. Moi, je serai prêt dans

une demi-heure, comme les autres.

Ayant donné ce conseil à Cliffe, Armand Gillier mit une planche sur ses tresses de paille, descendit de son fumier, frotta ses sabots contre le balais d'écurie, et enfin rentra chez lui. Au lieu d'en faire autant, Cliffe se dirigea du côté de l'auberge, où il demanda une chopine de vin blanc, dit qu'il paierait en buvant la seconde un peu plus tard, et revint devant sa maison. Il prit une faux suspendue à quelque grand clou planté dans le mur, puis s'asseyant par terre sous l'avant-toit, il démancha bruyamment son outil, plaça l'enclume entre ses jambes et se mit à frapper sur le bord de la lame, étirant le métal ductile, qui s'amincissait sous chaque coup de marteau. De temps en temps l'opérateur retournait la faux pour s'assurer que *l'enchaplure* était bonne. Pour cela, il faut que la ligne tranchante soit bien égale, et si mince, que l'extrémité plie sous la moindre pression de l'ongle du pouce droit. Le martelage préliminaire est aussi une œuvre du dimanche matin. Pour beaucoup de campagnards, c'est sans doute une manière de célébrer de bonne heure le jour du repos !

Chapitre II

VUE D'UNE LUCARNE



Henri Cauthey cessa de sonner en retenant le mouvement de la cloche au milieu d'une volée, ce qui fit frapper le coup final à demi-intervalle de l'avant-dernier. C'est l'usage. — Il replaça l'anneau de la corde au crochet de fer, prit son chapeau sur la poutre, et retourna vers la petite lucarne. De là, on avait sous les yeux les hautes pentes des montagnes, si vertes en cette saison et toutes bordées ou entremêlées de noirs sapins. Plus bas, de magnifiques vergers dont les arbres se touchent presque tous et recouvrent des fourrages constamment arrosés. — Ici, le noyer prend une forme plus élancée qu'à la plaine ; sa tige mère est semblable à celle du chêne des forêts, et les branches se dirigent vers un sommet qui ne redescend pas en vaste parasol. Le pommier change aussi de caractère ; il est moins branchu, moins étoffé, mais plus élevé que sur les bords du lac. Le cerisier trône à son aise sur ces pentes rapides ; ses racines traçantes occupent un sol frais, non humide par nature, mais toujours prêt à donner une sève abondante aux mille rameaux chargés de fruits sucrés. — De charmants sentiers courent sur le flanc des coteaux et se transforment parfois en allées délicieuses d'ombre et de fraîcheur au milieu du jour. Plus bas, la vigne occupe les espaces abrités, sur lesquels le soleil darde du matin au soir.

Si l'on se place à l'autre lucarne du clocher, on découvre un pays composé de vallons découpés par de mugissantes rivières. Les uns se dirigent à droite, les autres à gauche, selon les inclinaisons du sol ou le cours des ruisseaux. Ici, une colline de châtaigniers ; là, une sorte de demi-fond avec un village dont les maisons se devinent plutôt qu'elles ne se voient dans le feuillage des vergers. Ailleurs, c'est un coteau

rapide, très élevé pour la contrée et au sommet duquel se tient fièrement debout quelque ancienne et puissante tour. Enfin, du côté du lac, les collines s'abaissent, s'aplanissent peu à peu, pour s'établir en une pente presque insensible qui se termine au Léman.

« Quel beau pays ! se disait Henri Cauthey, du haut de la tour de l'église. Que Dieu est bon de nous avoir fait naître ici ! »

Puis, ses pensées prenant une direction de plus en plus reconnaissante et pieuse, il joignit les mains et prononça à demi-voix une courte prière, qui sans doute monta au ciel pour retomber sur la terre en rosée de bénédiction. Il aimait tant à prier là-haut, après avoir sonné la cloche ! Seul avec Dieu, il se sentait plus près de lui. Aucune créature humaine ne venait troubler sa contemplation intérieure, pendant qu'il admirait les œuvres du Créateur. Là-haut, il offrait au Père céleste ce parfum de la prière du cœur, lorsque tout invite au repos et au recueillement dans la nature, et que le son des cloches vient d'appeler les fidèles à se préparer pour le culte du matin. — Henri présentait aussi au Seigneur les besoins de sa famille. Louise Cauthey, sa compagne bien-aimée, était une femme d'une piété véritable. Leurs trois filles et leurs deux garçons s'élevaient sans trop de difficulté, dans une atmosphère morale ferme et tendre. Tous travaillaient déjà, sauf les deux cadets ; mais encore ceux-ci gardaient-ils la vache et les moutons. Henri Cauthey n'était pas riche. Sa position temporelle ressemblait à celle que demandait Agur : Ne me donne ni pauvreté ni richesse, nourris-moi du pain de mon ordinaire. Henri possédait huit arpents de prés et de champs, plus une vigne dont la récolte suffisait aux besoins du ménage. Derrière la maison, un peu étroite et serrée entre deux autres, il y avait un bon petit jardin en terrasse. Ces propriétés diverses étaient libres de toute charge hypothécaire, et Henri n'avait pas non plus de dettes d'une autre nature. Ainsi que le disait le riche syndic Armand Gillier, les Cauthey pouvaient être considérés comme les gens les plus heureux du village de Féval. Toutefois, les soucis viendraient aussi pour eux. Dans peu d'années, les enfants ne pourraient pas continuer à vivre avec leurs parents. La maison était trop petite, les terrains trop exigus pour tant de bras réunis. Et d'ailleurs, à quoi occuper ces trois grandes filles ? Déjà maintenant il y avait surabondance de forces, mais non de pain ; il faudrait évidemment disperser les aînés de la nichée, à mesure qu'ils seraient capables de se tirer d'affaire seuls. Qu'en ferait-on ? Question bien importante pour des parents chrétiens.

Au village, il n'est guère possible de donner des professions à ses enfants. Un cordonnier dans la commune, c'est assez. Un tailleur aussi ; — une couturière. Un tonnelier n'est pas nécessaire, s'il y a peu

de vignes ; et d'ailleurs, des parents pieux ne sauraient guère engager leurs fils à choisir un état qui les met en contact journalier avec le vin et l'eau-de-vie. Bien qu'un chrétien puisse donner l'exemple en tout, on ne doit pas conduire un jeune homme le plus près possible des tentations. Encore moins le placer au milieu d'une des plus funestes. — Dans un village, il faut aussi un charpentier. C'est un bel état, une profession intéressante ; mais, là encore, l'apprentissage est un temps, d'ordinaire, bien mauvais. On y prend des airs d'architecte, parce qu'on manie le mètre et le compas. On a des obligations aux ouvriers habiles, et l'on n'est pas fâché de les payer au cabaret. Le dimanche, il arrive souvent qu'au lieu d'avoir du repos on expédie en cachette un ouvrage pressant ; et quand vient le lundi, on prend le chemin des pintes. Là, on se chamaille, on parle politique, on fait des taches de vin sur son meilleur habit de gros velours bleu ou de futaine¹ noire. Dieu veuille encore qu'on n'y fasse pas des taches de sang, quand on aura trop bu ! Les branches d'un compas sont dangereuses ! — Il y a aussi les menuisiers, gens très honorables sans doute. Mais, dites-moi, comment se fait-il que si peu d'ouvriers menuisiers soient économes, rangés dans leur conduite ? si peu qui, gagnant de bonnes journées ou travaillant à leurs pièces, sachent faire un bon emploi de leur argent ? — Encore une autre profession que, certes, je n'aurais pas voulu donner à l'un de mes fils : c'est celle de garçon boucher. Et pourtant il en faut, n'est-ce pas ? Sans doute. Or, comment placer un jeune homme, le couteau à la main ou l'assommoir sur l'épaule, en présence d'un bœuf, d'un veau, d'un mouton, et lui dire froidement : « Tue ! » Il me semble qu'il faut être né dans le voisinage d'un étal pour choisir le métier de garçon boucher, ou avoir des instincts naturellement impitoyables. Puis, le bétail à acheter, c'est là qu'on voit se déployer les ruses de langage, les affirmations mensongères, les tricheries sur le temps fixé pour prendre les animaux chez le vendeur, etc. Et pourtant ces difficultés seraient moins grandes, peut-être entièrement aplanies, si les hommes étaient pieux, charitables et bons.

Dans un grand village, il est convenable qu'il y ait un maître maçon. Un seul suffit pleinement. Il pourra même se passer d'ouvriers pendant une bonne partie de l'année. Les maçons, en général, sont sobres, économes. En toutes choses, ils procèdent avec lenteur. C'est que leurs *œuvres* sont généralement durables plus que d'autres. — Les gypsiers² ont besoin d'une population plus nombreuse que celle d'une simple communauté de paysans. Il leur faut la ville, les vernis, le

1 - [NdÉ] Étoffe de fil et de coton.

2 - [NdÉ] Ouvriers en plâtre.

plâtre et les décors. C'est un bon métier, assure-t-on, mais il exige une forte poitrine. Dans notre pays, les ouvriers gypsiers sont pour la plupart des Italiens qui connaissent l'usage du pinceau et le maniement des couleurs. Ils savent aussi très bien expédier leur argent chez eux en mandats de poste internationaux. Autrefois, ils l'emportaient sur leur dos, dans un sac, au risque d'être dévalisés en traversant les Alpes à l'entrée de l'hiver.

Chapitre III

ROBERT ET PAUL



Toutes les réflexions précédentes, et bien d'autres, avaient été faites par Henri Cauthey et sa femme. À mesure que leurs enfants grandissaient ils s'habituèrent à la pensée de s'en séparer. Les garder avec eux pour les envoyer travailler à la journée chez des voisins, cela leur répugnait. D'ailleurs, c'eût été une occupation dépendante, précaire et peu productive. Bien que ce ne fût pas l'usage, à Féval, de placer les enfants comme domestiques, les Cauthey s'étaient décidés à ce parti pour les leurs, à moins qu'ils ne reconnussent chez les uns ou les autres l'indication bien déterminée d'une vocation différente. Ils les élevaient donc dans ce sens et leur apprenaient à obéir, dès leur plus tendre enfance. Une verge solide était placée au-dessus du miroir, dans la chambre du père et de la mère. Les enfants pouvaient la voir en passant, et savaient qu'elle serait employée énergiquement, s'ils ne marchaient pas dans le bon chemin. Il était bien rare qu'on dût s'en servir : deux ou trois fois pour chaque enfant avaient suffi, après quoi l'instrument de correction n'était plus là que pour mémoire. Les deux cadets se nommaient Robert et Paul. Les filles étaient les aînées : Marie avait bientôt dix-sept ans, Élise quinze, Jeannette treize ; Robert onze, et Paul, venu très tard, cinq seulement.

Lorsque le sonneur revint chez lui après son office matinal au clocher, il trouva le petit Paul dans la cuisine, refusant à Élise de mettre le soulier qu'elle lui présentait.

— Voyons donc, lui disait-elle : Paul, tu n'es pas sage ; le père sera fâché et te grondera. La mère ne veut pas qu'on mette aujourd'hui les souliers neufs, parce que les chemins sont boueux.

— Je veux mettre les neufs, répondait le petit vaniteux : ceux-ci sont

trop laids.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le père en entrant. — Paul, qu'as-tu ?

— Ce n'est rien, dit la sœur en enfilant le pied de son frère dans le soulier refusé. Donne vite l'autre. Là ! voilà qui est fait. À présent, embrasse-moi et va embrasser le père. Nous irons après midi cueillir des fleurs d'acacia le long du ruisseau. Nous nous amuserons bien, tu verras.

Ayant ainsi consolé son frère, l'aimable sœur alla vite chercher un arrosoir d'eau à la fontaine. Le père prit le petit garçon sur ses genoux.

— Et tu ne voulais pas mettre tes vieux souliers, Paul ? regarde les miens ; j'ai mis aussi les vieux. Voudrais-tu avoir de plus beaux souliers que ceux de ton papa ?

— Non.

— Une autre fois, tu obéiras tout de suite ?

— Oui.

— Eh bien, c'est bon.

— Je voudrais aller avec toi vers la grosse cloche.

— Non, mon ami ; tu es encore trop petit. Dans un an, peut-être. Le bruit te ferait mal aux oreilles, et tu ne pourrais d'ailleurs pas monter tout seul le grand escalier de la tour.

— Est-ce qu'il est bien grand, l'escalier ?

— Oui, très long.

— Combien de fois plus long que le nôtre ?

— Presque sept fois.

En ce moment, Robert entra.

— Sept fois quoi ? dit-il.

— Sept fois plus long que notre escalier ; le nôtre a douze marches, reprit Paul.

— Sept fois douze font 84, répondit Robert ; et sept fois 84 font.... (il calcula de tête) 588.

Puis il se mit à siffler joyeusement, ouvrit un livre qu'il tenait à la main, s'assit sur un tabouret de bois, releva ses cheveux noirs en brosse tout autour de la tête, et se plongea avec délices dans une lecture que la conversation du père avec son Benjamin n'était guère capable d'interrompre.

« Ce garçon-là, pensait Henri Cauthey, en jetant un coup d'œil sur Robert, — ce garçon-là n'est pas destiné au travail de la terre. »

Bientôt la mère et ses filles furent prêtes et se réunirent aux trois autres membres de la famille. Tout était en ordre dans la maison ; le foyer bien propre ; le feu, entouré de cendres. On se disposait à monter au temple, lorsque Louise Cauthey demanda encore à ses

enfants si chacun avait un mouchoir.

Tous répondirent qu'oui.

— Eh bien, allons, dit le père : c'est le moment. Dieu soit avec nous, et qu'il garde aussi la maison !

Tous s'acheminèrent du côté de l'église, comme une famille heureuse et bénie.

N'est-ce pas, cher lecteur, on en voit peu qui lui ressemblent, dans le village que vous habitez ?

Chapitre IV

LES CLIFFE



Les deux cloches de Féval annoncent que le culte va commencer. Le régent sonne la petite et Henri Cauthey la grande. Monsieur le pasteur arrive à cheval. La cure qu'il habite est située à une lieue de distance. À onze heures, il doit être de retour chez lui, pour une seconde prédication.

Chaque dimanche est pour lui, en hiver surtout, une rude journée ; mais il est d'une santé robuste et dans la force de la vie. Plus tard, il faudra bien qu'il occupe un poste moins fatigant.

De toutes parts, on vient à la maison de Dieu. Les vieillards sont déjà montés depuis un quart d'heure ; les étrangers en pension au village, les habitants des maisons foraines ont aussi passé dans la rue. Le syndic Gillier est à sa place, au banc des municipaux. La femme de l'aubergiste sort de la Cigogne en grande toilette ; elle va prendre aussi le sentier qui accourcit la montée du temple. Les cloches ont fini de sonner. Un silence complet règne dans la commune. Mais voici encore trois femmes attardées qui passent. Elles ne sont pas d'un quartier fort éloigné ; tout au contraire, la distance, de leurs maisons à la colline du temple, est peu de chose ; mais elles croiraient manquer à un devoir si, avant de quitter leur appartement, elles n'avaient secoué la jupe qu'elles ont déposée en s'habillant, remué de vieux corbillons, redressé le bord d'une pile de serviettes dont on ne se sert jamais, enfin, changé de place une chaise fort inoffensive. Ces divers petits arrangements, plus qu'inutiles au dernier moment, sont cause qu'elles arrivent trop tard et distraient l'assemblée tout entière, outre que, bien souvent, elles dérangent plusieurs personnes pour être mieux placées. Mais c'est parti pris chez elles, et il n'est pas possible, sans doute, de se corriger d'une telle habitude. J'ai connu des

personnes excellentes d'ailleurs, qui l'ont gardée toute leur vie et en ont toujours défendu le principe à cor et à cri. Entrons chez Adam Cliffe. — Il a rebattu sa faux pendant une demi-heure ; maintenant, il veut manger un morceau de pain. Ouvrant un vieux buffet sale et n'y voyant pas ce qu'il cherche, il dit à sa femme, qui racle d'anciennes carottes jaunes pour le dîner :

— Où a-t-on mis le fromage, Salomé ?

— Ah ! je n'en sais rien, répond-elle ; les enfants l'auront peut-être mangé hier au soir.

— Cette race dévore tout ! ça n'est jamais rassasié ! une livre de fromage en vingt-quatre heures ! (Ici, Cliffe prononce un jurement affreux, une épouvantable malédiction sur ses propres enfants : c'est une habitude invétérée, dans laquelle la moindre réflexion n'entre jamais.) Il faut, continue-t-il, que ça se dépêche de partir d'ici. Que ça aille gagner son pain par le monde, sans quoi, jamais nous n'y tenons. Mais voilà, Salomé, tu ne sais rien leur refuser ; ils te demanderaient la mer et les poissons, que, si tu les avais, tu les leur donnerais.

— Je fais probablement avec eux comme toi avec la bouteille, Adam. Quand tu te la mets sur le cornet, il n'y en a pas pour longtemps. Ce n'est pas nous autres qui buvons le vin, tu le sais bien. Voilà pourtant quatorze brantées que tu as bues depuis la vendange, en sept mois de temps seulement. N'est-ce pas affreux ? Et à présent que la chaleur est là, il n'y a plus rien dans les tonneaux. Quand on revient de l'ouvrage, on serait pourtant bien aise d'avoir un verre de vin. Les enfants et moi nous nous en passerons : passe-toi aussi de fromage.

À cela, Cliffe ne répondit rien. Il prit son morceau de pain à la main, sortit de la maison et alla boire sa seconde chopine. C'est en ce moment-là que le pasteur arrivait. Cliffe avala vite ses trois verres de vin pendant que le garçon d'écurie débridait le cheval, puis il revint chez lui. Adine Cliffe partait pour le culte avec ses trois frères, plus jeunes qu'elle.

— Paresseux, leur dit le père, voulez-vous vous dépêcher ! Il y a *beau* longtemps que ceux des Cauthey sont à l'église. Mais vous ne savez rien faire un peu promptement, si ce n'est de manger du fromage, goulus que vous êtes !

Les enfants ne répondirent pas non plus à de telles paroles, ils y étaient trop habitués, ou bien leur conscience les condamnait sur le point en question. — Adeline était une jolie blonde ; déjà grande, car elle avait seize ans passés, on remarquait chez elle une disposition précoce à la toilette, bien que rien ne fût harmonisé dans les habits de la jeune fille. Mais sa robe avait certaines prétentions dans la forme. Ce vêtement, du reste, avait été donné à sa mère par une dame, et on

l'avait fait arranger pour Adine. Les trois garçons étaient fort mal habillés. Tandis que les filles des Cauthey avaient des robes de solide cotonne à petites raies et les deux garçons des habits de milaine comme leur père, ceux des Cliffe portaient de vieux vêtements, trop grands ou trop petits. L'un avait un gilet à manches, qui lui servait en même temps de veste et lui descendait jusque sur les cuisses ; l'autre, une blouse, dans l'ouverture de laquelle on apercevait une grossière chemise tout éraillée ; le troisième portait des bottines de femme, dont les devants trop longs se relevaient d'un bon demi-pouce en l'air. Autant l'ordre se voyait partout chez les Cauthey, autant la maison et les personnes des Cliffe étaient mal arrangées. Au moral, les choses suivaient le même chemin. C'est assez l'ordinaire. Tout s'enchaîne et se tient ici-bas, en bien comme en mal.

Adam Cliffe et sa femme n'allaient plus guère au culte que pour les quatre communions annuelles et le jour du jeûne. Mais ils auraient puni celui de leurs enfants qui, au lieu de s'y rendre chaque dimanche avec tous les autres du village, se fût permis de courir les champs. Et Cliffe, cependant, courait au cabaret pour la seconde fois dans cette matinée. Et sa femme ferait on ne sait vraiment quoi chez elle, au lieu d'accompagner ses enfants à la maison de Dieu. Comment une telle vie, comment des exemples pareils pouvaient-ils produire une bonne éducation ! Comment les enfants, devenus grands, ne s'autoriseraient-ils pas du désordre de leurs parents, pour entrer en plein dans le chemin si large des désirs de la jeunesse ? La notion du bien et du mal ne serait-elle pas faussée dans ces jeunes cœurs ? Et aujourd'hui même, l'un de ces petits déguenillés qui monte les degrés du temple, parce qu'il le faut, sous peine d'être puni, ne pourrait-il pas dire en secret : « Mais si j'allais manger des cerises sur les arbres de M. Malagnou pendant le sermon, ferais-je plus mal que mon père, qui passera ce temps-là dans une pinte borgne, avec notre voisin Jacob Rontzelet ? »

Chapitre V

CHAMPS ET COLLINES



Peut-être qu'un grand nombre de lecteurs de ce petit récit n'habitent pas la campagne. Dans les villes, il y a beaucoup d'enfants qui ne sont pas placés de manière à observer autre chose que ce qu'on voit dans la rue ou sur les places publiques. — Toujours des allants, des venants ; des chars, des chevaux, des voitures. Et la boue profonde, quand il a plu pendant quelques jours, ou qu'il fait simplement du brouillard. Et l'affreuse poussière qui, durant la chaleur de l'été, roule en tourbillons étouffants tout autour des grandes cités. Ici, les arbres sont blancs ; les prés ont une couleur douteuse ; les légumes n'ont de saveur que celle qui leur vient d'arrosements artificiels ou d'engrais trop actifs pour permettre à la plante un développement libre et normal. Ou elle s'étiole, se racornit, faute de vie ; ou elle devient monstrueuse en prenant des proportions gigantesques.

À la campagne, pour qui sait voir, il y a toujours de nouvelles choses à observer. Les journées sont parfois admirables de fraîcheur et de vie. Hier, par exemple, je suivais un chemin qui descend du Jura jusqu'au lac Léman. Tantôt il est bordé de haies non taillées, mais tout enguirlandées d'églantines fleuries, dont l'odeur fine se renouvelle à mesure que nous marchons ; tantôt les récoltes des champs viennent affleurer la route, sans rien qui les protège contre les roues des chars ou la dent des bestiaux. — C'est le froment d'un vert foncé, dont l'épi vigoureux perce une enveloppe humide de séve joyeuse ; c'est le trèfle avec ses larges feuilles, et sa fleur rouge, aux calices trop profonds pour la trompe des abeilles. — C'est le sainfoin rose, notre esparcette ordinaire, d'où la grande récolte de beau miel se fait en ce moment. Écoutez et regardez : pas une de ces fleurs pyramidales qui ne soit à

son tour visitée, pompée par l'insecte ailé, qui, bourdonnant d'une manière tranquille, partira bientôt comme un trait pour son rucher et en reviendra plus vite encore. Le temps est beau, la fleur passe d'un jour à l'autre, il faut se dépêcher. — Plus loin, voici des cultures sarclées : aussi la vigne. On commence à attacher les bourgeons à l'échalas, sans quoi le ver et un désordre effroyable ne tarderaient pas à s'introduire d'un cep à l'autre et finalement dans tout le clos. Ce serait l'invasion incessante du communisme, la ruine, non-seulement de la récolte, mais, peu à peu, de toute la plantation. La petite linotte à poitrine rouge court là-dessous, cherchant des graines et nous régaland d'un bout de chanson. Dans les airs, c'est l'alouette : confiante et joyeuse, elle voit passer non loin d'elle un vieux milan à queue fourchue. Il se promène lentement, comme un vagabond, pendant que sa femelle couve deux œufs rougeâtres, sur quelque pente rocheuse du Jura. — Dans les vertes prairies, c'est la caille, dont la voix élastique s'entend aussi au fond des grands blés. Les fauvettes sont partout ; les traquets sautillent de haie en haie ; le rossignol chante encore, pour peu de jours. Le tarin prendra sa place à l'orchestre, et d'autres viendront après lui. Au loin, le lac apparaît d'un bleu pur, comme le ciel qu'il reflète dans ses ondes.

À Féval, la nature n'est pas d'un abord accessible à ce degré-là. Il faut se donner plus de peine pour la surprendre ; mais celui qui la cherche et veut l'examiner de près dans ses détails en sera bien récompensé.

Les grandes cultures des céréales y sont à peu près inconnues ; la charrue et les forts attelages de bœufs, abandonnés aux contrées plus ouvertes, aux plateaux légèrement ondulés. À Féval, sur toutes les collines, la bêche, la houe, le sarcloir des jardins sont les outils aratoires le plus en usage. Le sol se composant de pentes, de contre-pentes et de bas-fonds, presque tous les travaux s'exécutent à la main. Les récoltes et les engrais sont, en bonne partie, transportés à dos d'homme. Les femmes ont aussi l'habitude de porter la hotte. La propriété territoriale y est morcelée à l'infini. De là, une culture plus soignée sans doute, plus fine et qui se rattache beaucoup au jardinage, mais aussi une grande dépense de temps. Le moindre jardinet fournit, outre les légumes nécessaires au ménage, de quoi vendre au marché deux fois par semaine. C'est d'ici que le pois nain hâtif, la petite laitue verte et la salade pommée rose, le chou cœur-de-boeuf hiverné, et jusqu'aux bouquets de giroflée blanche sont cueillis, dès le milieu de mai. Ils entrent dans la corbeille plate et iront s'étaler sur la place du marché. Plus tard, on y joindra la fraise sans fil et la grosse musquée. — Le haut pays, plus en retard, vient s'y approvisionner de

jeunes plants dont on sème à Féval d'immenses plate-bandes. Dans les terrains écartés, mais bien exposés au soleil, on cultive en grand les petits oignons. Tel paysan de Féval en vend plusieurs quintaux chaque année. Ce joli légume prend le chemin de contrées plus froides, où, replanté le printemps suivant, il donnera des bulbes fort belles. S'il en est resté chez le paysan de Féval, ce dernier sait en tirer bon parti en le préparant au vinaigre pour la table des citadins. Tous ces détails de culture constituent une industrie charmante, vraiment productive, dont on ne se soucie guère dans les terrains larges et faciles de la plaine.

Dans le voisinage du Jura, les bœufs tirent la charrue. Le paysan laboure, sème en grand, revient chez lui dans son char ou assis de côté sur la croupe de son cheval. Il se sert de machines pour battre le froment et l'avoine ; il rêve à des faucheuses, à des faneuses mécaniques ; il se sert d'extirpateurs en fer pour détruire l'herbe des champs, et d'un rouleau de marbre pour aplanir ses prairies naturelles. Le dimanche, on le voit en habit noir ; le lundi, il se rend en blouse à quelque foire éloignée, pour y acheter du bétail qu'il revendra peut-être en chemin. De retour chez lui, il donne des ordres à ses fils, à ses domestiques ; et l'année s'en va ainsi jusqu'à la fin, pour recommencer de la même manière. Lui aussi, avec son activité plus large, un peu à l'américaine, comme le cultivateur de Féval avec ses produits plus restreints et plus soignés, il aura gagné cinq cents francs, mille francs. Sont-ils au moins contents l'un et l'autre ? Sont-ils reconnaissants envers Dieu ? Ont-ils mis de côté, avant toute épargne, quelque chose pour les malheureux et les indigents ? Ont-ils pensé à contribuer pour une part quelconque à l'envoi de missionnaires chez les nations païennes ?

Ô vous, dont les maisons sont remplies des biens de la terre et qui avez l'évangile à vos portes, répondez à ces questions !

Chapitre VI

CÔTEAU-VERT



Dans l'après-midi de ce dimanche, les Cauthey se dirigèrent tous ensemble à travers la campagne. Il faisait beau, pas trop chaud, bien qu'on fût au commencement de juin et que les foins fussent prêts à être fauchés. Ils visitèrent quelques-uns de leurs petits morceaux de terrain, dont les récoltes étaient fort belles ; puis, de sentier en sentier, de chemin en chemin et après avoir passé le pont de l'Eau-Verte, ils montèrent, de l'autre côté du vallon, sur une colline élevée, couverte de châtaigniers. D'ici la vue est magnifique sur toute la contrée, plus belle encore que celle de la haute tour de Féval, parce que rien ne gêne le regard sur aucun point de l'horizon. — Un riche étranger avait acheté ce terrain et y faisait bâtir une habitation princière. Les gens des villages voisins allaient voir la nouvelle maison en construction, et visiter la campagne, ouverte au public le dimanche. Cette pelouse si fraîche avait été disposée à la mode parisienne, coupée de sentiers formant une sorte de labyrinthe élégant, mais sans grâce naturelle. Rien qui sentît la liberté des allures, rien qui permît aux promeneurs de sortir de la règle établie pour aller et venir. Sous le branchage des châtaigniers et parfois tout autour du tronc, les jardiniers décorateurs avaient planté des centaines d'arbustes étrangers, dont la présence devait être singulièrement désagréable aux vieux arbres de la colline. C'était là, sinon un goût faux, du moins un luxe bien inutile ; car ces petits buissons ne feraient que végéter misérablement sur les grosses racines chargées de terre où l'on avait essayé de les établir.

Arrivant ici pour la première fois depuis qu'on bâtissait, les Cauthey furent bien étonnés de ne voir personne. Au reste, comme il y avait une fête à Choutagne, ils pensèrent que les promeneurs habituels

s'étaient dirigés du côté de ce riche village. Ils continuaient donc à errer dans les nouveaux sentiers de la propriété, lorsqu'ils se trouvèrent tout à coup en présence d'un monsieur et d'une dame, assis sur un banc et examinant une de ces plantations d'arbustes étrangers. C'étaient des inconnus, d'une mise fort simple ; la dame paraissait beaucoup plus jeune que son mari, et celui-ci pouvait avoir cinquante ans. Les Cauthey, du premier au dernier, les saluèrent en passant.

— Voilà une belle famille, dit le monsieur à demi-voix : comme ils ont l'air bien portants et heureux ! — Eh ! dites-moi, fit-il en se levant et en appelant Henri, il y a bien peu de promeneurs ici aujourd'hui : savez-vous ce qui les empêche de venir ? On nous avait dit que nous y verrions beaucoup de monde.

— Je suppose, monsieur, répondit Cauthey, que la fête de Choutagne attire les jeunes gens, plus que la vue du château de M. le baron de Vohr.

— Ah ! c'est vrai ; nous n'avions pas pensé à cette fête. Et vous avez préféré venir ici avec vos enfants, dit-il en se rapprochant des paysans. Tout cela est-il à vous ? Un, deux, trois, quatre, cinq, plus la maman ?

— Oui, monsieur reprit l'heureux père en se découvrant avec respect ; oui, par la bonté de Dieu, voilà ma famille.

— Je vous en fais compliment. Où demeurez-vous ?

— À Féval.

— Ah ! oui, de l'autre côté de l'Eau-Verte. Un joli village, à ce qu'on dit. Vous êtes vigneron, quoi ?

— Monsieur, je cultive mes petits fonds de terre, comme les autres paysans de la contrée.

— Et, permettez (excusez-moi si je questionne ; c'est une vieille habitude) ; avez-vous assez de terrain pour occuper plus tard vos cinq enfants ?

— Non. Mes enfants feront comme d'autres : ils iront en place et deviendront de bons domestiques, s'il plaît à Dieu.

— C'est un état honorable ; mais il faut être prudent et bien savoir chez qui vous les placerez. Je suis étranger en ce pays, monsieur. Comment vous appelez-vous ?

— Henri Cauthey.

— Eh bien, monsieur Cauthey, si vous le pouvez, n'envoyez pas vos enfants dans les grandes villes ; ce sont des foyers de perdition pour les jeunes gens qui n'ont pas de principes solides. N'y envoyez surtout pas vos filles, reprit-il à voix basse et de façon à ce que les enfants n'entendissent pas. Une bonne petite place dans votre heureux pays, à la ville ou à la campagne, ou bien dans quelque respectable famille,

bien connue à l'étranger, vaut mieux, croyez-moi, que de gagner mille francs par an dans les grandes maisons de Paris, de Marseille, de Londres ou de Saint-Pétersbourg.

— Je vous remercie de votre avis.

— Connaissez-vous le propriétaire de cette nouvelle campagne ?

— Non, monsieur. Je sais seulement qu'il se nomme le baron de Vohr.

— Oui, un homme riche, à ce qu'on dit dans la contrée.

— Il faut bien qu'il soit riche, en effet, reprit Cauthey en souriant, pour bâtir cette magnifique maison, et dépenser tant d'argent autour de ces châtaigniers.

— Cela, par exemple, ne me paraît pas de bon goût, dit l'étranger en désignant le massif hétérogène devant lequel ils se trouvaient. Qu'en pensez-vous, à votre point de vue campagnard ?

— Je pense que l'ancien gazon naturel et la liberté sous ces beaux ombrages étaient, avant tout, à conserver. Que M. de Vohr ait fait tracer des sentiers sablés pour l'agrément des promeneurs, c'est très bien ; mais je trouve comme vous, monsieur., que ces arbrisseaux font là un triste effet. Si j'étais à la place de ce châtaignier, par exemple, ou de ce chêne là-bas, je serais joliment choqué contre M. de Vohr et les décorateurs de son parc.

— Vous dites là quelque chose d'assez raisonnable, monsieur Cauthey, bien qu'on ne puisse accorder aux arbres la faculté de penser : je vois que vous avez l'habitude de la réflexion et d'un bon jugement. Mais, les décorateurs ont aussi leurs idées ; il est tel détail de culture qui doit correspondre à tel autre arrangement. Tout ce que nous voyons ici fait sans doute partie d'un plan général, accepté par M. de Vohr.

— Papa, dit Robert à son père, il y a soixante-quinze plantes dans ce massif ; et comme j'ai compté, en passant, trente-deux de ces plantations, cela fait qu'on a mis 2400 arbustes autour de ces trente-deux arbres, si tous les massifs sont égaux.

L'étranger regarda le petit calculateur, et, s'approchant, il lui mit la main sur la tête en disant :

— Comment vous appelez-vous, mon garçon ?

— Robert.

— Avez-vous fait ce calcul de tête ?

— Oui, monsieur.

— Quel est le tiers de 9331 ?

— $3110\frac{1}{3}$, répondit l'enfant sans la moindre hésitation.

— Cette réponse vaut une pièce de cinq francs, mon ami. La voici. Ce sera pour acheter votre premier volume d'algèbre.

Robert, tout confus de ce présent, remit l'écu à son père.

— Monsieur, dit ce dernier à l'étranger, je ne veux pas refuser votre cadeau pour le livre dont vous parlez ; je vous remercie au nom de mon fils. Je vous prierais seulement de me dire votre nom, si ce n'est pas une indiscretion.

— Mon nom, monsieur Cauthey, est bien simple : je m'appelle *Jean Biaise*. — Charmé d'avoir fait votre connaissance sous les châtaigniers de M. de Vohr.

Monsieur Jean Biaise fit une inclination de tête, salua toute la famille d'un grand coup de chapeau, offrit le bras à sa femme, qui, jusque-là, avait été muette, et prit avec elle un sentier dans les méandres duquel ils disparurent au bout d'un instant. « Les Cauthey firent le tour de la maison neuve, admirèrent l'immense panorama dont on jouit de la terrasse, et revinrent bientôt chez eux, tout étonnés de la rencontre singulière qu'ils avaient faite.

Chapitre VII

MATHILDE



La famille du syndic Gillier se composait de sa femme et de trois enfants, savoir deux garçons et une fille. Mathilde était la cadette ; une assez belle personne, à l'air sentimental, se nourrissant de fantaisies entre les repas et lisant des romans avec sa mère, qui en avait gardé la funeste habitude. Aussi qu'était-il arrivé ? Mathilde Gillier avait un mauvais estomac, et, à dix-huit ans, elle s'était éprise d'un jeune homme de Féval, garçon pauvre, mais beau de visage, qui lui fit un jour une déclaration aussi sincère qu'elle était ridicule dans ses expressions. Mathilde y répondit par des sentiments non moins exaltés, sans prendre conseil de personne. — « Raoul m'aime ; il me l'a dit à genoux ; nos cœurs sont faits l'un pour l'autre : j'ai senti à l'instant que je l'aimais. » Tel fut le raisonnement d'une jeune fille sans expérience de la vie, et qui d'ailleurs oubliait complètement ce qu'elle devait à ses parents. Si Raoul se fût appelé *Jeannaut*, ou seulement *Abram*, il est possible que Mathilde l'eût trouvé moins aimable. Mais *Raoul*, voilà un joli nom, un beau nom ! — Le goût des campagnards, en fait de noms distingués, s'est si fort développé depuis l'introduction des feuilletons de journaux dans les ménages de paysans, que nous verrons bientôt, je n'en doute pas, des *Ophélias* et des *Léonces*, élevés dans les berceaux où dormirent très bien les *Marc*s et les *Fanchettes* de la précédente génération. — Pendant quelque temps, les deux amoureux se crurent au comble du bonheur. Ils s'aimaient et osaient se le dire, comme ça, le soir, en revenant de la laiterie, ou lorsque Mathilde allait chercher de nuit un fagot de bois sur le bûcher. Vivant à soixante pas de distance, ils s'écrivaient des lettres, déposées dans un endroit secret. La mère Gillier commençait à se douter de quelque

chose, mais n'en disait rien. Le syndic, occupé ailleurs et peu observateur, ignorait tout. Un soir, il ouvrit machinalement un abat-jour de cave, derrière lequel il trouva une lettre. Il la lut, la recacheta soigneusement, puis la remit à sa place. Le lendemain il alla prendre la réponse. Furieux de ce qui se passait, il rentra chez lui avec la lettre tout ouverte à la main. C'était un homme colère, très vaniteux et passionné.

— Est-ce toi qui as écrit cela ? dit-il à Mathilde. Es-tu bien capable de cette infamie ? toi, la fille de parents tels que nous ?

— Oui, c'est moi, répondit la pauvre malheureuse.

— Eh bien, voilà pour t'en faire passer le goût et la fantaisie.

Là-dessus, et malgré les cris de sa femme, le père Gillier souffleta Mathilde de la manière la plus brutale ; il la frappa même si rudement que la mère, à son tour, prit un manche de balai et menaça son mari de le lui casser sur la tête, s'il ne cessait à l'instant même ses mauvais traitements.

À la suite de cette scène affreuse, Gillier ordonna à sa fille de renoncer à Raoul pour toujours, ajoutant que jamais il ne consentirait à la voir mariée avec un va-nu-pieds comme lui.

Mais les deux jeunes gens ne tinrent aucun compte des menaces' du père ; ils continuèrent à se voir, à s'écrire, à s'adorer. Raoul évitait de se trouver seul avec le syndic, qui d'ailleurs eût été mal reçu, s'il se fût permis de le toucher dans la rue. Cet état de choses durait depuis deux ans. Armand Gillier n'adressait presque plus la parole à sa fille, qui travaillait un peu aux champs, à la vigne, mangeotait à toutes heures, et lisait en cachette, le dimanche, pendant que ses frères couraient les danses ou s'amusaient à leur fantaisie. Dans l'après-midi du jour où nous sommes, ils étaient partis pour la fête de Choutagne ; le syndic avait eu une séance de municipalité, après laquelle il était allé goûter le vin d'un de ces messieurs à la cave et y faire une station passablement longue. Telle était la vie des Gillier.

Celle des Cliffe ne valait pas mieux, si même elle n'était encore plus mauvaise. Adam, qui n'avait pas eu le temps d'aller à l'église le matin, trouva bien celui de jouer aux quilles avec une dizaine de compagnons, pendant la plus grande partie de l'après-midi. Plusieurs bouteilles furent ainsi gagnées par les uns, perdues par les autres, mais bues le soir après le coucher du soleil. Là, sur les bancs du cabaret, ces hommes se moquèrent tout à leur aise des gens pieux qui passent le dimanche à prier Dieu ou à se promener en famille : comme si la vie, disaient-ils, n'était pas faite pour en jouir un peu et qu'on n'osât pas se reposer des travaux de la semaine en prenant un verre entre amis ! *Drelindindin* aurait beau sonner la cloche et conduire sa

marmaille à l'église le matin, ou rôder par les chemins le soir, il n'en vivrait pas mieux' qu'eux sur la terre et n'irait pas plus vite au ciel pour tout cela.

*Amis de la gaîté,
Il faut rire,
Il faut boire ;
Amis de la gaîté,
Il faut rire, boire et chanter !*

Pendant qu'Adam Cliffe, aux trois quarts pris de vin, chante ce couplet à la Cigogne, sa fille est seule sur le banc devant la maison ; sa femme reçoit la visite de deux commères qui lui racontent ce qui se passe dans le quartier qu'elles habitent, et tous les mauvais propos qu'on y tient ; elle y ajoute ceux de son entourage, particulièrement ce qu'on dit de Mathilde et de Raoul. — Ses fils ont été dénicher des oiseaux le long de l'Eau-Verte ; ils ont essayé, mais sans succès, d'y prendre des poissons. Quand ils arrivent le soir, un peu avant le retour du père, ils rapportent à la maison des vêtements déchirés, des visages barbouillés de cerises qu'ils ont dérobées, et des consciences déjà bien endurcies au mal. — C'est ainsi, hélas ! que tant d'enfants sont élevés dans nos villages, par des parents qui se fâcheraient tout rouge si on leur disait : « Vous vous dites chrétiens ; vous croyez être chrétiens, et cependant vous vous conduisez comme des gens qui n'ont pas encore compris le premier mot de l'évangile. »

Enfin la nuit descend sur la terre. Parents et enfants vont se livrer au sommeil.

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre VIII

ROSE-ROSE



Dans la semaine suivante, on apprit à Féval que M. le baron de Vohr était arrivé avec sa famille, et avait loué la villa Rose-Rose, en attendant que sa demeure du Coteau-Vert fût achevée. — La villa Rose-Rose, bâtie au bord du lac, à quarante minutes de Féval, était une charmante habitation, un peu chaude pourtant dans les mois de juillet et d'août, et trop rapprochée d'autres maisons pour qu'on pût y être complètement chez soi. Mais cela valait beaucoup mieux, en tout cas, qu'une pension ou qu'un appartement d'hôtel. Il n'y avait guère, disait M. de Vohr, que les gens frivoles ou ceux qui ne peuvent faire autrement, qui se contentent d'une vie banale, où le premier venu demande votre nom, prend place à vos côtés, respire le même air et se considère absolument comme chez lui, pour huit jours ou vingt-quatre heures seulement qu'il passera sous le même toit que vous. En effet, Dieu n'a pas dit à l'homme de s'attacher à sa femme pour élever une famille nomade, au milieu d'inconnus, dans une grande maison remplie d'étrangers, où chacun observe son voisin et d'où l'intimité est nécessairement bannie.

La semaine fut belle; on put récolter du foin bien sec, chose, en général, assez difficile dans les vergers plantés d'arbres rapprochés et déjà grands. Les Cauthey, forts en monde comparativement à la superficie de leurs prés, se trouvaient déjà bien avancés dans leurs travaux lorsque, le samedi au soir, le soleil fut, encore une fois, prêt à disparaître derrière la ligne effacée et lointaine du Jura. La vigne était levée; les semis de petits oignons sarclés minutieusement avec le bout des doigts des deux plus jeunes filles. Comme la nuit allait venir, la plupart des enfants et même des grandes personnes mangeant leur

soupe au frais devant les maisons, on vit passer un homme à cheval, qui s'informa de la maison de M. Henri Cauthey. Cet étranger portait une grande moustache grise, une casquette bleu de ciel, et était vêtu d'une redingote brune à boutons de métal brillant. Arrivé devant la demeure du sonneur, il descendit lestement de sa monture, tout âgé qu'il était, et, se découvrant avec politesse, il tira de sa poche une lettre et demanda si M^{me} Henri Cauthey était là. L'un des enfants appela sa mère, à qui l'étranger remit la lettre en disant :

— C'est de la part de M^{me} la baronne de Vohr. Il y a une réponse.

En ce moment, Henri sortit de la grange et entra chez lui avec sa femme, après avoir engagé le messager à s'asseoir. La lettre contenait ce qui suit :

« Madame,

» Une de mes parentes qui habite la Prusse rhénane, me demande de lui procurer une jeune bonne pour soigner deux enfants, parler le français avec eux et leur donner les premières leçons. On tient, avant tout, à ce que la personne ait reçu une bonne éducation morale et religieuse. Or, après avoir vu votre belle famille, dimanche dernier, se promener au Coteau-Vert, j'ai pensé que votre fille aînée pourrait très bien remplir la place en question, si cela vous convient. — Voulez-vous venir avec elle à Rose-Rose, demain, à quatre heures du soir ? Nous en causerons plus en détail. — Mon mari, qui a eu beaucoup de plaisir à rencontrer le vôtre sous nos châtaigniers, lui envoie ses compliments.

» Agréez, madame, mes salutations,

» ÉLISABETH DE VOHR, Rose-Rose, samedi. »

À la lecture de cette lettre, Henri et sa femme éprouvèrent une vive surprise. Comment ! ces étrangers si simples étaient les propriétaires titrés de la superbe villa ! Et Henri s'était si peu gêné de leur dire sa façon de penser sur les plantations parisiennes ! Enfin, il fallait répondre. On appela Marie, qui se déclara prête à accompagner sa mère le lendemain. Celle-ci écrivit donc :

« Madame,

» En suite de la lettre que je reçois, nous aurons l'honneur de nous présenter demain à Rose-Rose, à quatre heures du soir. Mon mari prie M. de Vohr d'agréer ses compliments respectueux, et je suis, madame,

» Votre dévouée servante.

» LOUISE CAUTHEY. »

Henri donna la lettre au domestique, le remercia de sa peine, et le

messenger ayant enfourché son beau cheval, repartit rapidement.

— Tu ne lui as pas offert un verre de vin ? dit Louise à son mari.

— Non ; je sais que les maîtres, en général, préfèrent qu'on ne fasse pas boire leurs domestiques ; et ils ont bien raison. Il ne faudrait jamais habituer un serviteur à accepter le verre de vin en récompense de commissions qui font partie de son service. Dans notre pays surtout, cela peut avoir de très graves inconvénients. Les cochers sont, plus que les autres domestiques de bonnes maisons, disposés naturellement à boire.

Le lendemain, tout en sonnant ses cloches comme le dimanche précédent, Henri Cauthey ne pouvait s'empêcher de penser à la grave décision qu'ils allaient prendre. Se séparer de leur fille aînée, la voir partir seule, peut-être, pour un pays éloigné dont elle ignorait la langue, tout cela le préoccupait fortement. Aussi pria-t-il avec ardeur le père céleste, pour que sa volonté leur fût bien démontrée à tous, dans cette importante circonstance. Bien qu'on ne le demandât pas à Rose-Rose, il se décida tout de suite à y accompagner sa femme et Marie. Sa présence pouvait être nécessaire à une prompte décision, et Louise Cauthey fut toute réjouie à la pensée d'être si bien appuyée. À trois heures et quart, ils sortirent donc du village, et prirent le sentier dans les vergers, à l'ombre des beaux arbres, au milieu des parfums émanant des foins fleuris sur plante, comme de ceux à demi-secs qui se reposaient en tas arrondis, jusqu'au lendemain. Bientôt ils trouvèrent la plaine, et enfin l'un de ces golfes gracieux, sur la rive duquel les petites vagues du *rebat* de bise venaient mourir paisiblement ce jour-là.

La villa Rose-Rose était bâtie sur un terrassement gagné, en grande partie, sur le domaine du lac. Une forte digue avait repoussé en avant l'onde bleue, après quoi le propriétaire s'était dépêché de remplir l'intervalle laissé à sec. Des gravois en abondance et de la terre meuble par-dessus, remplaçaient maintenant le sol caillouteux sur lequel les poissons du lac venaient autrefois se promener en touristes. Puis, la maison s'était élevée, bien assise sur de larges fondations et montrant, à hauteur du sol, des soubassements en marbre gris. Le reste du terrain conquis sur le lac était en jardins et en bosquets, où tout croissait rapidement, à cette exposition à la fois humide et chaude. — Du côté de la route voisine, au nord, une balustrade en fer, scellée à des piliers de marbre sur lesquels on lisait en lettres d'or : *Villa Rose-Rose*, interdisait aux passants l'entrée de cette demeure. Il y avait une fontaine abondante, versant son eau fraîche en large nappe, dans une coupe en pierre taillée, d'un seul bloc.

Henri Cauthey tira la poignée de la sonnette : la porte s'ouvrit.

Chapitre IX

LE BARON JEAN BLAISE DE VOHR



n domestique habillé de noir, la tête couverte de longs cheveux noirs bouclés, tombant presque sur les épaules, se présenta devant nos trois paysans et attendit qu'ils s'expliquassent :

— Nous sommes, dit le père, les Cauthey de Féval. M^{me} de Vohr nous a demandé de venir chez elle aujourd'hui à quatre heures.

Le valet de chambre s'inclina, rentra dans la maison, et revint à l'instant pour introduire les visiteurs dans une salle à manger où ils trouvèrent deux dames qui se ressemblaient d'une manière frappante. La plus âgée était M^{me} de Vohr.

— Bonjour, madame Cauthey, dit-elle avec un aimable sourire ; je vous remercie d'être venue. Ah ! voici notre critique des jardiniers de Paris. Asseyez-vous, monsieur Cauthey. Je ne vous attendais pas, mais, dans le fait, vous avez eu une bonne idée en accompagnant votre femme. Je vais faire savoir à M. de Vohr que vous êtes là. — Madame Cauthey, cette dame est ma sœur, M^{me} Krantz ; c'est elle qui a besoin d'une bonne française pour ses enfants. Ayant dit cela, M^{me} de Vohr sortit de la chambre, où elle revint bientôt avec le baron, pendant que les deux mères échangeaient les premières paroles.

Henri se leva, aussitôt qu'il reconnut son questionneur du dimanche précédent.

— Votre serviteur, mon cher voisin du Coteau-Vert, dit le baron ; je n'ai pas menti en vous disant mes deux noms patronymiques *Jean Blaise* ; ajoutez-y l'autre, que vous connaissez, et tout sera dit.

Cauthey n'était pas un de ces paysans lourdauds, dont la gaucherie est proverbiale, l'obséquiosité ennuyeuse ou la familiarité déplacée.

En outre, il avait plus d'instruction que n'en possèdent la plupart des hommes de sa classe et de sa profession. Dans les campagnes de Féval, on trouve un assez grand nombre de villageois des deux sexes, qui ont beaucoup lu et s'expriment avec une remarquable facilité. Henri écouta donc avec attention et répondit :

— Monsieur, j'ai presque des excuses à vous faire, car je me suis exprimé trop librement sans doute, dimanche dernier, au sujet de vos plantations. Si j'avais pu deviner que je parlais au propriétaire du Côte-au-Vert, j'aurais été, je l'espère, plus sobre dans mes appréciations et moins indiscret dans notre promenade.

— Non, parbleu pas, répondit le baron. Je ne regrette pas la plus petite de vos remarques. Dans le monde, c'est une chose si rare de rencontrer des gens qui vous disent la vérité, telle qu'ils la pensent ! Allons faire un tour à l'air, pendant que ma belle-sœur s'entretient avec votre femme. — Bonjour, madame Cauthey.

Ouvrant la porte sur une large galerie tapissée de plantes grimpanes et garnie de fleurs, M. de Vohr engagea le sonneur à passer devant lui.

— Après vous, monsieur, s'il vous plaît, dit le paysan, montrez-moi le chemin.

— Allons, comme vous voudrez : ceci est joli, n'est-ce pas ?

— Oui, même très beau ; seulement, c'est plus une habitation d'hiver qu'une demeure d'été.

— Votre remarque est juste. Aussi n'y sommes-nous qu'en attendant l'ouverture du Coteau-Vert. — J'ai aussi des enfants, monsieur Cauthey, trois, dont l'aîné est de l'âge de votre Robert ; mais ils sont encore chez leur grand'maman, sans quoi vous les auriez vus avec nous dimanche dernier. Les vôtres nous ont frappés, ma femme et moi, par leurs physionomies heureuses et, en même temps, soumises. Ils vous donnent peu de peine à élever, n'est-ce pas ? Ou bien vous savez vous y prendre avec eux autrement que les paysans de ces contrées ? Faites-moi part de votre secret, je vous en serai reconnaissant.

— Monsieur, nous avons, en effet, bien des grâces à rendre à Dieu, de ce que notre tâche de chaque jour nous est facilitée. Notre secret est simple, à la portée de tous ; mais, comme vous le dites, nos voisins ne le mettent guère en pratique. Il consiste à nous appuyer sur les promesses de Dieu, faites aux familles chrétiennes. Dès leurs plus jeunes années, nous parlons à nos enfants, de Dieu comme de leur Père céleste, et de Jésus comme de leur Sauveur. Nous tâchons de leur donner de bons exemples et de régler notre vie sur les préceptes de l'Évangile. Sachant combien nous sommes disposés naturellement

à la désobéissance envers Dieu, nous veillons sur celle de nos enfants envers nous-mêmes. Puis, pour tout ce que notre position nous permet, tout ce qui est convenable et peut les rendre heureux, nous le leur accordons. Enfin, monsieur, le grand moyen d'action sur le caractère de nos enfants, c'est la prière.

— Vous m'étonnez beaucoup ; je m'étais représenté que vos principes en éducation avaient pour base première une fermeté excessive, une règle inflexible, une sorte de barre d'acier.

— Non, monsieur, ce n'est pas cela ; sans doute, lorsque le père ou la mère a dit *oui*, c'est *oui* ; *non*, c'est *non* ; mais avant tout, nous plaçons nos enfants sous le regard de Dieu, et nous tâchons de gagner leur confiance. Si l'affection entre parents et enfants a pour lien le besoin que tous ont de la grâce divine et le doux sentiment de l'amour du Seigneur, les cœurs s'attachent véritablement les uns aux autres, et les jeunes se laissent conduire par les aînés. Mais je vous le répète, monsieur, sans la prière, sans une sorte d'invocation continuelle, sans le regard de la foi tourné constamment en haut, nous obtiendrons peu de chose en fait d'éducation morale et religieuse.

M. de Vohr ne répondit pas d'abord à ces dernières paroles d'Henri Cauthey ; on aurait dit qu'elles étaient au-dessus de sa portée, qu'elles contenaient une sorte de mystère pour lui. Ce simple paysan vivait donc habituellement avec Dieu qu'il aimait comme son Père et son Sauveur. C'était là le secret de sa force. La noblesse de son langage, le doux sérieux de sa conversation, ses manières aisées sans aucune trace de familiarité, tout cela, qui est si rare chez les hommes de cette classe, venait donc d'un principe de foi que le riche étranger ne connaissait pas. Au bout d'un moment, il reprit :

— Mais, monsieur Cauthey, ces prières continuelles, quand trouvez-vous le temps de les faire ? car enfin, il faut travailler. Si l'on a fait prier ses enfants soir et matin, n'est-ce pas assez ? la journée n'est-elle pas destinée au travail, pour eux comme pour nous ?

— Sans doute, monsieur le baron ; et certes, je n'entends pas qu'on se livre à la paresse, à une sorte de contemplation, qui ne serait au fond que de la surexcitation nerveuse ou de la fainéantise. Ce que j'entends par la prière du cœur est autre chose que la récitation d'un formulaire ou la rêverie d'un esprit maladif. En un mot, prier, pour moi, c'est vivre habituellement dans la dépendance de Dieu et lui présenter tous mes besoins. Je puis le faire dans l'activité de mes travaux, souvent même en sonnant mes cloches, car vous savez peut-être que je suis le sonneur de la paroisse, à Féval ?

— Mon cher monsieur Cauthey, je vous déclare que si vous portiez un habit noir, une cravate blanche et un rabat, je vous prendrais

volontiers pour le ministre de votre village. Après ce que vous venez de me dire, si ma belle-sœur ne prend pas votre fille aînée chez elle, j'engagerai ma femme à vous la demander pour la placer auprès de notre petite Emma. Au reste, nous nous reverrons quelquefois, le dimanche, lorsque nous serons établis là-haut. Je serai charmé de m'entretenir avec vous de temps en temps. Mais ces dames ont sans doute terminé leur affaire ; voyons un peu ce qu'il en est.

M. de Vohr ouvrit la porte vitrée et dit à sa belle-sœur :

— Eh bien, Emmeline, que décidez-vous ?

— J'espère que nous sommes d'accord. — M^{me} Cauthey veut en parler à son mari, cela est naturel.

— Alors, faites-le tout de suite.

— Henri, dit Louise Cauthey, M^{me} Krantz repart pour Saarbruck dans quatre jours. Elle nous offre d'emmener Marie avec elle, comme bonne de deux enfants de quatre et six ans. Marie parlerait le français avec eux et leur enseignerait à lire et à écrire. Les gages seraient fixés à 250 fr. pour la première année, 300 pour la seconde, et quelques avantages.

— Oui, dit M^{me} Krantz, je fournirai une robe à Marie, la première année : elle mangera à table avec nous.

— Après ? demanda Cauthey à sa femme.

— Après : eh bien, madame est comme nous, Henri ; elle pense qu'il faut demander au Seigneur sa bénédiction pour toutes choses.

— Et toi, Marie, que dis-tu, mon enfant ?

— Je ferai ce que vous me conseillerez. Pour moi, je suis prête à partir avec madame.

— En ce cas, je donne aussi mon consentement, reprit le père, d'un air grave et réfléchi.

— Eh bien donc, à jeudi au soir, dit M^{me} Krantz en se levant. Madame Cauthey, je sais qu'il est d'usage en ce pays de remettre ce qu'on appelle des arrhes, quand on engage une personne à son service ; voici donc dix francs. J'écrirai notre arrangement et vous en laisserai une copie.

M^{me} de Vohr avait fait apporter du vin et de l'eau.

Les femmes en prirent chacune un demi-verre. Cauthey refusa, n'ayant pas soif, dit-il. — Quelques instants après ils remontaient à Féval par un chemin qui traverse de grands coteaux de vignes d'où la vue est admirable sur le lac et les Alpes en ce moment du jour.

Chapitre X

SALOMÉ CLIFFE



arie était partie depuis un mois, lorsque le facteur de Féval apporta un matin la lettre suivante.

« Saarbruck, le 7 juillet.

» Chers parents, frères et sœurs,

» J'ai été bien heureuse en recevant la grande lettre que vous m'avez écrite, et je vous en remercie tous, de tout mon cœur, même le cher petit Paul pour sa grosse écriture au crayon. Chers parents, les premiers jours passés ici m'ont paru longs ; je vous cherchais toujours en pensée ; il me semblait que je devais monter avec vous au temple, le dimanche matin ; j'entendais le son de la cloche, et je voyais mon cher père regardant la campagne à la haute lucarne du clocher. Quel doux souvenir que celui de la patrie ! et surtout, quelle bonté de Dieu à mon égard, de m'avoir fait naître dans une famille comme la nôtre !

» Quoique éloignée de vous tous, mes chers parents, je sens que nous vivons ensemble. Le soir, quand mon père prend la Bible, j'écoute la lecture avec mes sœurs et mes frères : j'entends la prière et m'y joins de cœur, comme si j'étais là. — Demandez pour moi tout ce qui m'est nécessaire dans ma nouvelle position, afin que je sois rendue capable de bien remplir mon devoir. M^{me} Krantz me traite avec bonté et amitié ; monsieur a l'air très respectable. Les deux enfants confiés à mes soins sont obéissants. J'espère que tout ira bien avec eux. Je commence à essayer quelques petits bouts de phrases en allemand avec madame et la femme de chambre ; en travaillant dans mes moments de loisir, je pourrai faire des progrès. Quand j'aurai vu la ville un peu en détail, je vous en parlerai. Il y a un beau pont sur la Saar, et des fabriques.

» Adieu, mes très chers parents, père, mère, sœurs et frères. Je vous embrasse tous tendrement.

» Votre MARIE. »

Le départ de la jeune fille avait, naturellement, fait beaucoup causer à Féval. Les Cliffe furent des premiers à s'en entretenir entre eux et avec les autres gens du village.

— Voilà donc le sonnailleur qui a su faire mieux que nous, dit un jour Adam à sa femme. C'est un rude intrigant *pour un*, quand il s'en mêle. Ce riche baron (encore à savoir si c'est un baron et s'il est tant riche !) n'est pas plutôt arrivé ici que notre Drelindindin va lui faire la cour, se faufiler chez lui et trouve là une bonne place pour sa fille. Tout lui va au-devant sans peine. C'est une place comme ça qu'il faudrait à notre Adine ; elle serait bien aussi capable de l'occuper que la Marie Cauthey. Vas-en dire deux mots à sa mère. Peut-être qu'elle sait quelque chose ; il faut se remuer. Crois-tu que les places vont tomber du ciel chez nous, comme des cailles toutes rôties ?

— J'avais déjà pensé à ce que tu dis ; mais si Adine entre dans une place, il faudra commencer par lui acheter au moins six chemises et une bonne robe, des souliers, un chapeau.

— Eh bien, on fera crédit jusqu'à ce qu'elle envoie son premier argent pour payer.

— Le vin sera-t-il cher, cette année ?

— On dit qu'oui : le vieux a beaucoup renchéri ; il vaut 80 centimes le pot dans ce moment.

— Eh bien, Adam, si nous avons les 300 pots que tu as bus inutilement pendant l'hiver, nous pourrions les vendre et en tirer trois fois ce qu'il faudra dépenser pour Adine.

— Ah ! bac ! tu es toujours la même *renoteuse*. Ce commerce de reproches finit par m'ennuyer. Le vin n'est-il pas à moi ? L'ai-je volé ?

— Non, tu ne l'as pas volé, Adam ; mais tu l'as pris à ta famille. Si tu te conduisais comme Henri Cauthey, nous serions dans une meilleure position.

— Et toi, si tu savais élever tes enfants comme ceux de la Louise, ils ne seraient pas des bandits et des dévorants, ni ta fille une mijaurée.

— Quand un père donne le mauvais exemple chez lui, tout va mal dans une maison. Lorsqu'il est à la cave ou au cabaret...

— Ah ! tu veux donc toujours me faire des reproches ? eh bien ! je ne voulais pas aller boire un demi-pot ce soir, mais, à cause de ça, j'y vais : ça t'apprendra à tenir ta langue tranquille. Il vaudrait mieux ne jamais remettre les pieds au logis, puisqu'on n'y entend que des mots pointus et désagréables, pour quelques misérables pots de vin qu'on

a bus pendant l'hiver, quand on crevait de froid.

Adam Cliffe, en vraie brute, répondit cela à sa femme et prit le chemin du cabaret. Salomé s'assit tristement sur une chaise et se mit à fondre en larmes. C'était le soir. En ce moment les trois garçons arrivèrent. Ils venaient de jouer sur te place, et, comme à l'ordinaire, ils s'étaient traînés dans la boue. La sueur s'était fixée sur leurs joues en plaques d'un gris-noir ; chaque pantalon ne tenait plus que par une bretelle, d'une longueur excessive à l'un ; à l'autre, si courte que le vêtement remontait, de ce côté-là, jusqu'à l'aisselle. Ils prirent leurs pots de soupe, aspirant à grand bruit chaque cuillerée, sans même remarquer que leur mère s'essuyait les yeux à tout instant. Pauvre femme ! Hélas ! combien qui n'ont pas un meilleur sort en partage ! Mais aussi combien ne reprennent jamais leur mari qu'avec des paroles aigres, des reproches mordants, qui, au lieu de ramener à de meilleurs sentiments ceux auxquels elles s'adressent, ne font qu'irriter leurs mauvaises passions. Salomé Cliffe n'était pas du nombre de ces dernières femmes, car elle parlait fort sensément à son mari sur l'exemple qu'il donnait à sa famille. Celui-ci était un misérable de ne pas l'écouter et de s'offenser de ses réprimandes. Pour le reste, il faut bien reconnaître que Salomé manquait d'ordre, d'activité, de rectitude ; elle ne savait ni commander à ses enfants ni les faire obéir, et, dans son découragement, elle jetait le manche après la cognée.

Les garçons se couchèrent. Adine était seule sur le banc à la rue, comme à l'ordinaire chaque soir. Cliffe ne revenant pas encore, Salomé se décida à aller chez les Cauthey. Elle dit à sa fille de rentrer à la maison, pendant qu'elle sortait un moment.

— Oui, d'abord, répondit la jeune tille. Mais au lieu d'obéir, elle continua sa station nocturne et solitaire.

Lorsque Salomé Cliffe entra chez les Cauthey, ceux-ci allaient faire leur culte du soir. Le père ouvrait la Bible et cherchait la suite de la lecture faite la veille.

— Bonsoir, dit Salomé. Je vous dérange peut-être ; mais je voulais vous prier d'un service, Louise.

— Vous ne nous dérangez pas, reprit tout de suite le sonneur : si vous voulez profiter de quelques versets des saintes Écritures, vous pourrez ensuite parler à ma femme.

— Haulah ! répondit Salomé, tout de même ; je veux bien.

Elle s'assit sur une chaise avancée par Élise et écouta :

« Seigneur notre Dieu, dit Henri en joignant les mains, nous ne voulons pas terminer la journée sans te rendre grâces de tous les biens que tu nous as donnés dès le matin jusqu'à maintenant. Sois donc béni dans nos cœurs. Que la lumière de ta parole, que l'onction

de ton Esprit pénètre nos âmes, pour en chasser les ténèbres et la froideur. Donne-nous ensuite le repos nécessaire. Garde-nous en paix avec toi, Seigneur. Bénis tous les hommes, dans l'amour de ton saint Fils, Jésus-Christ, notre Sauveur. Amen.»

Puis il lut (Éph. V, 15 à VI, 4) :

«Prenez donc garde comment vous vous conduirez soigneusement, non point comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages. Rachetant le temps, car les jours sont mauvais. C'est pourquoi, ne soyez point sans prudence, mais comprenez bien quelle est la volonté du Seigneur. Et ne vous enivrez point de vin, dans lequel il y a de la dissolution. Mais soyez remplis de l'Esprit. Vous entretenant par des psaumes et des chansons spirituelles, chantant et psalmodiant de votre cœur au Seigneur ; rendant grâces pour toutes choses, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à notre Dieu et Père ; vous soumettant les uns les autres en la crainte de Dieu. Femmes, soyez soumises à vos maris selon le Seigneur ; car le mari est le chef de la femme, comme Christ est le chef de l'église, et il est aussi le Sauveur de son corps. — Comme donc l'église est soumise à Christ, que les femmes le soient de même à leurs maris, en toutes choses. Et vous, maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'église, et s'est donné lui-même pour elle. Les maris doivent donc aimer leurs femmes comme leurs propres corps : celui qui aime sa femme s'aime soi-même. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il s'unira à sa femme, et les deux seront une même chair. Que chacun de vous aime sa femme comme lui-même ; et que la femme révère son mari. — Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères selon le Seigneur ; car cela est juste. Honore ton père et ta mère (ce qui est le premier commandement avec promesse) afin qu'il te soit bien et que tu vives longtemps sur la terre. Et vous, pères, n'irritez pas vos enfants, mais nourrissez-les sous la discipline en leur donnant les instructions du Seigneur.»

Henri Cauthey ferma le livre. Les enfants vinrent embrasser leurs parents et allèrent dormir.

Un tel tableau avec les paroles de la Bible, avaient brisé le cœur de Salomé Cliffe ; aussi ses larmes recommencèrent-elles à couler.

— Vous voulez parler à ma femme, dit Henri ; préférez-vous être seule avec elle ?

— Non, Henri ; je serais bien aise de vous dire aussi un mot. Ah ! mon Dieu, que je suis malheureuse ! Notre maison, comparée à la vôtre, est une espèce d'enfer. Du premier au dernier nous ne valons rien, et Adam est le pire de tous. Ah ! que le bon Dieu ait pitié de nous ! Mais personne n'y peut rien ; ainsi, il vaut mieux n'en pas parler. — Je

voulais donc, Louise, vous prier de penser à notre Adine, si par hasard vous connaissez encore une place comme celle de votre Marie. On dit qu'elle a si bien rencontré! — Je vois qu'Adine se fait grande; elle n'entend rien de bon chez nous, et n'est pas assez occupée. Vous nous rendriez donc un grand service en nous aidant à la placer.

— Ma bonne Salomé, dit Louise Cauthey, nous ferons certainement ce que nous pourrons. La place de Marie s'est présentée sans que nous nous y attendissions, et nous n'en connaissons point de pareille. Mais on nous avait parlé d'une dame de Genève, qui demande une jeune domestique pour tout faire dans un ménage de trois personnes simples. On ne donnerait pas de gros gages pour commencer. D'après ce que nous savons de cette dame, nous pensons qu'une jeune fille y serait bien et surveillée de près. Voulez-vous que je lui écrive pour Adine? Peut-être n'est-elle pas encore pourvue.

— Ah! vous me feriez bien plaisir.

— J'écrirai demain matin.

— Voilà pourtant, Louise, une chose qui m'inquiète; c'est qu'Adine n'est pas nippée convenablement; et avec Adam on n'ose pas faire de grandes dépenses.

— Je pourrais peut-être vous remettre la robe de cotonne de Marie. Nos deux filles sont de la même grandeur.

— Merci beaucoup, Louise. Mais croyez-vous qu'Adine oserait la porter à Genève?

— Certainement; la robe est presque neuve.

— C'est que, voilà, je ne pourrais pas vous la payer dans ce moment.

— Allons, dit Henri, ne parlez donc pas de paiement. Ma femme entend vous donner la robe, ma pauvre Salomé!

— Ah! je ne pensais pas? mon Dieu, que vous êtes bons!

— Non, reprit Cauthey avec sérieux: Dieu seul est bon, Salomé; il ne faut pas l'oublier. Son nom redoutable est saint, et son amour bien grand pour de pauvres pécheurs tels que nous.

— Oh! sûrement. Vous aurez donc la bonté d'écrire pour cette place, Louise. — Bonsoir, et merci beaucoup. — Il me faut vite retourner pour voir si Adam est revenu de cette exécration Cigogne. Si vous pouviez, Henri, lui dire un mot dans l'occasion, mais quelque chose de bien salé, qui le fasse rentrer en lui-même, vous me rendriez un bon service, et à lui aussi.

— Je tâcherai: prenez-le par la douceur et l'affection, Salomé; cela le ramènera peut-être plus vite. Priez-vous pour que Dieu lui donne la force de résister au penchant de la boisson?

— *Monté!* oui, que je prie: tous les soirs je dis « Notre Père » et « Je

crois en Dieu.» Merci beaucoup de votre bonté : bonsoir !

Comme elle arrivait près de chez elle, un chuchotement se fit entendre sur le banc. C'était Adine, qui causait avec l'un des fils Gillier, au clair de la lune, pendant que le chef de famille achevait sa bouteille au cabaret.

— Qu'est-ce que tu fais encore là-devant ? dit sèchement Salomé à sa fille. — Et vous, Charles, allez-vous-en !

— Nous ne faisons point de mal, Salomé, répondit le fils Gillier ; nous causons honnêtement.

— C'est égal. Vous n'avez rien à faire là à ces heures, surtout quand Adine est seule. Que je ne vous y retrouve pas un autre soir. Entendez-vous peut-être que ma fille fasse avec vous comme votre sœur avec Raoul ?

— Je n'entends rien du tout, Salomé, si ce n'est que les affaires de ma sœur ne sont pas les miennes, et que je ne mérite pas vos reproches.

Chapitre XI

DEUX MAÎTRESSES DE MAISON



me Jarousson répondit tout de suite à Louise Cauthey qu'elle désirait voir la jeune Cliffe avant de l'engager, et que si sa mère pouvait l'amener à Genève, elle payerait son voyage dans tous les cas.

Salomé et sa fille partirent donc le lendemain pour se rendre chez M^{me} Jarousson, rue Lévrier. On les fit entrer dans un petit salon, où cette dame les reçut avec bonté.

— Voyez, madame Cliffe, dit-elle à Salomé, si je me décide à prendre à mon service une jeune fille de l'âge de la vôtre, c'est que mon ménage est très petit. Mais encore faut-il que ma domestique soit active, intelligente et de bonne volonté. Je demande qu'elle ne réplique pas, qu'elle ne s'arrête jamais à causer dans les magasins ou dans les rues, et qu'elle me dise toujours la vérité.

— Oui, madame.

— Je veux aussi qu'elle aille à un culte, tous les dimanches, le matin ou l'après-midi. Nous nous arrangerons en conséquence, mon mari et moi.

— Oui, madame.

— Vous ne demanderez pas de permissions pour aller danser à Féval, ni ailleurs, pendant qu'elle sera chez moi.

— *Oui*, madame : oh ! pour ça ne craignez rien.

— D'après ce que m'écrit M^{me} Cauthey, je dois supposer qu'Adine est bien douée et peut devenir une bonne domestique, si elle veut être sage et obéissante ; surtout, si elle désire marcher dans la crainte de Dieu et dans la fidélité à ses commandements.

— Oui, madame.

— Je la prendrai donc à l'essai, pour le premier mois, au bout

duquel, si je suis contente, comme je l'espère, et que vous vouliez me la laisser, je l'engagerai pour une année, sur le pied de cent francs. Elle aura vingt francs d'étrennes, et quelques petits avantages qui ne comptent pas. Cela vous va-t-il ?

— Oui, madame.

— Elle peut donc venir lundi prochain, 15 du mois, avec ses effets. Voici pour votre voyage d'aujourd'hui, et cinq francs de plus pour les arrhes de notre futur engagement. — Voulez-vous, Adine, aller un instant à la cuisine ? c'est au fond du corridor.

— Oui, madame, répondit Adine en se levant.

M^{me} Jarousson reprit :

— Maintenant que nous sommes seules, dites-moi quels sont les défauts bien connus de votre fille, afin que je puisse l'aider à s'en corriger.

— Oui, madame. Voilà, Adine est bonne, au moins : c'est une bonne fille ; je peux vous la donner pour cela. Son défaut serait d'aimer un peu la coquetterie, comme ça, dans ses habits ; elle tient à ce que sa robe aille bien, et à être bien peignée, etc. ; vous comprenez : ça est jeune. Mais pour bonne, brave, honnête et fidèle, elle l'est.

— Il n'y a pas de mal à ce qu'une jeune domestique soit mise aussi bien que le comporte sa condition. Chez moi, elle devra porter une robe de cotonne à l'ordinaire, et le dimanche une d'indienne³. C'est parfaitement suffisant.

— Elle aura justement une bonne robe de cotonne.

— Oui, je verrai cela. — Vous pensez donc que je puis compter sur la véracité de votre fille ?

— Oui, oui, madame.

— Eh bien, nous voilà d'accord. Venez manger quelque chose avec elle, afin de pouvoir repartir par le bateau de deux heures.

Adine Cliffe entra donc au service de M^{me} Jarousson. Au bout du mois d'épreuve, elle fut engagée pour l'année. Sa maîtresse en était contente pour plusieurs choses, quoiqu'elle n'eût pas tardé à lui reconnaître bien des défauts, soit de caractère, soit d'une mauvaise éducation. Mais comme c'était une dame réellement bonne, d'une piété active, elle s'intéressa à Adine et chercha à lui être utile en la reprenant avec douceur.

À peu près dans le même temps, Mathilde Gillier et Raoul prirent tous les deux une singulière détermination. Le syndic ayant juré, dans un moment de colère, que jamais il ne consentirait à leur mariage, / on apprit tout à coup que Raoul était parti pour Paris. Comme il avait

3 - [NdÉ] C'est-à-dire fait de coton provenant des Indes.

une très belle écriture et une bonne orthographe, il fut placé dans un bureau d'agence dont les affaires exigeaient des lettres et des copies qui ne pouvaient se reproduire avec la presse ordinaire. De son côté, Mathilde déclara qu'elle voulait quitter sa famille et aller en place comme domestique, puisque son père avait brisé son bonheur.

— Va, lui dit ce dernier : pars ! parbleu, tu es libre. Mais ne me reparle jamais de ce gueux de Raoul.

— Ne craignez pas, mon père, que je vous en reparle. Vous n'avez qu'une fille, et vous la forcez à aller gagner sa vie hors de la maison, quand on sait que vous avez assez de fortune.

— Ce n'est pas moi qui la force : c'est bien elle qui le fait en me désobéissant. Veux-tu te marier d'une manière convenable ? veux-tu que je te cherche un parti que je puisse accepter avec plaisir ? Ce sera bientôt fait. J'ai sous la main ce qu'il te faut.

— Non, je refuse tous les partis. Si je ne puis être à celui que mon cœur a choisi, je ne serai à personne.

— Eh bien, va au... si tu veux, et laisse-moi tranquille !

Vous croyez peut-être que ceci est une exagération, cher lecteur ? Non, hélas non ! Il y a des pères pareils, et aussi des filles qui, par une imprudence condamnable, par une sorte de folie volontaire, se sont placées dans une telle position.

Peu de jours après cette scène, une fille dont les parents demeuraient à Féval, mais étaient étrangers au pays, vint les visiter de Marseille, où elle était en service. Cette personne, grande et d'une belle tournure, portait un costume de demoiselle, une chaîne d'or à sa montre, s'était fait remettre des dents et parlait avec une assurance et un ton dignes d'une meilleure conscience que la sienne. Elle vit plusieurs fois Mathilde, lui dit de ne pas s'inquiéter, qu'avant peu elle lui aurait trouvé une place où l'on saurait apprécier son mérite et compatir à son chagrin.

En effet, cette espèce d'aventurière, étant repartie, écrivit sans tarder que Mathilde était engagée comme femme de chambre, chez un très riche négociant, où elle serait à *la croix du ciel*. Mathilde n'avait qu'à se mettre en route et arriver à Marseille. Les gages étaient fixés à 300 fr., plus 60 fr. pour le voyage. Il y avait souvent des bals, de grandes soirées, chez M. Coquedor. Mathilde y serait heureuse et considérée. C'est ce que disait la lettre de Jenny Féchedru, la personne en question.

La mère Gillier voulut, une dernière fois, essayer de ramener son mari à quelque vraie tendresse paternelle.

— Non, répondit-il ; puisqu'elle prétend en savoir plus que nous et veut se conduire à sa tête, laisse-la faire. Si elle aime mieux nous

quitter que d'obéir, qu'elle aille ! Laisse-la aller. Elle aura bientôt assez de Marseille.

— Mais pourtant, c'est notre fille, Armand : que dira-t-on de la voir aller en place ? Ne vaudrait-il pas mieux prendre notre parti qu'elle se marie avec...

— Veux-tu bien te taire ! j'ai juré de ne jamais donner mon consentement. Ne m'en parle plus ; c'est un clou rivé.

Mathilde Gillier partit donc pour Marseille, où elle devint la femme de chambre de madame Coquedor, une maîtresse hautaine, toute bouffie de morgue vaniteuse. Cette dame l'abreuva d'humiliations, lui dit souvent de dures paroles et lui reprocha maintes fois de n'être qu'une grande bécasse, une paysanne gauche, qui ne savait pas même placer un châle sur les épaules, et avec ça s'était mis des amours dans la tête pour un va-nu-pieds de son endroit.

— Oui, lui dit-elle un jour dans un accès de mauvaise humeur, que n'y restiez-vous dans votre poulailler de Suisse, puisque vous êtes si mal apprise ! Si cela continue, je serai bien forcée de vous y renvoyer. Ah ! que vous êtes ennuyeuse ! voilà ma broche par terre ! — Ces filles de paysans n'ont pas l'ombre de grâce ni d'adresse.

Puis, lorsqu'elle fut seule, M^{me} Coquedor ajouta mentalement :

« Elle est jolie, cette Mathilde ; je ne voudrais pas que Déodar s'en aperçût quand il sera de retour, car il est si nigaud et si bête qu'il serait capable de s'en coiffer. Ah ! la sottise engance que les domestiques. »
Ce Déodar était le neveu de M^{me} Coquedor.

Chapitre XII

PAUVRE MATHILDE



Raoul, de son côté, fit des connaissances à Paris, et se laissa bien vite gagner par l'extérieur aimable et prévenant de jeunes gens sans principes qui se constituèrent ses éducateurs. Ils le conduisirent au théâtre et dans les autres lieux de divertissements mondains. Le dimanche ne fut bientôt plus pour lui qu'un jour destiné aux plaisirs d'une capitale idolâtre et corrompue. Mais dans ce milieu mauvais, il sut cependant rester honnête, rangé et économe. S'il n'avait pas des moyens distingués, il était doué d'une certaine ambition qui le retenait dans la limite rigoureuse de ses devoirs d'employé. Cela le fit estimer de ses chefs, qui, au fond, s'inquiétaient assez peu de ce que devenaient ces jeunes gens hors de l'enceinte des bureaux. Pourvu que le travail fût bien fait, vite expédié, qu'on fût là exactement à l'heure et qu'on ne craignît pas de veiller tard, c'était l'essentiel à leurs yeux.

La première ambition de Raoul avait donc été de se faire aimer de Mathilde, quand il demeurait au village ; la seconde, dès qu'il fut bien installé à Paris, fut de chercher à acquérir de l'importance auprès de ses chefs, et il y parvint. Mais hélas ! à mesure que son esprit travaillait dans ce sens, son cœur, refroidi par l'absence, nourri de matérialisme financier, perdait peu à peu la flamme qui brûlait toujours aussi vive dans celui de Mathilde. Et pendant qu'elle avait quitté sa famille pour rester fidèle à Raoul, celui-ci l'oubliait à la longue, dans l'espoir de conquérir une position. — Ceci est un avertissement sérieux pour toute jeune fille qui n'écoute pas assez la voix de la sagesse, mais s'abandonne imprudemment aux instincts généreux d'un cœur trop disposé à se donner. Elle aurait été révoltée à la pensée que Raoul pouvait changer ; l'amour qu'il avait pour elle n'était-il pas immortel

comme le sien pour lui ? Pauvre enfant ! elle avait trouvé cette grande erreur dans les romans lus avec sa mère, et croyait que c'était une impiété d'en juger autrement. Cela l'empêcha peut-être de tomber dans les tentations nouvelles dont elle fut entourée dans la maison de M. Coquedor, en sorte qu'elle en devint beaucoup plus intéressante. Des réflexions sérieuses, de meilleures pensées germèrent peu à peu dans son esprit et dans son cœur ; elle se mit à lire le Nouveau Testament et à prier. La souffrance morale, l'épreuve, hélas ! sont souvent bien nécessaires pour nous rapprocher de Dieu.

Mais les lettres de Raoul étaient de plus en plus rares. Trop occupé, disait-il, pour écrire beaucoup et souvent, il se bornait à une page de sa plus belle écriture, où la froideur finit par se lire à chaque bout de ligne. Mathilde l'excusait encore, lorsque la terrible vérité lui fut enfin révélée dans le billet suivant, reçu dix mois après son arrivée à Marseille :

« Chère Mathilde, » Les soucis profonds que me donnent les affaires de ma position nouvelle, l'impossibilité absolue où je suis de m'établir avant de longues années, me décident, la mort dans l'âme, à vous rendre votre liberté. — Je vous aimerai toujours beaucoup, mais ne pensez plus à moi, si ce n'est comme à un ami d'enfance, qui ne reviendra peut-être jamais dans sa patrie, où il a trop souffert.

» Tout à vous,

» RAOUL SONDERVENT. »

« Non, l'infâme ! se dit la pauvre malheureuse. Et moi, j'ai tout quitté, tout enduré pour lui ! Les menaces de mon père, presque sa malédiction ! les colères, les moqueries, la mauvaise humeur, les jalousies de M^{me} Coquedor. Honte et remords ! »

Elle allait et venait dans sa chambre, comme quelqu'un qui va tomber et mourir sur la place. Enfin, ayant tourné la clé dans la serrure, elle s'agenouilla et laissa échapper ces paroles avec de grands soupirs :

« Ô Jésus ! pardonne à une pécheresse. J'ai désobéi à mes parents en nourrissant dans mon cœur une affection qu'ils désapprouvaient : je n'ai consulté que ma folie. Guéris-moi, Sauveur compatissant ! Ne m'abandonne point sur la terre étrangère. Sois mon guide, je te suivrai. »

Elle se releva, prit une plume et écrivit :

« Raoul, que Dieu vous pardonne. Vous êtes libre.

» MATHILDE GILLIER. »

Le lendemain, elle demanda la permission de se rendre chez le pasteur du quartier qu'elle habitait. C'était un homme d'âge mûr, marié, d'une piété vivante. Mathilde lui exposa franchement sa position, sachant qu'elle pouvait avoir une entière confiance dans le caractère élevé de cet homme de Dieu.

— Oui, ma chère demoiselle, lui dit-il après l'avoir entendue, il nous faut demander le secours du Seigneur.

Le vénérable pasteur répandit son âme en une requête de miséricorde, de grâce et d'amour. Il supplia le Père céleste de guérir ce cœur brisé, de le nourrir d'une piété vraie, puissante ; de le remplir d'une céleste paix. — Il pria, non pour le retour de Raoul aux anciens sentiments, mais pour la conversion du profane cœur de ce jeune ambitieux ; après quoi il demanda à Mathilde ce qu'elle comptait faire maintenant.

— Je ne voudrais pas encore retourner chez mes parents, monsieur. Il faut, pour cela, que je puisse y arriver calme, si ce n'est entièrement guérie. Mais la place que j'occupe est mauvaise, à bien des égards. Si vous pouviez m'aider à entrer dans une famille pieuse, vous me rendriez un grand service. Dans un an, peut-être, serai-je en état de revoir les miens et de donner un meilleur exemple chez nous.

— Oui, nous chercherons avec ma femme ce que vous désirez. Si vous pouvez obtenir la permission de venir ici le premier dimanche de chaque mois, nous avons une réunion religieuse dans la soirée. Nous serons heureux de vous y voir. Au reste, j'irai parler moi-même à M^{me} Coquedor, sans entrer dans aucun détail sur ce qui vous concerne. Adieu, mon enfant. Mettez toute votre confiance dans l'amour éternel de votre Père céleste et dans la grâce du Seigneur Jésus.

— Merci, monsieur.

Mathilde resta quatre semaines sans revenir chez le pasteur. Elle n'avait pu obtenir une permission plus tôt. Comme il la trouva changée au premier abord ! Ses yeux s'étaient agrandis, ses joues colorées par la fièvre. Une maigreur générale régnait sur l'ensemble de ses traits. Elle parlait plus faiblement et devait s'arrêter souvent pour donner passage à une toux sèche et sonnante.

— Vous avez été malade, lui dit-il, et moi absent pendant quinze jours ; ensuite, j'ai été excessivement occupé. Maintenant, j'irai, dès demain, parler à M^{me} Coquedor.

— Monsieur, lui répondit-elle, je crois qu'il faut écrire à mes parents que je vais retourner à la maison. Dois-je le faire moi-même, ou voulez-vous avoir la bonté d'écrire pour moi ? Je ne me sens plus assez forte pour continuer mon service. Mais je suis calme, mon âme est paisible.

— Que le Seigneur en soit béni, ma chère enfant ! nous écrivons tous les deux. J'irai prendre votre lettre demain, ou vous porter la mienne.

Le pasteur vint donc chez M^{me} Coquedor, avec laquelle il ne s'entre-tint que peu d'instants. Tout fut bientôt décidé.

— Cette pauvre fille, je le vois bien, dit la maîtresse de céans, est malade : ça date peut-être de loin, monsieur le pasteur. Elle a une toux tort désagréable pour elle d'abord, cela va sans dire, mais aussi pour moi lorsqu'elle me sert. Les Suissesses sont sujettes au mal du pays, on l'a toujours dit. Elles n'ont pas la poitrine forte. Il faut donc qu'elle s'en retourne dans ses montagnes : c'est ennuyeux, car vraiment, monsieur le pasteur, ma femme de chambre est la première domestique dont je n'aie pas eu à me plaindre pour les répliques. Elle est d'une douceur remarquable, je vous assure. Quel dommage pour elle d'avoir eu le cœur trop tendre ! car, entre nous, monsieur le pasteur, je suppose qu'il y a là-dessous quelque amourette malheureuse. Mais je la crois très honnête, fidèle, et suis prête à en donner le meilleur témoignage.

— Oui, madame. Mathilde me paraît avoir, en effet, un beau caractère et une piété vraie. Je vais donc préparer ses parents à la recevoir.

— Parfaitement : aussitôt que je serai pourvue. Vous ne me connaissez pas une *perle*, par hasard ?

— Non, madame.

— Elles deviennent de plus en plus rares. Mais il faut bien dire aussi que ces jeunes filles sont, le plus souvent, fort mal élevées dans leur famille. Elles nous arrivent pleines de défauts, pétries de vanité, ridicules et impertinentes au suprême degré.

— Ce que vous dites, madame, est malheureusement vrai pour beaucoup de domestiques. Mais il arrive aussi, très souvent, que des jeunes filles entrent dans des maisons d'où la piété est bannie et où règne à la place, si ce n'est une grande corruption, du moins un fort mauvais ton à leur égard. Les maîtres actuels sont peut-être encore plus coupables qu'elles, et, dans tous les cas, responsables devant Dieu de l'influence qu'ils exercent sur leurs serviteurs.

— Ah ! je crois bien. Ne trouvez-vous pas, monsieur le pasteur, que le monde devient d'une perversité très grande ? Il y a dix ans, ce n'était pas à ce point-là. Décidément il se gâte.

— La Bible, madame, nous affirme que le monde a toujours été plongé dans le mal, répondit-il en se levant et en saluant.

— Adieu, monsieur le pasteur.

Un mois après, Mathilde arrivait à Féval. Le genre de vie si différent de celui qu'elle avait autrefois au village, les longues veilles, les nuits blanches, la nourriture échauffante du midi, l'air desséchant de

Marseille, les mauvaises paroles de M^{me} Coquedor, mille autres ennuis dont le récit n'a pas sa place dans ces feuilles, enfin le brisement de cœur qu'elle éprouva, — tout cela l'avait tuée.

Partie en juillet de l'année précédente, elle revenait un an après, à la même époque, pour s'en aller bientôt vers le Sauveur, dont l'amour éternel était devenu son partage.

Son enveloppe terrestre dort là-haut, dans le cimetière qui domine la contrée.

TRÖISIÈME PARTIE

Chapitre XIII

SITUATION GÉNÉRALE



Il nous faut, cher lecteur, faire un petit retour en arrière, avant de nous retrouver au milieu de nos anciens amis. Pour cela, transportons-nous à Genève, rue Lévrier.

Grâce à une bonne nourriture, à une vie active, régulière, sans trop de fatigue, Adine Cliffe est devenue une belle personne dont la santé et la fraîcheur font plaisir à voir. Son année finie, restera-t-elle chez M^{me} Jarousson? C'est ce qu'elle aurait de mieux à faire. — Mais si vous pensez qu'Adine Cliffe se contentera d'un si petit service, d'une existence chétive et obscure, sans rien de plus que sa cuisine, ses chambres, le culte public de chaque dimanche, et surtout sans liberté, vous êtes dans l'erreur. Adine trouvera mieux que cela. Elle a de nouvelles amies, qui, travaillant dans leurs chambres ou dans les ateliers, gagnent beaucoup d'argent. En outre, ses amies sont libres comme l'air. Le dimanche, elles font absolument ce qu'elles veulent. Où donc Adine les a-t-elle rencontrées? — Chez les fournisseurs de M^{me} Jarousson, où ces ouvrières allaient aussi faire leurs petites emplettes. On se voit, on se demande d'où l'on est, on fait quelques pas ensemble dans la rue, on cause avec abandon, on se plaît : la connaissance est faite ; on se lie intimement.

Adine Cliffe a donc refusé un nouvel engagement chez M^{me} Jarousson, et la voilà maintenant en apprentissage de je ne sais quelle branche d'horlogerie. Mais cela ne lui va pas d'être toujours assise et de travailler avec une loupe sur l'un de ses beaux yeux bleus. L'ennui la prend, elle regrette de n'être plus domestique. Au bout de deux mois elle abandonne l'établi et le tour, trouve une place dans une famille russe et part avec ses nouveaux maîtres comme

femme de chambre. Ils vont aux bains de Kapsal ; ils iront ensuite à Saint-Pétersbourg. Adieu Genève, M^{me} Jarousson et ses bons avis, adieu le temple de la Fusterie ! cinq cents francs de gages, les vieilles robes de soie de madame la générale Nébrodoïpalankowski, et la vie russe, y compris le climat de ce charmant pays ; tout cela est bien préférable à nos mœurs, à nos usages, à nos contrées, à notre horizon borné, à notre ciel si doux ! — Adam est assez fier de ce que sa fille est entrée au service de madame la générale Nébrodoïpalankowski ; pour peu qu'il en parle encore une fois ou deux à la Cigogne, ses honorables collègues buveurs lui donneront pour sobriquet les trois premières syllabes du nom de famille du général, et cela lui restera jusqu'à la fin de ses jours. Quant à Salomé, elle s'inquiète à la pensée de sentir sa fille si éloignée, et surtout elle craint qu'Adine ne prenne des habitudes de dame chez ces grands seigneurs étrangers. Les Cauthey ont engagé ses parents à ne la pas laisser partir, mais tout a été inutile. Voilà donc Adine Cliffe à huit cents lieues de Féval et gagnant cinq cents francs par an. — Très bien ; elle nous donnera plus tard de ses nouvelles.

C'est Élise Cauthey qui l'a remplacée chez M^{me} Jarousson. M^{me} de Vohr offrit bien de lui procurer une place dans le genre de celle de Marie, mais Élise n'a pas les goûts de sa sœur aînée pour l'étude. Elle n'aime pas à écrire. Ce qui lui va, c'est un genre de vie actif, l'emploi des forces du corps avant celui des facultés de l'esprit. Elle aime beaucoup la cuisine et apprendra vite tout ce qu'on lui enseignera à cet égard. Le samedi, dès les quatre heures du matin, on pourrait la voir lancer la décrottoire sur le parquet du salon, avec une remarquable aisance. Les objets bien propres, brillants et en ordre, lui plaisent dans une maison. Évidemment Élise Cauthey, forte et pas grande, est faite pour agir de ses bras, cuire un gigot, tourner une sauce, beaucoup plus que pour se promener avec des enfants et leur enseigner le *b-a-ba*. Aussi les parents n'ont-ils pas hésité à la placer chez M^{me} Jarousson, qui, de son côté, a été charmée de la prendre à son service. En apprenant l'entrée d'Élise Cauthey dans cette maison, Adam Cliffe dit à sa femme :

— Voilà donc la N^o 2 de notre ami le sonnaillon qui succède à l'Adine chez la mère Jarousson. J'espère qu'elle s'y conduira aussi bien que notre fille. Il faut partout un commencement. C'est clair qu'Adine n'aurait pas pu, du premier coup, être placée chez le général Nébrodoï :... il faut toujours un apprentissage.

— Ah ! répondit Salomé, je voudrais bien n'avoir pas plus de soucis pour la nôtre que Louise Cauthey n'en a pour les siennes. Cette Russie m'épouvante, quand j'y pense. On me disait l'autre jour qu'on y voit

tant de mauvaises choses, surtout dans les grandes maisons.

— Te voilà bien toujours la même avec tes *épouvantes*! Qu'as-tu de quoi t'épouvanter, plus qu'à Genève? ceux qui veulent se conduire bien, se conduisent bien partout.

— À la bonne heure, Adam; mais, par exemple, pour ce qui te concerne, crois-tu que le voisinage du cabaret n'est pas une grande tentation pour toi? Si la Cigogne était à une lieue de chez nous, vous n'y seriez pas tous les dimanches, une troupe d'hommes que vous êtes par là.

— Un village comme le nôtre ne peut pas se passer d'un cabaret.

— Mais vous pourriez pourtant ne pas y aller, et surtout ne pas y rester toute la soirée et même fort tard comme vous faites. Je n'oublierai jamais ce certain soir où j'allai parler à Louise Cauthey, justement pour la première place d'Adine. Henri était là, entouré de sa famille et leur lisant un beau chapitre de la Bible sur les devoirs des hommes, des femmes et des enfants.

— Ah! bac! tu m'endors avec ta Bible! On l'a assez lue quand on était petit. On sait assez ce qu'elle dit. — Mais tu ne peux donc pas t'empêcher de me *renoter* continuellement des choses désagréables! On dirait que tu ne penses qu'à cela du matin au soir.

— Si tu voulais y penser un peu plus, Adam, au lieu de te conduire comme un mauvais père, cela vaudrait pourtant mieux pour nous tous. Quand tu reviens ayant bu, comme hier au soir, par exemple, que veux-tu que tes garçons pensent de toi?

— Ils pensent peut-être que je n'ai pas soif, dit-il en ricanant, comme quelqu'un dont la conscience est morte. Puis, il sortit de la maison.

L'aîné de ses fils, ayant *communié* cette année-là, fut placé comme décrocteur de souliers et commissionnaire dans un hôtel. Il n'en restait donc plus avec père et mère que deux, continuant à détruire les nids au printemps, et à *ravager* les fruits dans la campagne, en été et en automne.

Chez les Cauthey tout allait bien. Jeannette avait quatorze ans passés et grandissait beaucoup. Robert, à douze ans, était le premier de l'école. Paul commentait à garder la vache tout seul, mais il fallait l'accompagner jusqu'au pré. Marie réussissait parfaitement chez M^{me} Kranz : elle parlait déjà l'allemand pour les choses ordinaires de la vie. On l'aimait beaucoup dans cette famille, et elle aussi s'était attachée à toutes les personnes de la maison. Sur les 250 francs de son premier gage, Marie en fit parvenir 200 à son père, en lui disant de les employer s'il en avait besoin. Mais Henri s'était dépêché de les porter à la caisse d'épargne, où il fit faire

l'inscription au crédit de sa fille.

Triste et sombre depuis la mort de Mathilde, Armand Gillier avait donné sa démission de syndic. On le voyait passer dans la rue tête baissée, ayant peine à saluer les gens. Il nourrissait une haine profonde contre l'auteur de ses chagrins, contre Raoul, dont personne n'entendait plus parler. Hélas ! si celui-ci était un grand coupable à son égard, les parents Gillier avaient de terribles reproches à s'adresser, la mère ayant mal élevé sa fille, et le père s'étant conduit avec elle comme s'il eût été dénaturé.

M. de Vohr avait pu enfin s'établir au Coteau-Vert, depuis peu de temps seulement. Maintenant la campagne était fermée au public, excepté pour Henri Cauthey et sa famille, auxquels le portier avait ordre d'ouvrir chaque fois que les uns ou les autres se présenteraient. De temps en temps, plutôt le dimanche au soir que les jours de travail, M. de Vohr descendait le chemin qui, de chez lui, conduisait au pont de l'Eau Verte, et de là il remontait à Féval en se promenant. S'il trouvait le sonneur chez lui, il s'y arrêtait, assis à l'ombre de l'avant-toit, sur une chaise de paille, pendant qu'Henri restait sur la planche figurant un banc devant sa maison. Là, M. de Vohr questionnait son voisin, comme il l'appelait, et le faisait parler sur des sujets dont l'intelligence était familière au paysan. Le baron financier trouvait toujours quelque profit religieux dans ces conversations, et ne laissait pas non plus tomber à terre les remarques ayant trait aux cultures agricoles. Les passants qui le voyaient là se découvraient avec respect, sachant qu'il était riche ; mais aussitôt qu'ils l'avaient perdu de vue, ils ne pouvaient s'empêcher de dire entre eux :

— Ce M. de Vohr est-il familier ! il cause avec le sonneur, comme si Henri était son égal. C'est joli, ça, tout de même.

— Oui, mais s'il se laisse prendre aux idées de Cauthey, celui-ci l'aura bientôt ensorcelé. C'est vite fait, quand on mord à l'hameçon de la mômerie. Avez-vous remarqué, depuis quelque temps, que le baron vient de préférence au sermon à Féval ? On assure même qu'il est monté une fois ou deux avec Drelindindin pour lui voir sonner la cloche. Pour quelqu'un qui est, à ce qu'on dit neuf fois et demi millionnaire, il faut avouer que c'est une singulière fantaisie.

— Celle-là en vaut bien une autre, après tout. Elle est certainement meilleure que celle d'un avare qui criait toujours misère et se faisait assister par ses parents comme s'il eût été un gueux : lui aussi possédait des millions.

— Ah ! bien oui, mais celui-ci était fou, sans doute.

— Pas plus fou que toi, mon cher ami.

— Alors, s'il n'était pas fou, c'était une bête brute. Quant à M. de

Vohr, tu peux compter que c'est un homme habile, qui voit clair dans les affaires, et de très loin.

Ainsi conversaient parfois les paysans de Féval sur ce sujet.

Chapitre XIV

PARDONNEZ



n dimanche après midi, Henri Cauthey descendit le petit chemin qui, de sa maison, conduisait par derrière le village à celle de l'ancien syndic. C'était un jour peu favorable pour une promenade en famille, car il faisait une bise noire qui soulevait la poussière des chemins et la chassait en tourbillons dans les campagnes. Par un temps pareil, on ne sait s'il pleuvra ou si, finalement, le soleil sera le maître sur tous les nuages sombres dont le ciel est voilé. L'air se rafraîchit. On est bien aise d'avoir un habit sur les épaules, quoique l'été soit loin d'avoir dit son dernier mot en fait de chaleur intense.

Henri vint donc chez Armand Gillier. Depuis quelque temps il se proposait de lui faire une visite, et il pensait le trouver chez lui à ce moment du jour. Selon leur habitude, les deux fils avaient sans doute pris le chemin d'un village où l'on s'amusait, soit à la danse, soit au tir à la carabine.

La mère Gillier, toujours en deuil, donnait du grain à ses poules, qu'elle appelait en criant : *Pité! pite! pité!* — Celles-ci accouraient de loin, l'aile basse et le gésier prêt à engloutir le froment et l'avoine. Elles mangeraient, je crois, du matin au soir, qu'elles auraient également l'air affamé.

— Bonjour, Susanne, dit Henri, comment allez-vous ?

— Doucement, bien doucement, mon pauvre Henri. Les chagrins sont comme les pierres ; ils durent longtemps et ne sont pas faciles à porter.

— Oui, c'est vrai. Pour qu'ils soient moins pénibles, il faut demander à Dieu la force de les accepter. Le syndic est-il à la maison ?

— Oui, tout seul.

— Pensez-vous que je puisse lui dire bonjour sans le déranger ?

— Sans doute ; je vais rentrer avec vous. « Ptité ! ptité ! » dit-elle encore en jetant le reste du froment qu'elle avait dans son tablier.

— Vous avez de belles poules, Susanne. En voilà une dont les couleurs sont remarquables.

— Laquelle ?

— Celle qui a le cou blanc et le reste du corps brun foncé.

— Oui, elle est admirable, n'est-ce pas ? Mais, pour les œufs, ce n'est pas une bonne espèce. Elle en fait peu et ils sont petits ; tandis que cette noire à crête double ne manque guère qu'un jour sur quatre. Je suis bien sûre qu'elle a fait l'œuf aujourd'hui, dit-elle en ouvrant le poulailler. — En effet, le voilà encore tout chaud. Regardez, Henri, quelle différence avec les autres !

M^{me} Gillier prit successivement huit œufs frais dans les deux nids de ses poules. L'un se distinguait entre tous par sa grosseur. Ces œufs étaient d'une blancheur presque transparente : cuits durs ou à la coque, ils auraient fait les délices des amateurs. Mais Henri ne venait pas chez Armand pour examiner les produits du poulailler. Il voulait causer avec lui d'une manière un peu intime.

— Bonjour, Armand, lui dit-il en entrant ; peut-on vous faire une visite ?

— Pourquoi pas ? Henri, prends une chaise. (Les paysans de Féval s'appellent volontiers par leurs noms de baptême, malgré les différences d'âge et de position). Voilà un vilain temps sombre et froid.

— Oui, j'ai pensé que je vous trouverais à la maison. Je me dis souvent que vous devez être bien seul le dimanche, quand on ne peut pas sortir.

— C'est vrai. Et surtout quand on tourne et retourne toujours les mêmes pensées dans sa tête. Je ne peux pas m'ôter de l'esprit ce misérable assassin de ma pauvre fille. Il faut que je le voie une fois accablé de chagrin et de misère. Si jamais je le rencontre sur mon chemin, je l'appellerai par son nom ; il est l'auteur de tous nos maux.

— Comme je vous l'ai déjà dit plus d'une fois, Armand, je crois qu'il vaudrait mieux faire votre possible pour oublier ses torts à votre égard. Vous savez d'ailleurs que Mathilde lui a sincèrement pardonné. Votre fille est auprès de Dieu. Si nous voulons y être admis à notre tour, il nous faut pardonner aux autres, car nous avons aussi besoin de pardon.

— Moi, je n'ai fait mourir personne, Henri ; et surtout je n'ai pas été un parjure, comme cet infâme gueux de Raoul.

— Je le sais bien. Mais vous et moi (je n'ai pas non plus, grâce à Dieu, un tel crime sur la conscience) ; mais vous et moi, disais-je,

nous avons besoin d'un pardon de Dieu aussi complet pour ce qui nous concerne, que Raoul pour sa déloyauté et le reste de ses mauvaises œuvres. Si vous croyez que vous êtes pécheur devant Dieu, coupable d'avoir transgressé sa loi comme tout homme le fait chaque jour, vous avez besoin de la grâce de Dieu. Jésus-Christ a souffert ici bas aussi bien pour vous que pour toute autre personne. — Votre chère fille me dit un jour qu'elle avait complètement pardonné à Raoul ; elle ajouta ces paroles dont j'ai gardé fidèlement le souvenir : « Peut-être n'aurais-je pas connu la grâce de Jésus et trouvé la paix de mon âme, si ce pauvre malheureux Raoul ne m'avait oubliée. Et j'aurais pu mourir dans l'endurcissement du péché, avec une créature dans le cœur pour idole. J'accepte donc tout et j'en bénis le Seigneur. » Une autre fois, comme elle me parlait de ses parents, elle dit aussi : — « Je n'ai su ce que je devais à mon père et à ma mère que depuis ma maladie ; jusqu'à ce moment, j'ai cru que mon père ne m'aimait pas et qu'il avait été injuste à mon égard. Et j'avais pourtant oublié le premier de mes devoirs envers lui, lorsque je m'engageai témérairement avec Raoul, contre sa volonté, sans même essayer d'obtenir sa confiance. Si mon père a été dur envers moi plus tard, je ne l'avais que trop mérité. »

— Pauvre enfant, dit le vieux syndic avec attendrissement, que n'est-elle encore ici ! ah ! certes, je ne lui dirais plus de quitter la maison.

— Il vous faut tâcher d'avoir les mêmes sentiments chrétiens qu'elle a montrés dans sa maladie. Vous la retrouverez un jour, heureuse pour l'éternité.

— Toi, Henri, tu es heureux parce que tu crois cela comme si tu le voyais. Mais tu as surtout du bonheur avec tes enfants. Je ne sais pas comment vous faites. On dirait qu'ils s'élèvent tout seuls, tandis que je ne vois chez les autres que des mal-embouchés ou des ravageurs.

— Vous vous trompez, Armand, si vous pensez que nous leur laissons faire tout ce qu'ils veulent. Il n'y a pas de jour où nous n'ayons quelque chose à reprendre chez nos enfants cadets, et cela nous donne souvent beaucoup de peine. Mais nous tâchons de les ramener par la douceur, la persuasion, et surtout par le sentiment de leur responsabilité devant le Seigneur.

— Sait-on ce que *l'autre* fait à Paris, maintenant ?

— Vous voulez parler de Raoul. Sa mère, à qui j'en demandai hier des nouvelles, me dit qu'elle n'en avait pas depuis six mois. Alors, il était toujours employé dans une grande maison qui fait le courtage des assurances.

— Vous voyez bien ! le coquin ne donne pas même de ses nouvelles

à sa mère et ne s'inquiète pas plus d'elle que si elle était morte ! Oh ! c'est un monstre comme il y en a peu, une vipère à laquelle il faudrait écraser la tête.

Voyant qu'il était inutile de prolonger la discussion, Henri se leva, puis il dit avant de partir :

— En divers endroits, la Bible nous parle aussi des serpents : du serpent ancien, qui est le diable, et cherche toujours à mordre les hommes. Elle appelle les pharisiens *serpents, race de vipères*, parce, qu'il voulaient passer pour justes, tandis qu'ils étaient abominables devant Dieu. Mais l'Écriture sainte nous dit aussi que Jésus a écrasé la tête du serpent ; c'est-à-dire, qu'il a détruit la puissance du mal et du péché. C'est ce bon Sauveur que votre fille a aimé ; c'est lui qui ne trompe et ne repousse personne. Cherchez-le, Armand ; vous le trouverez, et lui seul vous donnera la paix qui vous manque.

Chapitre XV

FÉDORIDA



. le baron Jean-Biaise de Vohr et sa famille repartirent en automne, charmés d'avoir pu passer la belle saison dans leur magnifique habitation d'été. Les plantes venues de Paris tenaient bon, même à l'ombre des châtaigniers ; mais il y fallait des soins presque continuels. Quant aux

bordures de lierre et aux gazons anglais, ils prospéraient à merveille sous la fraîcheur de ces beaux ombrages.

L'hiver vint comme à l'ordinaire à Féval ; les enfants grandirent, les jeunes gens se fortifièrent, les cheveux blanchirent sur la tête des hommes de cinquante ans. Ceux de Jeannette Cauthey ne changèrent pas de couleur, mais ils s'allongèrent encore d'un demi-pied et restèrent aussi épais que précédemment. Jeannette avait seize ans bien comptés ; elle était habile pour la couture et les arrangements d'habits, et fut demandée comme jeune femme de chambre, par une dame sans enfants, qui habitait avec son mari, à demi-lieue de Féval, une petite campagne qu'ils avaient achetée. Cette dame, d'un âge respectable et d'une piété pratique, la dirigerait, la formerait au service d'une bonne maison. Ainsi les trois sœurs étaient placées, chacune selon ses aptitudes et ses goûts. Les deux garçons grandissaient ; Robert, toujours plus adonné à ses livres et à ses mathématiques ; Paul, conduisant de mieux en mieux la vache et les deux moutons.

À la fin de juin, le Coteau-Vert reçut de nouveau ses hôtes ; et M. de Vohr ne tarda pas à venir demander des nouvelles de ses amis Cauthey.

Adam Cliffe, depuis quelque temps, faisait le lier avec ses anciens camarades. Le pauvre homme n'avait pourtant pas de quoi se

redresser beaucoup. Il est vrai que sa fille lui avait envoyé 250 francs au commencement de l'année, en écrivant que si tout continuait à bien aller pour elle en Russie, elle enverrait le double de cette somme avant qu'il fût longtemps. Au lieu de placer cet argent comme le faisait Cauthey pour celui de ses deux filles aînées, Cliffe acheta une vache sans savoir s'il aurait assez de foin pour la nourrir. On vendrait le lait, disait-il ; ça ferait de l'argent : quant il en resterait à la maison, Salomé en tirerait du beurre et des *tommes*⁴. Il y avait beaucoup à gagner en ayant une vache. — Oui, sans doute, pour des gens économes et industriels ; mais chez les Cliffe, le produit sonnait se bornait à peu de chose. L'argent du lait disparaissait à mesure qu'on le recevait ; le beurre, fort souvent, se mangeait frais, sur du pain frais, et les *tommes* s'en allaient encore plus vite.

Un jour, ayant rencontré Charles Cliffe dans un état d'ivresse complète, Henri Cauthey en avertit Salomé. Celle-ci en parla à son mari, qui se fâcha et dit de gros mots à l'adresse de l'ami charitable dont l'avis aurait dû lui être précieux. — Dig-din-don n'avait qu'à sonner ses cloches sans s'inquiéter de leurs enfants. Il était bien hardi ! Quoi ! un jeune homme de dix-sept ans avait une pointe de vin ? la belle affaire ! Est-ce que cela n'arrive pas de temps en temps aux garçons de cet âge ? Et lui-même Dreilindindin le *mômet*, n'a-t-il jamais été gris ? De quoi ça se mêle ! Qu'il aille baiser la pantoufle à son baron et nous laisse tranquilles.

— Mais pourtant, réfléchis, Adam, que si c'est vrai...

— Tu *m'embêtes* autant que lui avec tes réflexions. Ce n'est pas un verre de vin de plus ou de moins qui empêchera Charles de faire son chemin dans le monde.

— Il faut savoir gré à Henri Cauthey de nous avertir, Adam ; car enfin, conviens que tu n'as pas donné le bon exemple à tes enfants, et que si malheureusement ils le suivaient, nous

— Va te promener avec tes bons exemples !... Je crois vraiment que cette femme n'a jamais que des reproches dans la bouche. Manques-tu de quelque chose ? de quoi te plains-tu ? Qu'est-ce que je te fais dans ce moment ? oui, quoi ?

— Beaucoup de peine, Adam. Mais puisque tu ne veux pas reprendre Charles au sujet de sa conduite, je lui parlerai.

Hélas ! huit jours après cette scène, Charles Cliffe était renvoyé de l'hôte), pour une récidive d'ivrognerie, dans laquelle il s'était montré insolent envers ses supérieurs. Son père le traita de gueux, de mendiant, et lui dit d'aller gagner sa vie où il voudrait, mais hors de la

4 - [NdÉ] Petite meule de fromage vaudoise à pâte molle.

maison paternelle. Charles alla donc mener la brouette avec d'autres ouvriers qui construisaient une route à quelques lieues de Féval.

Mais ce fut bien autre chose encore à la fin d'octobre. Adine Cliffe arriva tout à coup chez ses parents. Personne ne l'attendait. Son père comptait, au contraire, sur un prochain envoi d'argent. — Adine ne venait pas seule. L'infortunée (il faut dire toute la vérité) tenait sur ses bras un petit enfant, né il y avait quarante jours à peine. Renvoyée de chez le général aussitôt qu'elle fut debout après ses couches, elle apportait la pauvre petite créature et cinquante louis que le séducteur de la mère lui avait donnés pour l'empêcher de mourir de faim pendant qu'elle la nourrirait. — C'était là le résultat, d'un séjour de quinze mois dans ce beau pays de Russie, où peut-être, plus qu'ailleurs, tout ce qui brille n'est pas or.

On se représente la détresse de la pauvre Salomé, la fureur concentrée du père, l'épouvantable humiliation de la malheureuse fille. Mais ce qu'on n'ose presque pas avouer, c'est que, le même soir, au milieu des sanglots des mères et des cris de l'enfant malade et fatigué, Adam Cliffe s'en alla au cabaret d'où il ne revint que fort tard, ivre à ne pas savoir trouver la porte de son écurie, au fond de laquelle il se laissa tomber endormi à côté de la vache, moins brute que lui.

Presque en même temps qu'Adine Cliffe, mais venant d'un point de l'Europe tout à fait opposé, on vit descendre de char à Féval, une grande femme jaune, aussi sèche qu'un hareng. C'était M^{lle} Féchedru, atteinte d'une maladie pour la guérison de laquelle un médecin de Marseille avait ordonné l'air du pays natal. En effet, cette ancienne procureuse de places reprit des forces au bout de peu de temps ; elle fit des visites à Adine, lui dit de ne pas se tourmenter de ce qui était arrivé ; que c'était une de ces choses, fâcheuses sans doute, mais qu'on voit fréquemment dans les grandes villes et auxquelles on finit par s'habituer :

— Lorsque votre charmante petite sera sevrée, ajouta-t-elle, je vous trouverai une excellente place, où vous serez à *la croix du ciel*. En attendant, nourrissez-vous bien, ma chère, et prenez patience. Comment l'appellez-vous ?

— Fédorina.

— C'est un joli nom.

Mais bientôt la pauvre innocente fut portée au cimetière, et sa mère repartit pour on ne sait où.

Chapitre XVI

L'AMBITIEUX



ous devons maintenant raconter au lecteur ce qu'est devenu Raoul, depuis la lettre qui donna le coup de mort à Mathilde. Dix-huit mois s'étaient dès lors écoulés, pendant lesquels, s'endurcissant de plus en plus et s'acharnant à faire un chemin rapide, il était parvenu, d'abord, à oublier complètement ses anciens serments d'amour, et ensuite à passer devant plusieurs autres employés de l'agence. Encore quelques années de cette dure et froide énergie, et Raoul aurait une position solide à Paris. Féval n'existait plus pour lui qu'à l'état de souvenir d'enfance : on dit qu'ils ne s'effacent jamais ; c'est vrai, dans un sens, et pour les natures poétiques. Mais Raoul avait coulé tout cela dans un moule froid. Pour lui, ce n'était plus qu'une vue lointaine, vague et presque désagréable à plusieurs égards. Il restait six mois sans écrire à sa vieille mère, autre iniquité inconcevable. Ah ! l'ambition, dans les âmes vulgaires, est une plante maudite, qui tue rapidement tous les instincts généreux.

Un nouvel hiver avait pesé sur les rivages du Léman, hiver long, rigoureux, même pour les collines abritées de Féval. Les rosiers à sève remontante gelèrent au Coteau-Vert, ce qui ne s'était pas encore vu là-haut. Il est vrai qu'on n'avait pas cru nécessaire de les empailler. Dans la contrée, bien des malades succombèrent. La mère de Raoul, prise tout à coup d'une fluxion de poitrine⁵, fut emportée au bout de peu de jours, avant même qu'on eût averti son fils du danger où elle se trouvait. Il reçut donc en même temps la nouvelle de sa maladie et celle de sa mort. Comme il avait quelques petits intérêts à régler[^] deux ou trois morceaux de terrain à vendre pour en faire valoir le

5 - [NdÉ] pneumonie ou pleurésie.

capital à Paris, il ne tarda pas beaucoup à venir recueillir son héritage. Seul enfant et dernier membre de la famille, il n'avait à disputer avec personne pour la succession, du reste fort minime.

Lorsqu'il reprit le chemin de son village, la campagne était ornée de sa plus fraîche parure de printemps. Tout était vert et en pleine fleur. Les lilas, les grands arbres fruitiers embaumaient la contrée tout entière. Le lac était d'un bleu superbe, et le front des Alpes ceint d'une couronne de neige. Mais les pentes plus basses des montagnes avaient déposé leur manteau d'hiver, depuis que le soleil était venu les frapper de rayons plus chauds ; maintenant, les rivières grossies descendaient mugissantes et passaient rapides au fond des vallons.

Raoul, en char découvert conduit par un voiturier de la ville, ne remarqua rien dans le spectacle magnifique étalé à ses yeux. À mesure qu'il approchait de Féval, il éprouvait un sentiment indéfinissable de tristesse, une sorte de conscience se réveilla dans son cœur égoïste et lui rappela sa mère, dont il put voir la tombe encore fraîche en passant près du cimetière. Il l'avait laissée mourir seule, comme une mendicante. — Et puis, il se souvint tout à coup qu'il avait aimé, ici même, une jeune fille qui s'était attachée à lui de tout son cœur, et avait continué à l'aimer avec la plus vive tendresse lorsqu'il l'oubliait de jour en jour un peu plus au milieu de sa nouvelle vie parisienne. Il put se dire que la mort de Mathilde était son œuvre à lui, un profane et un parjure.

Toutes ces diverses impressions le saisirent fortement à quelque distance de Féval ; elles disparurent, dès qu'il eut mis le pied à l'auberge de la Cigogne, où il se logea, ne sachant chez qui arriver. Une fois en présence des hommes, l'habitude de se dominer pour mieux les surprendre et avoir sur eux le dessus, chassa de son cœur les premiers aiguillons d'un juste remords.

Le lendemain de son arrivée, il était redevenu presque aussi à son aise qu'à Paris.

Une de ses premières visites fut pour Henri Cauthey, qui avait assisté sa mère dans les derniers moments. Henri n'étant pas chez lui à cette heure, on l'envoya chercher. Sa femme eut peine à reconnaître Raoul, dont la barbe noire et le costume si différent de celui qu'il portait autrefois le changeaient beaucoup. L'employé des assurances était vêtu, non en élégant à la mode, mais en homme qui vise au solide. Chapeau grand-feutre castor gris, comme en portent les avocats et les financiers ; redingote noire, pantalon gris-clair et gilet blanc, avec quelques gros anneaux de chaîne d'or à la boutonnière de ce dernier vêtement.

Henri Cauthey lui parla de sa mère, lui racontant ses dernières

conversations avec elle. Il entra dans tous les détails qui pouvaient l'intéresser. — Puis il dit quelques mots de Mathilde avec beaucoup de tact, mais dans une mesure assez ferme pour que Raoul pût se sentir atteint au fond de l'âme. Passant ensuite à l'impression que son abandon de la jeune tille avait laissée au village et surtout chez le père Gillier, il engagea Raoul à se produire le moins possible.

— Je ne te conseillerais pas, lui dit-il, d'adresser le premier la parole à l'ancien syndic, à moins que tu n'éprouves le besoin de lui demander pardon de ta conduite.

— Moi, pardon ! répondit Raoul : demander pardon à M. Gillier ! et de quoi, je vous prie ? De ce que je n'ai plus pensé à sa fille ? Mais c'était tout ce qu'il demandait de moi, tout ce qu'il désirait de ma part. Ne me l'avait-il pas virtuellement refusée ? J'estime, au contraire, que M. Gillier m'a des obligations.

Henri Cauthey, naturellement grave, regarda au blanc de yeux le froid égoïste qui se défendait d'une pareille manière :

— Raoul, lui dit-il, tes grands mots ne changent rien à ce qui s'est passé entre Mathilde et toi. Puisque tu le comprends si mal, je te dirai qu'ici ta conduite est jugée comme indigne d'un homme qui se respecte et qui avait promis sa foi. Je t'ai averti de ne pas te trouver sur la route de M. Gillier ; tu t'en souviendras.

Les gens de Féval firent à Raoul un accueil assez froid, comme à quelqu'un dont on se défie. Il y a dans nos villages un vieux sentiment d'honneur délicat que nul ne froisse impunément. Autant on retrouve avec plaisir l'homme simple et droit qui vient de l'étranger et va, de maison en maison, embrasser les amis, les cousins, les cousines, et serrer la main de quiconque a joué avec lui dans la première jeunesse, autant on méprise celui qui vous donne du *monsieur* à pleine bouche et croit vous honorer parce qu'il ne vous a pas complètement oublié.

C'était un jour de fête religieuse, la grande et belle fête de l'Ascension. Depuis son arrivée, Raoul allait et venait pour liquider son petit héritage. Il ne lui restait plus à vendre qu'une pente caillouteuse, située sur les bords de l'Eau-Verte et qu'il n'avait pas encore eu le temps d'aller voir. Ce terrain, de peu de valeur, demandait des frais d'extirpation considérables si l'on voulait, par exemple, y planter de la vigne. Un riche seul pouvait l'acheter dans ce but. Tout autre acquéreur n'en eût offert qu'une bagatelle. Raoul pensait donc proposer à M. de Vohr d'en devenir le propriétaire, puisque le domaine du Coteau-Vert se trouvait dans le voisinage. Mais il fallait préalablement reconnaître la place exacte de cette espèce de vipérière où les ronces et l'épine noire pullulaient.

Dans la matinée, il se rendit à l'église. Henri Cauthey, comme à

l'ordinaire, avait fait sa station solitaire à la lucarne de la tour. La journée était si belle ! Ses pensées montaient avec reconnaissance jusqu'aux pieds de celui qui est assis à la droite de Dieu. Il le bénissait de tout ce qu'il lui avait donné et lui recommandait ses enfants absents. — Autour du temple, Raoul saluait à droite et à gauche d'anciennes connaissances qu'il n'avait pas encore vues. Lorsqu'il entra et vint s'asseoir à peu de distance du père de Mathilde, celui-ci se leva aussitôt et sortit de l'église. Ce départ si ostensible fit une grande sensation chez toutes les personnes qui le remarquèrent. Raoul, avec son front de pierre, n'en parut point affecté.

Vers les trois heures de l'après-midi, il se rendit seul à sa propriété buissonneuse, après en avoir examiné le plan chez le secrétaire-municipal. Ce dernier, qui rencontra l'ancien syndic, lui parla de Raoul et de l'endroit où il était en ce moment même. Bientôt Armand Gillier prit un fort bâton de chêne et, seul aussi, se dirigea du côté du pont de l'Eau-Verte. Arrivé là, il s'arrêta et s'assit sur le parapet, regardant descendre les flots rapides, bouillonnant d'écume lorsqu'ils rencontraient un bloc trop pesant pour être roulé avec eux dans leur course orageuse. Le cœur du syndic bouillonnait aussi, mais de colère. Quel était son dessein à l'égard de Raoul ? Nul ne l'a jamais su. Ce qu'on peut bien dire, c'est qu'un besoin terrible de vengeance le dominait.

Il était là depuis cinq minutes, lorsque M. de Vohr, seul aussi, vint à passer. Il arrivait de Féval et regagnait sa demeure.

— Bonjour, monsieur le syndic, dit-il à Armand en lui donnant le titre de ses précédentes fonctions municipales. Comment allez-vous ? bien, j'espère.

— Voilà, monsieur le baron, cela va comme les vieux qui ont eu de grands chagrins.

— Ah oui ; je comprends : la mort de votre fille a dû être pour vous un coup bien douloureux. Il faut tâcher de l'accepter comme venant de Dieu. Vous savez que j'ai aussi perdu un de mes enfants l'hiver dernier. C'est pour moi une plaie cruelle. Mais pourtant je vous assure qu'après l'avoir vu si confiant dans l'amour du Sauveur, si plein d'une douce paix, je ne voudrais pas rappeler ici-bas ce cher agneau. Ah ! monsieur Gillier, cela m'a fait faire bien des réflexions sérieuses pour mon propre compte. Je viens de m'en entretenir avec l'homme que j'estime le plus dans votre commune, avec Henri Cauthey. — Vous êtes là tout seul à attendre quelqu'un, peut-être ?

— Non, répondit machinalement le syndic ; je me promène sans but direct.

— Eh bien, venez faire le tour de ma terrasse, monsieur Gillier ; vous ne l'avez pas encore vue. Voyons, je vous emmène avec moi.

Et, sans autre, M. de Vohr passa son bras sous celui du syndic, qui se laissa entraîner au Coteau-Vert, où ils arrivèrent en moins d'un quart d'heure. La vue était admirable en ce moment sur toute la contrée voisine, comme sur l'immense panorama du lac et des Alpes. De la terrasse, on voyait très bien une partie du cours de l'Eau-Verte, coulant tantôt serrée et à pleins bords, tantôt s'élargissant sur de vastes espaces où elle déchargeait ses sables et ses graviers. Un homme marchait seul sur le rivage, dans un endroit sombre du torrent. C'était Raoul. Encore quelques pas et il trouverait un sentier conduisant au château par les défrichements, et par les plantations nouvelles. Une grande ronce qui faisait berceau sur sa tête ayant accroché son chapeau, le feutre léger tomba et roula dans les ondes. Raoul s'élança pour le ressaisir. Mais le sol était miné par les eaux à cette place : il céda sous les pieds du jeune homme, qui, à l'instant même, fut entraîné dans les flots et disparut. L'Eau-Verte en cette saison est implacable ; elle porte au lac tout ce qui peut flotter sur sa croupe désordonnée. Raoul ne savait pas nager. L'eût-il su, qu'encore il eût péri : la puissance du courant et les obstacles intérieurs l'auraient bien vite lassé ou meurtri. M. de Vohr fit faire des recherches dès l'heure même, et le syndic, de son côté, mit des gens sur pied pour tâcher de retrouver le malheureux noyé ; tout fut inutile. — Le lendemain une *vaudaire* impétueuse qui se leva tout à coup sur le lac, brassa et rebrassa les sables de la rive. Quelque vague énorme rejeta le corps sur la grève, où des pêcheurs le recueillirent, en attendant qu'il fût déposé au cimetière de Féval.

Qu'était devenue l'âme de Raoul ? — Et la nôtre, cher lecteur, où irait-elle, si Dieu nous la redemandait subitement ?

Chapitre XVII

LA CLOCHE D'ALARME



La mort de Raoul fut considérée à Féval, par beaucoup de personnes, comme un jugement de Dieu. Plusieurs eurent l'idée que, le remords l'ayant saisi tout à coup, il s'était volontairement jeté à l'eau. Mais M. de Vohr et Armand Gillier avaient vu ce qui s'était passé ; ils rendirent le fait public. Le syndic frémit à la pensée de ce qu'il méditait contre Raoul, s'il l'eût rencontré sur le pont et que la colère l'eût dominé. Le soir, voulant essayer de lire une page de la Bible, il trouva précisément cette parole : *Celui qui hait son frère est un meurtrier*. Il s'humilia donc, demanda pardon à Dieu de ses anciens désirs de vengeance, et reconnut que tout cela devait être abandonné au seul Juste, au seul Tout-Puissant.

Ainsi que nous l'avons dit, M. de Vohr avait perdu un de ses enfants pendant le dernier hiver. La foi du jeune mourant, et les conversations du père avec Henri Cauthey le firent promptement avancer dans une piété véritable.

Un samedi au soir, à la fin de l'été, il arriva chez son ami le sonneur.

— Je viens vous proposer une bonne action, lui dit-il ; une de ces choses que vous faites bien et qui m'ont été si utiles. Voici ce que c'est : j'ai demain chez moi des amis en passage et quelques personnes des environs. Je voudrais que vous me fissiez le plaisir de venir au Coteau-Vert, en vous promenant, vers les sept heures du soir, avec votre femme et vos garçons. Vous feriez à ma place une lecture de quelques passages de la Bible, en y ajoutant une de ces simples applications comme j'en ai entendu dans vos cultes de famille. Si cela ne vous répugne pas trop, je vous prierai de dire quelques mots à l'adresse des maîtres et des domestiques, selon que vous comprenez

vous-même le sujet. Voilà ce que j'aimerais à vous entendre expliquer devant mes amis, leurs domestiques et les miens. Il ne faudrait pas vous gêner pour aucun de nous ; je vous connais assez pour être certain que vous resterez dans la mesure convenable. Vous parleriez pendant dix minutes seulement, que nous serions déjà bien contents.

— Cher monsieur, répondit Cauthey, vous me demandez là une chose difficile, bien au-dessus de ma portée. Toutefois, je ne me sens pas libre de refuser avant d'y avoir réfléchi. J'y penserai cette nuit, et demain, si je me sens capable de répondre en quelque mesure à votre appel, nous irons à l'heure fixée. — Mais pourquoi, monsieur, ne feriez-vous pas vous-même cette lecture en l'accompagnant d'une bonne exhortation ?

— Ce que je dirais serait mal reçu, peut-être, ou considéré comme une simple excentricité. Puis, je ne voudrais pas parler dans ma propre maison sur un sujet aussi direct. Beaucoup mieux que moi, vous saurez mettre en branle cette cloche. Ainsi, c'est entendu. Je vous présenterai à mon monde : ne craignez rien.

Le lendemain donc, au coucher du soleil, les Cauthey prirent le chemin de la campagne de M. de Vohr. Il y avait des voitures dans la cour, des cochers en longues capotes jaunes ou bleues, d'autres domestiques vêtus de noir. L'un de ces derniers, la serviette sous le bras gauche, allait et venait pour transmettre des ordres. Henri lui dit que si M. de Vohr le demandait, on le trouverait sur le devant de la campagne. Bientôt le baron vint lui-même l'y chercher. Les lampes étaient déjà allumées, et une quarantaine de personnes réunies dans le grand salon. Il y avait là des gens titrés, de riches financiers, des propriétaires des environs, tous les domestiques de la maison et ceux qui accompagnaient leurs maîtres en visite. Louise Cauthey et ses deux garçons s'assirent sur des sièges, tout près de la porte, pendant que M. de Vohr conduisait le chef de famille à côté d'une petite table placée en face de l'assemblée.

— Mesdames et messieurs, dit le maître de céans, je suis heureux de vous présenter M. Henri Cauthey, mon voisin de village et aussi mon ami. C'est en cette dernière qualité que je l'ai prié d'entrer et de nous lire quelque versets de la parole de Dieu. Il voudra bien y ajouter ce qu'il croira bon et convenable pour chacun. Je désire moi-même entendre ce qu'il nous dira sur le sujet que j'ai indiqué pour ce soir.

Pendant ce petit discours d'introduction nécessaire, une dame dirigeait son lorgnon sur Henri Cauthey ; une autre le regardait en face, et quelques messieurs se tournèrent pour le mieux voir. Pour lui, il restait très simple et calme en présence de cette assemblée. Voyant qu'on lui avait préparé un fauteuil assez bas, il demanda au valet de chambre

de M. de Vohr, qui était assis sur une chaise de paille, de vouloir bien changer avec lui, parce qu'il serait plus à l'aise sur un siège élevé.

Après cela, il dit qu'il désirait commencer par la prière.

Chacun s'étant levé, Henri demanda la bénédiction d'en haut sur l'assemblée, et le secours du Saint-Esprit pour toutes les personnes présentes. Puis il lut simplement, mais avec la lenteur nécessaire, les passages qu'on trouve dans l'Épître aux Éphésiens VI, 5-9 ; — aux Colossiens III, 22-24 ; et à 1 Timothée VI, 1 et 2. — Posant ensuite le livre sur la table, il s'adressa de la manière suivante à ceux qui l'écoutaient.

« Messieurs et mesdames, serviteurs et enfants, vous tous mes chers frères en Jésus-Christ !

» Le sujet sur lequel on m'engage à parler devant vous pendant quelques instants, exigerait, pour être examiné à fond, des forces beaucoup plus grandes que les miennes. Je ne suis qu'un simple cultivateur sans instruction et, à bien des égards, sans connaissance des usages du monde. Vous m'excuserez donc, si je ne réponds point à ce que vous attendez peut-être d'un homme que M. de Vohr met à la place où il serait lui-même beaucoup mieux que moi en ce moment.

» D'autre part, je suis neutre dans la question qui va nous occuper ; à ce titre, il me sera peut-être plus facile de vous présenter quelques idées, que si j'étais appelé à commander comme maître, ou à obéir comme serviteur.

» De tous côtés, à la ville comme à la campagne, on entend répéter cette parole : La grande difficulté actuelle est de trouver de bons domestiques ; ils ne s'attachent pas à nos familles comme autrefois ; ils ne pensent qu'à gagner le plus d'argent possible ; pour un qui est obéissant, actif, respectueux, il y en a dix qui veulent faire leur volonté propre, perdent leur temps, ou manquent de respect à leurs supérieurs. Ils sont devenus difficiles en fait de nourriture. À propos de la moindre observation ils se fâchent et demandent leur congé. — Tel est le langage des maîtres.

» Voici maintenant la plainte des domestiques :

» Autrefois, les maîtres tenaient à leurs serviteurs ; ils les aimaient, s'occupaient de leur caractère, les traitaient avec bonté et douceur. On pouvait rester chez eux toute la vie et y mourir comme dans une famille qui vous avait, en quelque sorte, adopté. On laissait à chacun le temps nécessaire pour son ouvrage, tandis qu'aujourd'hui rien n'est assez vite expédié. Les maîtres, bien souvent, nous traitent comme si nous appartenions à une autre race d'hommes que la leur. Aussi, cela nous pousse à élever nos gages et à ne servir que pour vendre le

temps aussi cher que possible.

» Puisque, des deux parts, on tient un pareil langage, il faut qu'il y ait au fond de la situation un mal bien grave, bien positif. Je vais essayer d'en chercher la source.

» Elle est, je le crois, dans l'esprit général d'insubordination qui gagne toutes les classes de la société actuelle, mais elle existe surtout dans l'éducation donnée aux enfants. Ici est le vice radical, l'origine de l'état de choses dont chacun se plaint aujourd'hui.

» Les enfants qui, par la position sociale de leurs parents, sont appelés à devenir un jour des maîtres, se voient entourés dès leurs plus jeunes années de serviteurs qu'ils considèrent, non comme des aides qu'ils doivent aimer et respecter, mais comme des machines qu'ils peuvent faire fonctionner selon leurs caprices. Les parents ne s'y opposent pas, ou ne le savent pas, ou ne le voient pas. Des enfants élevés de cette manière deviennent de véritables petits despotes, qui, n'ayant jamais obéi, ne sauront jamais commander convenablement. De bonne heure ils secouent le joug paternel et maternel ; ils ne sont encore que des enfants, et ils se donnent déjà les airs de grandes personnes.

« Autrefois, ai-je entendu dire à un chrétien fort distingué, membre d'une famille haut placée dans le monde, autrefois les enfants prenaient conseil de leurs parents ; aujourd'hui, ils se croient appelés à leur en donner. »

» Un genre d'éducation pareil, poussé jusqu'au dernier terme de ses conséquences, ne peut produire que des maîtres incapables, capricieux, hautains, mal disposés envers leurs domestiques. Dieu veuille encore qu'ils ne deviennent pas les propres corrupteurs de ceux dont ils devraient protéger et sauvegarder la conduite !

» Si maintenant vous pénétrez dans les maisons où s'élèvent les enfants destinés à servir quand ils seront grands, qu'y voyez-vous en général ? Hélas ! non de jeunes plants greffés par des mains chrétiennes, mais les sauvageons les plus épineux, croissant pêle-mêle dans un désordre incroyable, matériel et moral. Là, jamais une bonne parole ; jamais l'obéissance exigée comme un devoir absolu, indispensable, sans lequel un enfant ne peut apprendre à devenir un homme. — Jamais la sainte parole de Dieu présentée comme règle de conduite ; jamais la prière, la vraie prière, car je n'appelle pas de ce nom une récitation journalière de mots où le cœur est parfaitement étranger. — Puis, des disputes entre frères et sœurs ; des cris, des batailles. Des querelles entre père et mère. La gourmandise des uns et des autres ; l'ivrognerie, l'horrible ivrognerie qu'entretiennent et proviennent les cabarets multipliés partout. La maraude et le vagabon-

dage des enfants, chaque dimanche, même pendant les offices religieux. Les innombrables fêtes qui, ce jour-là, se succèdent et qu'annoncent tous les journaux du pays. — Plus de respect pour les choses saintes. — Partout l'amour du plaisir. — Comment serait-il donc possible que de bons domestiques, de pieux et sages domestiques sortissent d'autres pareils'? Il faut bien plutôt être étonné qu'ils ne soient pas encore plus mauvais, plus foncièrement *inéducables*.

» Cela changerait complètement, si les hommes acceptaient et pratiquaient les recommandations si simples et si bonnes de la parole de Dieu sur le sujet dont nous nous occupons.

» Dans l'économie actuelle de l'homme sur la terre, Dieu, notre Père à tous, a voulu qu'il y eût des maîtres et des domestiques. Il dit aux premiers :

« Maîtres, rendez le droit et l'équité à vos serviteurs. » Modérez les menaces, sachant que le Seigneur et d'eux et de vous est au ciel et qu'il n'y a point en lui d'acceptation de personne. »

» L'apôtre dit cela, remarquez-le bien, à des maîtres dont les serviteurs étaient souvent des esclaves, et à une époque du monde où les puissants pouvaient presque impunément écraser les faibles. — Il s'adresse ensuite à ceux qui servent :

» Obéissez à vos maîtres selon la chair avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme à Christ. »

» *Comme à Christ*, mes chers amis ; voilà votre règle. Cela veut dire : avec une entière obéissance, avec une grande affection, faisant de bon cœur la volonté de Dieu. Sachant que chacun, soit esclave, soit libre, recevra du Seigneur le bien qu'il aura fait.

» Et à vous, maîtres, que dirai-je ? — les propres paroles de l'apôtre : *Faites envers eux la même chose*. Le Seigneur et d'eux et de vous est au ciel, d'où il nous voit tous et juge de nos sentiments les plus secrets.

» Tâchez d'exercer une bonne, une sérieuse influence sur vos enfants, pour qu'ils en recueillent ensuite des fruits de justice et de sagesse. Soyez avec eux, comme avec vos domestiques, des parents chrétiens, des maîtres chrétiens. — Puis, employez votre temps, quand vous le pouvez, à visiter les familles pauvres, ces pépinières nombreuses de jeunes domestiques dont la société aura besoin plus tard. Employez votre argent à de bonnes actions, suivez de loin comme de près ces jeunes êtres que leurs parents négligent où élèvent si mal. Préparez-les, si possible, à entrer dans l'état honorable de la domesticité et donnez-leur, en toutes choses, le bon exemple.

» Les temps, je le sais, sont difficiles. Le besoin de secouer le joug est partout ; le matérialisme s'agite dans les palais comme dans les

chaumières ; l'incrédulité, alliée au socialisme égalitaire, aspire à renverser les bases sacrées de la famille et de la société ; bien plus, ils voudraient anéantir le christianisme. Mais Dieu se rit des efforts de l'homme, quand ce dernier s'oppose au Créateur, à ce que lui-même a déclaré être bon, juste et saint, à ce qui seul peut nous rendre heureux ici-bas et nous préparer pour la vie éternelle. »

Henri se tut ; après un court moment de silence il reprit :

» Veuillez maintenant m'excuser. J'ai parlé à cœur ouvert, sans ordre, sans méthode ; en si peu de temps, je ne pouvais qu'effleurer ce grand sujet ; mais j'ai pourtant la conviction que mes paroles sont vraies. Dieu veuille les faire tourner à sa gloire et à notre bien ! J'ai sonné la cloche d'alarme un peu fort peut-être. Dans un danger pressant il est bon d'être averti. Pussions-nous tous être trouvés debout, occupés à faire la sainte volonté du maître des cieux et de la terre, lorsqu'il reviendra juger le monde et nous appeler à comparaître devant lui !

» Que sa grâce et sa paix soient avec chacun de nous. Amen ! »

Henri Cauthey ayant cessé de parler, les domestiques se retirèrent respectueusement et sans bruit. Plusieurs vinrent saluer le sonneur et lui serrer la main. M. de Vohr le reconduisit lui-même jusqu'à la cour, où Louise et ses fils se trouvaient déjà. À neuf heures ils étaient de retour chez eux, plus heureux sans doute que la plupart des autres habitants de la contrée.

Chapitre XVIII

COUVRE-FEU



Le temps a marché depuis le premier dimanche où nous vîmes Henri Cauthey monter au temple pour y sonner la cloche du matin. Neuf ans de plus ont été inscrits au grand registre des siècles. Racontons, en quelques mots, ce que sont devenues nos connaissances de Féval.

Aujourd'hui, 31 décembre, Robert a vingt ans. Il vient d'être nommé régent à Féval, ayant concouru pour cette place avec cinq autres élèves de l'école normale, brevetés comme lui. On l'a choisi, non parce qu'il habite Féval, mais parce que son examen a été réellement le plus distingué des six. Il pourra continuer à vivre chez son père jusqu'à ce qu'il se marie, s'il doit, un jour, se marier. Son traitement officiel est de 800 fr., un appartement, du bois et un plantage. À côté de cela, il pourra gagner quelque argent en donnant des leçons aux enfants des étrangers en pension dans la contrée. Il est fort sur les mathématiques et connaît très bien la géographie.

Paul, à quatorze ans, travaille avec son père durant la belle saison. Pendant deux hivers, Robert va devenir son maître d'école. Le cadet de la famille reste agriculteur.

Marie n'a pas quitté M^{me} Krantz, maintenant fixée à Rose-Rose que son mari vient d'acheter. Mais Marie Cauthey, qui a vingt-cinq ans, va devenir M^{me} Marie Antoloz, en épousant le fils de *la pension* Antoloz, un très brave garçon un peu plus âgé qu'elle.

Élise est cuisinière chez M^{me} de Vohr, depuis six mois. Sa maîtresse en est contente. Bien que M^{me} Jarousson la regrettât beaucoup, elle n'a pas voulu l'empêcher de se placer plus avantageusement.

Jeannette tient ferme à son poste de femme de chambre, chez M^{me} Cergniemin, au Petit-Clédar. Elle y est heureuse.

Ainsi la famille du sonneur, quoique dispersée, est pourtant aussi rapprochée que possible du nid paternel. Tous sont maintenant en bonne santé. À dix-huit ans, Robert fit une grave maladie qui mit sa vie en danger ; son père a payé un peu chèrement, par une longue *traîne*, ce qu'il appelle son passage du cap Cinquante. Sa santé, depuis deux ans, s'est raffermie.

Heureuse femme, heureuse mère, Louise Cauthey se conserve et fait beaucoup de bien autour d'elle.

M. de Vohr va et vient du Coteau-Vert à Féval, et de Féval à Rose-Rose. Il visite les pauvres et les affligés, les familles où l'on élève mal les enfants. C'est un homme excellent.

Le syndic Gillier ne s'arrête jamais sur le pont de l'Eau Verte.

Cliffe s'est complètement abruti par l'ivrognerie. Hélas ! le chemin qu'il a suivi ne conduit pas au royaume des cieux. La pauvre Salomé, hésitant toujours entre une vraie réforme du cœur et les soucis de ce monde, traîne une existence bien triste et pénible. Deux de ses fils ont mal tourné ; le dernier, qui s'est lié avec Paul Cauthey, se conduit bien : c'est une consolation pour elle, mais la seule. On ne sait ce qu'Adine est devenue, ou du moins on n'en parle pas. — Jenny Féchedru est morte à l'hôpital de Marseille.

Le général Nébrodoïpalankowski fit parvenir une fois douze louis à Adam, qui les employa à l'achat d'une nouvelle vache, la première ayant péri à la suite d'un coup de froid et de mauvais traitements.

Quant au reste du village, c'est toujours à peu près la même chose. On n'a pas construit beaucoup de maisons neuves, pas autant du moins que sur les bords du lac. Le nombre des étrangers en pension à Féval n'augmente pas, et l'on peut presque en féliciter les habitants de cette commune. S'ils ne s'enrichissent pas rapidement, ils resteront plus simples et ne tomberont pas dans les désirs insensés et pernicieux qui font la guerre à l'âme. Mais le cabaret de la Cigogne est toujours à la même place : les buveurs incorrigibles frappent encore aujourd'hui sur la table avec le fond des bouteilles vides, tout aussi fort qu'autrefois. Robert Cauthey, comme régent, aura peut-être une heureuse influence sur la jeunesse. Lui-même est un instituteur grave et pieux.

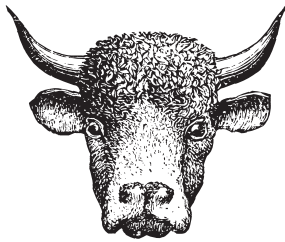
L'année finit donc aujourd'hui, par un temps clair, un peu sec, mais pas trop froid. La vue d'hiver est belle encore. Chargées de neige fraîche, les gorges des montagnes sont d'une blancheur immaculée et se laissent bien voir jusqu'au fond. Encore une fois, la nuit va descendre sur la terre.

Henri Cauthey et Robert montent l'escalier de la haute tour. On sonne ensemble les deux cloches, en signe d'adieu à l'année. C'est

aussi une voix qui parle à tous, grands et petits. Lorsqu'elle a cessé de se faire entendre, Henri conduit son fils à la petite lucarne, et là il lui adresse ces paroles :

— Il y a trente-cinq ans, je vins ici à pareil jour sonner la cloche pour la première fois. Dès lors, je n'ai pas manqué un seul dimanche d'y élever mon cœur à notre Père céleste. Robert, tu commences aujourd'hui ta carrière d'homme : si tu veux être heureux, capable de vaincre le mal et de faire le bien, cherche la force et le secours en haut.

PIERRE CHÂVIN ET SES
BOËUFS



Où il n'y a point de bœuf, la grange est vide; et l'abondance du revenu provient de la force du bœuf.

Prov. XIV, 4.

Le juste a égard à la vie de sa bête.

Prov. XII, 10.

Chapitre I

HOMMES ET BŒUFS



Le dernier jour du mois d'août 18..., et peu après le coucher du soleil, un homme d'environ quarante-cinq ans cheminait lentement, la tête baissée, devant un attelage de deux maigres bœufs qui traînaient un char de campagne et le ramenaient au village. Ce char était encore tout noirci de fumier ; les planches de rebords étaient couchées sur les *fonds*, et dans le trou de la *longe*, en arrière du second train, on avait passé la corne recourbée d'un outil servant à décharger, dont le manche se tournait de côté. Le conducteur de cet équipage était d'une taille moyenne, mais d'une forte carrure ; il portait une veste de milaine rousse et tenait sa main gauche dans une des profondes poches de derrière, de manière à la ramener sur la hanche ; son autre bras s'appuyait sur un gros manche de fouet, qui lui servait de bâton et autour duquel était enroulée, en forme de serpent, une corde en cuir, composée de plusieurs lanières tordues ensemble. Son chapeau de feutre, primitivement d'un gris blanc, était assez haut de fond et à petits bords, comme on en portait beaucoup il y a quelques années ; le propriétaire de celui-ci le plaçait sur sa tête, n'importe de quel côté, car le pauvre couvre-chef n'avait plus aucun maintien par lui-même et se serait prêté volontiers à toute espèce de cerveau. Des guêtres de ratine, qui s'en allaient à droite et à gauche, faute de sous-pieds pour les fixer, recouvraient plus ou moins de gros souliers ferrés. Pierre Châvin, ou simplement *Pierraut*, comme on l'appelait au village, était un de ces paysans nommés plus particulièrement laboureurs, qui tiennent une paire de bœufs pour faire des *charrois* et labourer les champs de ceux qui n'ont pas d'attelage. Ce jour même, il venait de faire une *jointe* de charrue pour un de ses voisins, et avait conduit un

char de fumier en allant aux champs : c'était autant de pris sur la force des pauvres bœufs. Ceux-ci faisaient pitié, rien qu'à les voir un instant. Celui de droite, *Pommy*, maigre, efflanqué, de couleur fromentée, avait les cornes fort basses et ne pouvait, à cause de cela, être joint solidement ; de plus, il marchait à la française, portant les pieds trop en dehors et les sortant continuellement de la raie, quand il était à la charrue. Celui de gauche avait le poil tout frisé, brun foncé ; il était court, ramassé sur lui-même et beaucoup plus fort que son camarade ; il s'appelait *Grevet* : sa mâchoire inférieure était d'un demi-pouce plus avancée que la supérieure, ce qui lui donnait une physionomie étrange et malheureuse. Depuis qu'ils habitaient l'écurie de Châvin, jamais l'étrille ne les avait touchés ; on se bornait à les frotter avec un balai, quand on y songeait. Si quelqu'un avait passé la main sur le dos ou sur les flancs de ces pauvres animaux, il aurait senti, se croisant dans tous les sens, de longs bourrelets produits sans aucun doute par les centaines de coups de bâton ou de fouet qu'ils avaient reçus.

Livré tout entier à ses réflexions, Châvin songeait fort peu au char qui le suivait ; il pensait à une lettre qu'il avait reçue d'un procureur qui le sommait, en quatre mots, de payer à son bureau, dans les dix jours, une dette de deux cents francs échue depuis six mois. À défaut de paiement dans le temps fixé, il serait poursuivi sans aucun délai. Châvin n'était pas un malhonnête homme, ni un mauvais débiteur ; il était seulement négligent, trouvant qu'un ou deux mois de plus étaient sans aucune importance dans une affaire de cette nature. Ce défaut est tellement commun dans le canton de Vaud, qu'il ne faudrait pas en faire un crime à Châvin, élevé de cette manière comme des milliers d'autres habitants de la campagne, et aussi des villes. Il pensait donc à aller chez le procureur, ou à lui écrire, pour lui expliquer sa position. Il n'avait que six écus de cinq francs chez lui, mais si l'on voulait bien attendre que les semailles fussent terminées, c'est-à-dire jusqu'à la fin d'octobre, il lui serait alors facile de trouver la somme en question ; car il comptait labourer pour semer au moins une vingtaine de sacs, ce qui, à quinze francs par sac, lui produirait trois cents francs : sur ces trois cents francs, les deux tiers lui seraient sûrement payés à l'époque ci-dessus.

Un tel plan arrêté dans sa tête, il se mit à siffler machinalement quelques passages d'une ancienne valse, puis, s'interrompant tout à coup, il appela ses bœufs en disant sans se retourner :

— Allons ! allons ! *Grevet* !

Point de *Pommy*, ni de *Grevet*.

Qu'étaient-ils devenus avec leur char ?

Les pauvres bœufs, n'en pouvant plus de fatigue et de faim, et n'entendant d'ailleurs, depuis un bon moment, ni la voix ni le fouet de leur maître, avaient peu à peu ralenti le pas ; une distance assez considérable s'étant établie entre eux et Châvin, ils en avaient profité pour enfiler, au tournant d'un chemin, l'entrée toute grande ouverte d'un beau pré de jeune *esparcette*, où ils tondaient avec avidité le regain moelleux et tendre. Ils en avaient pris peut-être chacun vingt ou quarante bouchées, lorsque Châvin arriva en courant, criant et gesticulant comme un vrai furieux. Cet homme qui avait l'air, à première vue, d'être un lambin, se précipita sur son attelage avec une telle impétuosité, que les bœufs effrayés prirent la fuite dans le regain, où ils causèrent ainsi beaucoup plus de dégât que si leur maître fût venu les arrêter avec douceur. Quand il les atteignit, il se mit à les frapper de son manche de fouet, sur le dos et sur les flancs, et trouvant que ce n'était pas assez d'une punition pareille, il leur donna encore de grands coups de pied dans le ventre, en y ajoutant les plus ignobles injures et les mots les plus grossiers, comme si ses bœufs avaient pu comprendre ce qu'il disait. Quand il les eut ramenés au chemin, il vit que Pommy s'était à moitié *déjoint* ; il se mit en devoir de resserrer les courroies autour des cornes, mais le bœuf tenant la tête extrêmement basse, il lui appliqua un coup de pointe de soulier sous le nez, pour le lui faire relever. À ce moment-là, un homme qui suivait le même chemin, rejoignit Châvin et lui adressa ces paroles :

— Mais, dites-moi, Pierre, à quoi pensez-vous quand vous frappez ainsi, votre bœuf ?

— Je pense à ce qui me regarde, répondit Châvin encore tout en colère.

— Pardonnez-moi : vous ne pensez à rien du tout ; vous êtes en colère contre un pauvre animal qui vous rend chaque jour de très grands services, et vous le frappez à tort. Quand vous ne penseriez qu'à votre propre intérêt, vous agiriez d'une tout autre manière ; mais vous pourriez penser à quelque chose de plus important.

— Et à quoi ? répondit Pierre, tout en faisant claquer sur le dos de Pommy les cinq pieds de forte courroie qui lui restaient dans la main, ce qui fit beugler l'animal d'épouvante, — oui, à quoi ?

— À votre responsabilité devant Dieu, qui pourrait vous frapper vous-même bien autrement que vous ne frappez votre bœuf et qui le ferait avec justice, car c'est une infamie ce que vous faites là, Pierre. Comment est-il possible qu'un être raisonnable, un homme, un père de famille, puisse s'abandonner à de pareilles colères et être cruel à ce point !

— Ah ! vous m'ennuyez avec vos idées ! si vous n'avez pas autre

chose à me dire, laissez-moi tranquille ; je sais bien ce que j'ai à faire... Avec d'autres bœufs, je ne dis pas..., mais ceux-ci!...

— Vous avez fini de rejoindre Pommy ; eh bien, je m'en vais faire un bout de chemin avec vous, Pierre, quoique je sois pressé de rentrer chez moi. Mais je ne pourrais pas vous quitter dans ce moment sans vous dire un mot de plus que j'ai là, sur la conscience. Voulez-vous m'écouter tranquillement ?

— Oh ! dites seulement : je sais bien à peu près de quoi il s'agit.

Les deux hommes se mirent donc en route ensemble, devant les bœufs, qui, cette fois, suivirent leur maître pas à pas. Pierraut remit sa main gauche dans la poche de sa veste, donna un tour à son chapeau et s'essuya le front avec son mouchoir. Son compagnon était plus grand que lui, mais moins large d'épaules. En revanche, il avait quelque chose de libre et de dégagé dans sa démarche ; son air franc et ouvert, de grands yeux bleus et en général l'ensemble de sa physiologie prévenaient en sa faveur. Il s'appelait Isaac Deroche, habitait le même village que Châvin et n'en était pas bourgeois, quoiqu'il y possédât un domaine d'une trentaine de poses, parfaitement bien tenu et d'excellent terrain. Sa maison, située un peu à l'écart des principaux groupes d'habitations, n'avait pas de voisins trop rapprochés ; les abords en étaient libres et propres ; les chars et les instruments aratoires toujours bien soignés, à l'abri du soleil et de la pluie. Isaac Deroche était marié ; il pouvait avoir une quarantaine d'années ; sa femme était la digne compagne d'un tel homme, et ils élevaient leurs quatre enfants dans la crainte de Dieu.

Châvin avait aussi une famille et une maison ; mais, excepté un jeune garçon de dix ans nommé Henri, ni l'une ni l'autre ne faisaient envie ; car tout y avait l'air en désordre. Sa femme se tenait beaucoup trop souvent et trop longtemps à regarder les passants, dans la cour indivise, les mains sous son tablier, ou bien à parler avec sa voisine ; et quant à Châvin, il aurait bien passé dix fois par jour près d'une brouette renversée, sans avoir l'idée de la remettre sur ses jambes. Son bois de chauffage, au lieu d'être lié en fagots ou fendu en minces bûches et mis à couvert, gisait en trois ou quatre tas différents, un peu ici, un peu là, sur la terre humide : aussi était-il à moitié *cuit* et passé avant l'hiver. De grandes herbes et des orties croissaient le long des murs de la maison et du jardin ; ce dernier produisait pourtant d'assez beaux légumes, mais tout y était distribué sans goût et les allées n'étaient jamais râtissées. Enfin, dans les temps de fortes averses, l'eau du chemin public pénétrait jusque dans la cuisine. Il eût suffi de trois ou quatre chars de bon gravier pour empêcher de pareilles invasions ; mais Châvin était toujours en retard pour ses propres ouvrages,

et quoiqu'il eût un char et des bœufs toute l'année, il n'avait pas encore su, depuis plus de vingt ans, trouver une demi-journée pour faire cette petite réparation. « Il faudra bien aller chercher quelques caisses de gravier au Molard la semaine prochaine, disait-il, pour empêcher l'eau d'entrer : ces jours-ci je n'en ai pas le temps. »

Deroche attendit quelques instants avant de reprendre l'entretien :

— Depuis quand avez-vous ces bœufs ? demanda-t-il enfin à son compagnon. N'est-ce pas depuis la foire de mars ?

— Non ; c'est depuis le marché de février.

— C'est donc un mois de plus que je ne croyais. Combien les avez-vous payés ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? Je ne veux pas les vendre à présent.

— Je n'ai pas non plus l'intention de les acheter, Pierre ; et vous savez bien que je suis incapable de vous porter le moindre préjudice ; je voudrais seulement me rendre raison de quelque chose.

— Les bœufs m'ont coûté assez cher : sept cent quarante francs, et le *vin*¹.

— Il y a sept mois que vous les avez : ils vous ont fait beaucoup d'ouvrage, j'en conviens, mais, combien pensez-vous que vous les vendriez maintenant, dans l'état où ils sont ?

— Je sais bien que j'aurais de la peine à en retirer mon argent.

— Et si vous continuez à les traiter comme vous l'avez fait ce soir, ajouta Deroche sans regarder Châvin, combien pensez-vous que vous les revendrez quand vous aurez terminé vos semailles et celles de vos pratiques ?

Pierre ne fit pas de réponse : il se sentait repris dans sa conscience, et la colère étant passée, il aurait bien voulu de ne pas s'y être livré ; car Deroche, sans chercher à lui dire autre chose, avait touché un point sensible.

— Vous ne les revendrez qu'à grande perte, continua-t-il, et encore, vous pouvez les estropier ou même les faire périr. Réfléchissez-y sérieusement, Pierre. Vous n'êtes pas un homme dur et méchant, je le reconnais ; mais vous ne savez jamais réprimer un mouvement de colère, et en cela, mon pauvre ami, vous vous faites beaucoup de mal : *l'homme cruel trouble sa chair*, dit le sage ; mais il y a infiniment plus : vous offensez le Créateur, qui est juste et bon, et qui veut que l'homme fasse ce qui est juste et bon. Eh bien, vous lui désobéissez formellement quand vous frappez ces pauvres animaux qui ne demandent qu'à être conduits, Pierre, bien conduits, avec douceur et

1 - Bonne main au domestique.

humanité. Et si, mais rarement, il devient nécessaire de les corriger, faites-le donc avec calme et dans une mesure convenable.

À ce moment-là, ils commençaient à descendre une pente assez rapide, à peu de distance du village. Le char n'étant pas chargé, Pierre ne mit pas le sabot ; peu à peu les bœufs, poussés par le poids du char et par la pente, se mirent à marcher plus vite. Un chien ayant sauté à l'improviste par-dessus la haie, du côté de Grevet, celui-ci eut peur et fit une brusque avancée contre le dos de son maître : il le poussa fortement, sans toutefois le faire tomber. À l'instant même, Châvin se retourna pour appliquer cinq à six coups de manche de fouet sur le nez et la bouche du bœuf, qui, se cabrant en arrière, fut sur le point de briser le joug.

— Tiens ! lui dit-il, en voilà encore un, pour t'apprendre à bourrer comme ça.

Deroche, indigné, regarda Pierre d'un air grave et sévère et lui dit d'un ton sec :

— C'est vous qui êtes le bœuf, et non pas lui ; continuez ! continuez ! vous verrez où cela vous conduira. Pauvres malheureuses bêtes ! — et vilain homme ! ajouta-t-il en doublant le pas et en s'éloignant.

Pierre continua seul à marcher devant ses bœufs. Il arriva bientôt dans la cour de sa maison, laissa le char au beau milieu de l'espace demeuré libre et n'eut pas même l'idée de lever le timon en l'air ; il appela un de ses enfants pour l'aider à *déjoindre* : Henri arriva bien vite ; et pendant qu'il tenait le bout du joug, il dit tout à coup :

— Papa, Grevet saigne par le nez ; qu'est-ce qu'on lui a fait ? ou peut-être qu'il est malade ?

— C'est assez dit, répondit Pierre, va donner à manger aux bœufs et dépêche-toi.

L'enfant obéit sans répliquer ; il mit promptement deux ou trois fourchées de foin dans le râtelier des bœufs, puis il rentra en courant dans la cuisine par une porte placée au fond de la grange et dit à sa mère à voix basse :

— Mère, je ne sais pas ce que le papa a fait à Grevet, mais il saigne par le nez.

La mère était occupée en ce moment à dresser la soupe. Une marmite se trouvait à cet effet déposée au milieu de la cuisine. La femme de Pierre, qu'on appelait au village « la Rosine, » plongeait une cuiller de bois dans le potage bouillant et le versait ensuite dans le pot de terre vernie, au fond de chacun desquels était une poignée de minces tranches de pain. À mesure qu'un pot était rempli, elle le déposait sur la table. Elle ne répondit rien à son fils, mais le dernier pot étant mis à côté des autres, elle les couvrit tous ensemble d'une

nappe qu'elle sortit d'un tiroir, puis elle versa le reste de la marmite dans l'assiette du chat.

Pierre entra sans même dire un bonsoir quelconque à sa femme, s'essuya les mains au linge attaché derrière la porte et alla ensuite s'asseoir à sa place de table, où il se mit à manger sa soupe, sans ôter son vieux chapeau. Les enfants en firent autant de leur côté, chacun à sa manière, mais leur mère sortit avec son petit pot, et s'établit sur une chaise dans la cour, afin de voir qui passerait par là.

Plus tard, dans la soirée, Pierre prit une mauvaise lanterne sans vitres, alluma une lampe crasseuse et se rendit à l'écurie pour *faire boire* ses bœufs. Au retour de la fontaine, quand il les eut attachés, il sortit la lampe du falot, puis regardant de près les naseaux de Grevet :

— Ça c'est pourtant arrêté, se dit-il à lui-même à demi-voix.

Chapitre II

FAMILLE DEROCHE



orsque Deroche arriva près de sa maison, il trouva ses deux garçons occupés à mettre la cour en ordre. Le cadet portait des tiges de pommes de terre sur le *ruclon*, pendant que l'aîné balayait de toutes ses forces de douze ans. En voyant leur père, ils accoururent aussitôt de son

côté, tout joyeux et souriants.

— Allons, j'aime à vous trouver ainsi au travail, leur dit-il, et je suis bien aise que vous preniez de bonne heure des habitudes d'ordre et de propreté. Charles, as-tu donné le second *morceau* aux bœufs ?

— Oui, papa.

— Avant de donner le premier, as-tu nettoyé le fond des crèches ?

— Oui, il s'y trouvait passablement de terre et de *piquants* (arrête-bœuf).

— Le foin que nous avons ces jours-ci n'est pas des meilleurs, mais la coupe changera bientôt.

Charles détacha les bœufs en les caressant, et les conduisit à la fontaine ; à leur retour, ils se dirigèrent tout droit vers la porte de l'écurie, où leur maître leur donna à chacun une pincée de sel qu'ils léchèrent avec avidité. La litière était faite de paille de froment, fraîche et blanche. Charles prit de nouveau son balai et donna un coup tout le long de l'allée, pendant que son père mettait un troisième *morceau* de foin dans le râtelier. Quelqu'un qui serait entré dans ce moment à l'écurie n'aurait pas manqué de dire : Voilà des bœufs qui sont bien soignés ; on pourrait les acheter en toute confiance. Voilà aussi des enfants actifs, intelligents, bien élevés, obéissants. Comme tout est à sa place, ici ! l'étrille, les brosses, un seau ; la lanterne de toile métallique avec un verre lavé ; la fourche de fer ; la pelle de bois ; un balai

neuf; point d'araignées aux poutres; les deux vaches et la génisse aussi propres que les deux bœufs; à la grange le même ordre: ah! vraiment, il y a peu de gens comme ceux-ci.

En effet, lecteur, il y en a peu, déjà sous ce premier rapport, mais il y en a encore bien moins comme ceux que nous allons vous montrer. Prenez la peine de nous suivre.

Isaac Deroche, sa femme et ses enfants, ainsi qu'un jeune domestique de dix-huit ans, vont prendre leur repas du soir. C'est aussi, comme chez Pierre Châvin, une soupe. Ils ont mangé, à quatre heures, du pain et du fromage, ou du café; par conséquent, ils n'ont pas besoin d'autre nourriture que leur soupe bien cuite et bien assaisonnée. Les hommes prendront peut-être un verre de vin rouge après, mais ce sera tout.

Le père de famille, avant de s'asseoir à la table qui les réunit tous, ôte son chapeau et prononce ces simples paroles en joignant les mains: « Nous te bénissons, ô Dieu, notre Père! car ta bonté est grande envers nous. Amen! » Tout en mangeant, Deroche raconta en peu de mots ce qu'il avait vu faire à Châvin et sa conversation avec ce dernier. À la fin, sa femme ne put s'empêcher de s'écrier:

— Mais c'est un monstre qu'un tel homme! dis-moi, Isaac, ne pourrais-tu acheter ces pauvres bœufs, ne fût-ce que pour les ôter des mains de ce misérable Châvin?

— Oh, oui! papa, dirent les enfants, achète-les. Nous avons de la place dans l'écurie, et tu les revendras à la St. Denis (le 10 octobre) quand les deux autres vaches *descendront*.

— C'est une idée: mais non, je ne puis les acheter, parce que, d'abord, Châvin ne veut pas les vendre, et que, d'ailleurs, le voulût-il, ses bœufs ne me conviennent pas; puis, je n'ai pas assez de fourrage; enfin, il me manquerait aussi une partie de l'argent nécessaire. Ces bœufs-là vendus, Châvin en achèterait une autre paire qu'il traiterait de la même manière, et ce serait toujours à recommencer. Le mieux serait de tâcher d'améliorer le caractère de Pierre; il n'est cruel et brutal que parce qu'il obéit toujours à son premier mouvement de colère; car lorsque le calme et la réflexion sont revenus, je suis sûr qu'il a, au fond, beaucoup de regret de s'être ainsi laissé emporter. S'il avait dans le cœur la véritable crainte de déplaire à Dieu, il renoncerait bientôt à ces odieux traitements.

— Comment pourrait-on s'y prendre, répondit sa femme, pour lui faire un peu de bien à cet égard, et rendre en même temps service aux animaux. N'y a-t-il point sur ce sujet de traité qu'on puisse lui faire lire?

— Je n'en connais point, mais il est possible qu'il y en ait.

— S'il n'y en avait point, ce serait une chose bien étonnante et humiliante dans un temps où l'on en écrit sur toutes sortes de sujets.

— Tu as raison, ma chère ; ce que tu viens de dire part d'un sentiment d'humanité qu'on ne peut assez louer. Mais quant à Châvin, s'il voulait lire la Bible qu'il possède, et surtout donner son cœur à Jésus, cela vaudrait bien mieux que tous les traités possibles. Il y a une chose que nous pouvons faire et que nous ferons, ce soir : nous prierons pour que Dieu l'éclaire et le change.

En effet, après le souper, Isaac Deroche ouvrit la Bible, en lut un chapitre, avec respect, mais sans ton particulier ni aucune emphase et sans y ajouter aucune explication.

Puis il demanda à l'Auteur de toute grâce de faire pénétrer ces paroles dans le cœur de ceux qui venaient de les entendre. Il pria ensuite particulièrement pour Châvin.

Le culte de famille terminé, il alla lui-même faire une tournée dans son écurie pour s'assurer que tout allait bien, après quoi l'heureuse famille se livra au repos.

Chapitre III

DIMANCHE D'AUTOMNE



Le lendemain était un dimanche, un de ces beaux dimanches dont on jouit si pleinement à la campagne après une semaine bien remplie. Au commencement de septembre, ils sont particulièrement doux et agréables ; le soleil n'est plus à redouter ; la verdure est encore fraîche, et les Alpes

sont si belles quand on sait les chercher de grand matin ! Heureux celui qui, plein de force et de santé, peut s'accorder une de ces matinées ! Heureux de même celui qui, le soir, jouit de la vue des montagnes, après que le soleil a disparu derrière les crêtes bleues du Jura français.

Dès qu'il eut déjeuné, Châvin dit à sa femme qu'il irait à la ville parler au procureur. Il s'habilla donc, et allait partir, lorsqu'un homme vint lui demander s'il ne pourrait pas lui louer ses bœufs pour amener un tas de pommes de terre arrachées le jour précédent et qui étaient restées au champ à un petit quart d'heure du village.

— Il y en aura juste de quoi remplir les *panières* du char et quelques sacs par-dessus, disait-il.

Châvin répondit d'abord que non ; que ses bœufs étaient déjà trop fatigués ; que lui, d'ailleurs, voulait aller à la ville.

— Si ce n'est que ça qui vous empêche, reprit le demandeur, vous n'avez pas besoin de venir avec vos bœufs ; Henri est assez grand pour les conduire à votre place.

— Oui, c'est encore vrai : pourquoi n'avez-vous pas demandé à votre voisin Deroche ? ses bœufs sont bien mieux portants que les miens et moins fatigués.

— Je lui en ai bien dit un mot, mais il m'a tout de suite répondu non, pour aujourd'hui, parce que c'est dimanche. Quelle bêtise ! Quel mal

y a-t-il à aller chercher un tas de pommes de terre aujourd'hui plutôt que demain ? car il m'offrait ses bœufs demain pour rien du tout, si je voulais attendre. Mais je préfère vous payer un franc et faire ce transport aujourd'hui, parce que demain je faucherai les Chaumilles. Ça m'arrange beaucoup mieux. Ainsi, que votre garçon vienne seulement avec moi, et je me charge du reste.

Châvin appela l'enfant et lui dit de se préparer à suivre l'attelage. Le pauvre Henri objecta faiblement que ses cousins l'attendaient pour aller à l'église ; il fallut obéir et se rendre devant la porte de l'écurie pour y *étendre* le joug.

Châvin partit pour son affaire et obtint le délai d'un mois seulement. Sa femme eut bientôt la visite d'une voisine qui l'appelait à voix basse, de la rue, par la fenêtre entr'ouverte.

— Rosine !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Allez-vous au sermon ? je ne sais pas si je veux y aller ; c'est déjà un peu tard.

— Oh ! vous auriez bien encore le temps ; voilà seulement neuf heures. Pour moi, je n'y vais pas ; la Françoise n'a pas rapporté mon repassage et je n'ai point de bonnet propre.

— Ah bien ! puisque vous n'y allez pas, je n'y vais pas non plus. Bonjour.

Les bœufs partirent en ruminant et *sans rien dire*. Ils virent passer des vaches qui s'en allaient gaiement au pâturage, pendant qu'ils tiraient le char embourbé, dont les vieilles roues n'avaient plus le moindre atome de graisse.

Chez Deroche, les choses se passaient d'une tout autre manière. En ce moment-là, sa maison était presque vide ; à l'exception du jeune domestique, tous étaient sortis pour se rendre au culte public. Le dimanche suivant, la mère ou le père resterait pour garder la maison et surveiller le feu de la cuisine ; le jeune homme irait alors à l'église.

Lorsqu'ils furent de retour, le domestique remit à Deroche une lettre apportée par le facteur dans la matinée. Elle était d'un monsieur qui connaissait particulièrement ce dernier et qui demeurait à deux lieues du village. Voici cette lettre :

***, le 27 août 18...

» Mon cher monsieur Deroche,

» Je viens vous prier de me rendre un service, qui sera en même temps un grand plaisir pour mes fils.

» Ces jeunes gens ont fait, il y a huit jours, une course de montagne dans vos environs. Dans une halte au Bois-des-Auges, ils ont vu venir

à eux, assez près de la maison, un jeune chien d'arrêt, un squelette, une ombre de chien, m'assurent-ils. Ce pauvre animal, d'une extrême douceur de caractère, est malade de *faim*; les gens durs et cruels, criminels on peut dire, qui l'ont en pension, ne lui donnent pas le quart de la nourriture dont il a besoin, étant au moment de sa plus forte croissance. Ils peuvent le vendre pour leur propre compte, s'ils en trouvent l'occasion. Mes fils disent qu'il est de bonne race, presque épagneul, et que si on ne le sort pas de cette maison, il périra. Ils m'ont tellement supplié de l'acheter, ne fût-ce que pour le tirer de cette affreuse misère, que je n'ai pu résister plus longtemps à leur désir. Vous donc, monsieur Deroche, qui êtes assez rapproché du Bois-des-Auges, auriez-vous la bonté d'y monter pour moi, et, si cela est possible, d'acheter ce jeune chien'. Vous le feriez conduire immédiatement chez moi. Je souscris d'avance au prix dont vous conviendrez, et je donnerai trois francs à celui qui l'amènera.

» Veuillez recevoir d'avance tous nos remerciements. Comme je vous connais, je sais que vous jouirez de la joie de vos jeunes amis, qui vous saluent bien cordialement.

» Votre dévoué et affectionné,

»X... »

À peine Deroche eut-il lu cette lettre, qu'il se décida tout de suite à se rendre au Bois-des-Auges, d'abord après son dîner. Son fils Charles obtint la permission de l'accompagner. Ils partirent donc et arrivèrent au lieu en question après une demi-heure de montée dans le bois. Ils ne trouvèrent que les enfants; le père était sorti pour le reste de la journée, et la mère était morte depuis longtemps, bien malheureusement pour ces orphelins.

Deroche demanda à voir le chien.

— Oh! répondit le plus grand des enfants, il a péri hier matin.

— Comment! vous l'avez laissé périr! de quoi est-il mort?

— On l'a trouvé mort à l'écurie.

— Est-ce que vous lui donniez à manger convenablement? voyons, toi, dis-moi la vérité!

— Oh! voilà..., pas trop souvent: il avait toujours faim, et mon père disait qu'il avait bien assez mangé.

— Où l'avez-vous mis dans la terre?

— Il est dans l'écurie; mon père n'a pas encore fait un creux pour le jeter dedans.

Deroche se dirigea immédiatement vers l'étable, y entra, et trouva en effet le pauvre animal délivré de sa longue et douloureuse faim. Il était encore attaché au cou par une petite corde, sa

maigreur était affreuse.

— Pourquoi, demanda Deroche, le teniez-vous attaché ?

— C'est qu'il allait toujours vers les messieurs et les dames qui venaient se promener par là, et on lui donnait à manger, et on disait à mon père qu'il le laissait *crever* de faim².

— En effet, mes pauvres enfants, votre père a laissé périr ce joli chien : je venais pour l'acheter ; on lui en aurait donné quarante francs. Vous n'oublierez pas de lui dire cela de ma part ; vous savez mon nom ?

— Mon père regrettera bien, monsieur Deroche.

— Eh bien, tu lui diras qu'il ne pourra jamais assez regretter.

Deroche examina le chien. C'était un beau jeune braque, d'environ six mois, à poils un peu longs et forts, qui eût pu devenir un très bon chien pour la bécasse. Ses oreilles étaient fort minces, soyeuses, et son nez d'une longueur qu'aurait admirée plus d'un maître chasseur.

— Allons-nous-en, dit-il à son fils ; allons-nous-en : cela fait mal.

Le jeune garçon prit la main de son père, et ils redescendirent rapidement au village.

Le même jour Deroche écrivit à monsieur X... la réponse suivante :

« Mon cher monsieur X...,

» J'ai reçu votre lettre et je viens du Bois-des-Auges. J'ai le chagrin de vous annoncer que le chien a péri, *péri de faim*. Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas décidé plus tôt ? deux jours plus vite, j'arrivais encore à temps. Ah ! ne renvoyons jamais au lendemain une bonne action, quand nous pouvons la faire aujourd'hui, même quand il ne s'agit que d'un chien. Mes vives amitiés à vos chers fils. Ce sont de braves garçons. Dieu les bénisse !

» Je suis, mon cher monsieur X..., votre bien dévoué et affectionné

» ISAAC DÉROCHE. »

2 - Historique, mol pour mot.

Chapitre IV

CATASTROPHE



Pendant toute la semaine qui suivit, Pierre Châvin laboura un peu de tous les côtés, la terre étant fraîche et le moment des semailles venu pour la contrée qu'il habitait. Pommy et Grevet n'eurent aucun relâche. Avant de partir, le matin, on mettait la charrue et la herse sur le char, et par-dessus, un drap de toile rempli de foin. Quand la première *jointe* était finie, vers les dix heures, on attachait les bœufs aux roues du char, et ils mangeaient le foin dans le champ même, malgré les mouches et les taons qui souvent les harcelaient; on les conduisait ensuite à une petite rivière voisine, où ils se désaltéraient. Ils se trouvaient ainsi, par le fait, mieux nourris que s'ils fussent revenus à la maison; car ce foin était fourni par le maître du champ, qui, d'ordinaire, le donnait de bonne qualité, en quantité suffisante. Châvin était aussi nourri, dans le milieu du jour, par les gens pour lesquels il labourait. De temps en temps, lorsque la forme d'un champ ne permettait pas d'y tracer des sillons réguliers, ou quand il y avait des arbres, il faisait venir son fils Henri avec lui, soit pour marcher devant les bœufs quand il *enrayait*, soit pour *passer* les arbres. Ce jeune garçon, on aura pu le voir d'après ce que nous en avons dit, était aussi doux de caractère et aussi humain que son père l'était peu; il souffrait beaucoup de ce qu'il voyait, mais, naturellement, n'y pouvait rien changer. Son père le grondait souvent de manière à le faire trembler, lorsque par sa faute, ou même sans sa faute, Pommy sortait ses pieds de la *raie*, en posait un tantôt sur le labourage fait, tantôt sur le dur, de manière à faire dévier la charrue. Dans une sorte de foi enfantine en la protection particulière et personnelle de Dieu, il se bornait à prier, quand les bœufs arrivaient au bout de la raie et qu'ils se hâtaient pour y *souffler*

un instant : « Seigneur mon Dieu, disait-il, fais que Pommy aille droit ! » C'était toujours avec terreur qu'il entendait l'ordre bien connu de son père : « Henri, tu n'iras pas à l'école demain matin ; il te faudra venir avec moi à la charrue. » Et puis, il trouvait que c'était bien pénible, surtout quand il fallait herser. Vers les neuf heures, il ne pouvait s'empêcher de demander combien on ferait encore de *tours*, et il aurait bien voulu qu'on déjoignit tout de suite. Mais Châvin n'entendait pas de cette oreille ; étant payé tant par quarteron, il en faisait le plus possible, au risque de ruiner à fond ses bœufs. Quand la chaleur était ardente, ces pauvres animaux tiraient la langue d'un demi-pied de long ; le jeune garçon ne pouvait voir cela sans le faire remarquer à son père, qui lui répondait froidement : - « Nous déjoindrons bientôt, » et ce *bientôt*, c'était une grande heure. Un jour, Henri remarqua que Grevet avait une énorme grosseur sur le cou, grâce à un joug mal fait, qui le blessait et le faisait souffrir depuis longtemps. Si au moins Châvin avait su acheter, ou mieux encore, faire de bons coussinets de linge doux et épais ! mais il se bornait à plier en deux quelque vieille manche de veste décousue, et à poser rudement le joug dessus. Les *cornettes*, d'une façon tout aussi primitive, ne se composaient souvent que du premier lambeau d'étoffe ramassé dans la rue. Un bœuf blessé sur le cou ou derrière les oreilles, éprouve de vives douleurs quand il travaille ; il refuse le joug, secoue la tête avec colère et jette au loin tout ce qu'on veut lui mettre dessus. Châvin ramenait les siens à la soumission, au moyen de son remède ordinaire, qui n'était pas de l'huile d'olive. Et il ne rabattait rien de leur travail. Au bout de quinze jours, ils étaient devenus si maigres, ils marchaient si lentement, que tous les gens du village le remarquaient. Si Pierraut continue de ce train-là encore quelques semaines, disait-on, il n'aura pas besoin de ramener ses bœufs du champ.

Le 20 septembre, Châvin partit de grand matin pour labourer un champ de trèfle au milieu duquel se trouvait un gros noyer. C'était la première fois qu'il y plantait sa charrue. Henri avait dû l'accompagner. Autour de la tige du noyer, le terrain était rempli d'assez grosses racines à fleur du sol ; malgré cela, Châvin voulut *passer* l'arbre aussi près que possible, mais il rencontra une racine, dans laquelle le soc de la charrue pénétra profondément. Il eut toutes les peines du monde à retirer sa charrue en arrière, se mit fort en colère, et cria beaucoup, contre les bœufs, contre le noyer, contre le propriétaire du champ, qui n'était pas là et qui d'ailleurs n'en pouvait davantage. Grevet ayant bougé de sa place au moment où Châvin cherchait à dégager la pointe du soc, il prit le gros bâton qui lui servait de râcloire et fondit sur le bœuf, auquel il en donna plusieurs énormes coups sur

les côtes. À la fin, l'animal éperdu poussa violemment son camarade contre le noyer, et lui brisa la corne droite à ras la tête. La corne tomba par terre ; Pommy s'abattit sur ses genoux en poussant des rugissements terribles, et le pauvre Henri, à la vue du sang dont la joue du bœuf était inondée, s'en alla en poussant des sanglots et des cris de désespoir.

Châvin put alors considérer son œuvre tout à son aise. Il se frappa la tête et se maudit presque lui-même. Mais le mal était fait, mal sans remède. Il n'eut pas la force de rappeler l'inconsolable enfant ; il déjoignit tout seul les deux bœufs, entoura de son mouchoir de poche le moignon de corne ensanglanté, chargea son joug sur ses épaules et s'en revint le plus tristement du monde chez lui, sans oser lever les yeux.

Henri était déjà arrivé depuis longtemps, ayant raconté à toutes les personnes qu'il avait vues en route, l'accident dont il venait d'être témoin.

Chapitre V

TAILLERY, LE MAUVAIS PLAISANT



On comprend combien l'événement que nous venons de rapporter fit de bruit dans le village. Il devint le sujet de presque toutes les conversations. Châvin fut universellement blâmé et même, cela va sans dire, le plus fortement par ceux qui, à sa place, eussent peut-être fait pis que lui.

Deroche seul le plaignit sincèrement, mais ne voulut ni le venir voir, ni lui en parler tout de suite. Un cousin de Châvin, riche paysan, arriva des premiers.

— Ah! tu fais de belles affaires, à ce que j'apprends, lui dit-il. Tu aurais dû l'assommer tout d'un temps. Est-ce qu'on doit se conduire ainsi, et ne faut-il pas avoir pitié des animaux, et les bien soigner! Tu ne pouvais pas laisser un peu plus à fossoyer autour de l'arbre, au lieu de vouloir passer tout près? à présent, tire-toi d'affaire comme tu pourras.

Châvin, humilié et quasi repentant, ne répondit rien.

Le visiteur fâcheux s'en retourna chez lui pour préparer la *léchée* de ses bœufs gras. C'était le soir. Il prit deux mangeoires qu'il plaça sur un banc, dans la cour de sa maison, près de la porte d'écurie, partagea un quarteron d'avoine entre les deux, ajouta quatre poignées de farine à chaque portion, puis une poignée de sel, et, comme il se secouait les mains pour en faire tomber les derniers grains, il vit arriver un homme à la figure pâle, marchant avec peine appuyé sur un bâton et portant une mauvaise valise de cuir sur son dos. L'étranger le salua avec respect, ajoutant qu'il était un ouvrier tisserand bernois sans ouvrage et sans pain; qu'étant tombé malade de la fièvre dans le pays de Gex, il essayait maintenant de retourner chez lui. Il était facile de voir que cet homme ne mentait pas, au moins pour ce qui

tenait à son état de maladie. Mais le gros paysan lui dit de repartir bien vite ; que le pays était rempli de rôdeurs, de fainéants comme lui, et que sans doute il était un ivrogne ou un dépensier comme il y en a tant.

L'étranger n'insista pas ; il se retourna péniblement, essuya une larme, et faillit tomber en marchant sur une pierre roulante qui se trouva sous son pied.

Quant au riche propriétaire, il porta la farine et l'avoine à ses bœufs chéris. — Tiens, mon Jaillet ; tiens, Moûtay. Ah ! les bons bœufs que ça fera pour Noël ; ils auront *ferme* de graisse.

Celui-ci, lecteur, vaut-il mieux que Châvin ? À coup sûr il n'est pas meilleur chrétien, et même on peut dire qu'il est un peu plus païen.

Mais heureusement il y a encore des âmes charitables sur là terre. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, que, devant une autre maison, on aurait pu voir cet ouvrier malade assis sur un tabouret. Une femme lui présentait une assiette de soupe, qu'il prit avec reconnaissance et mangea lentement. En venant chercher son assiette, cette même femme lui donna un verre de vin ; puis elle lui mit dans la main trente centimes en disant qu'on le coucherait à l'auberge pour cette petite valeur et que le lendemain, avant de continuer sa route, s'il avait besoin de nourriture, il pourrait revenir à la maison.

L'ouvrier joignit les mains et remercia avec effusion cette excellente femme, en appelant sur elle et sur sa famille toutes les bénédictions de Dieu.

Lecteur, avons-nous besoin de vous dire que cela se passait devant la porte de nos amis Deroche ?

Châvin eut encore à supporter une singulière humiliation : un homme du village, nommé Taillery, s'en allait défaire du regain, dans un pré situé à quelque distance et portait en même temps un morceau de pain à son fils qui gardait une vache, une chèvre et deux ou trois moutons au pâturage. En traversant la place publique, il rencontra un passant portant une blouse bleue dont les manches étaient retroussées jusqu'aux coudes, un feutre noir aux larges bords, et suspendu au dos comme un carquois, un parapluie rouge.

— Eh ! monsieur, dit cet homme à Taillery, dans un accent étranger, pourriez-vous m'indiquer ici une paire ou deux de bons bœufs de travaux ? mais je voudrais du solide et du beau.

— C'est pour conduire en France, probablement ?

— Oui.

— Eh bien, il faut aller chez deux personnes de ce village où vous trouverez ce qu'il vous faut : chez Isaac Deroche et chez Pierre Châvin. Allez d'abord chez ce dernier.

— Merci, monsieur, votre serviteur. Si je fais quelque chose, on pourra partager une bouteille ensemble, ce soir.

Taillery se conduisait dans cette circonstance comme un homme sans cœur ; au reste, il passait en général pour un mauvais plaisant et ne manquait jamais l'occasion d'une farce ou d'un mot pour rire ; mais lui aussi devint la risée publique, fort peu d'instant après. En arrivant au pâturage, il trouva la vache et les moutons seuls ; le petit berger et la chèvre manquaient.

Enfin il aperçut non loin de là le jeune garçon qui s'amusait avec un camarade, et il l'appela vivement.

— Où est la chèvre ? lui-demanda-t-il.

— Je l'ai attachée à la haie avec une corde, parce qu'elle voulait toujours se sauver.

— Oui, parce que tu voulais t'amuser au lieu de garder tes bêtes. Où est-elle donc, la chèvre, polisson que tu es ?

Ils allèrent ensemble à l'endroit où la chèvre avait été attachée ; elle était de l'autre côté de la haie, étranglée et morte.

La haie était de coudriers assez grands et le pré voisin beaucoup plus bas que celui de Taillery ; la capricieuse bête s'était donné le plaisir de sauter de l'autre côté ; mais la corde se trouvant trop courte, elle resta suspendue en l'air, par le cou, et périt misérablement pendant que le jeune Taillery jouait ailleurs sans s'inquiéter de son bétail.

En revenant au village, Taillery père ne s'arrêta pas à dire des *gaudes* aux passants ; mais il se rendit à la sournoise chez quelqu'un qui savait écorcher les animaux, et le pria discrètement de venir lever la peau de sa chèvre.

Quant au Français, il était allé frapper à la porte de Châvin.

— Eh ! y a-t-il quelqu'un à la maison ?

— Oui, entrez, reprit le laboureur.

— Votre serviteur. On m'a dit que vous auriez une paire de bœufs à vendre ?

— Qui est-ce qui vous a dit ça ?

— Un homme, par là, un de vos combourgeois.

— Oui, j'ai bien deux bœufs, voulez-vous les voir ?

— Oui sans doute.

— Vous a-t-on dit comment ils sont ?

— On m'a dit que c'est une belle paire de bœufs.

— Ils ne vous conviennent pas, monsieur.

— Et pourquoi donc ?

— Il y en a un qui est tout fraîchement écorné.

— Allons donc ! ah ! le vilain farceur ! Montrez-moi également ça.

Ils entrèrent à l'étable. Le Français ne jeta qu'un coup d'œil sur les deux infortunés, puis il dit à Châvin :

— Il ne vous faut plus tenir de bœufs, l'ami.

— M. Deroche en a une paire qui devrait vous convenir.

— Est-ce de bon que vous dites ça ? venez-y avec moi.

Châvin l'accompagna chez Deroche, qui détacha ses bœufs et les montra au grand jour. Le Français lui demanda le prix.

— Onze cents francs, et cinq francs pour mon domestique.

— C'est bien de l'argent, dites-moi !

— Oui, mais les bœufs sont chers, en bon état, et je ne les vendrais à aucun prix si je n'avais pas terminé mes semailles.

— Mille cinquante : ça vous va-t-il ?

— Non, je ne surrais pas.

— Mille quatre-vingts.

— Non.

— Allons, c'est fait. — Une folie ! — voilà cent francs d'arrhes. Je les prendrai demain matin en repassant.

Deroche indiqua le chemin du village voisin à son acheteur, et lui dit le nom d'un paysan chez lequel il pourrait trouver la seconde paire de bœufs qu'il cherchait. Resté seul avec Châvin, il lui demanda ce qu'il comptait faire.

— Je n'en sais rien, lui répondit-il tristement.

— Il vous faut mener vos bœufs à la foire jeudi prochain et vous en défaire, coûte que coûte.

— J'y ai bien pensé, mais comment oser les montrer en public !

Chapitre VI

UN ACHETEUR INCONDU



Le jour de la foire au bétail, à..., Châvin se leva de bon matin, donna bien à manger à ses bœufs, comme s'il eût voulu en quelque sorte réparer une partie des mauvais traitements qu'il leur avait fait endurer. Il les étrilla, les brossa, et se décida à les conduire au marché. Il n'avait en effet que ce parti à prendre, ou bien, s'il voulait continuer à s'en servir, acheter deux colliers et les atteler à la manière des chevaux, ce à quoi, par vieille routine, il n'aurait jamais consenti. D'ailleurs Châvin avait déjà fait quelques bonnes réflexions ; ce que lui avait dit Deroche lui revenait à tout moment dans l'esprit, depuis que son bœuf était estropié par sa propre faute. Et pour autant qu'il en serait capable, il était fermement résolu, d'abord, à ne plus maltraiter Pommy ni Grevet tant qu'il les aurait, et ensuite à bien traiter la nouvelle paire qu'il achèterait, si toutefois il pouvait faire cette acquisition. Mais d'abord il fallait trouver un acheteur.

Arrivé sur la place de la foire, il attacha ses bœufs à une boucle de fer scellée dans le mur, et bientôt plusieurs centaines de bœufs se trouvèrent rassemblés dans ce lieu et attachés de la même manière. Les acheteurs, les curieux, campagnards ou citadins, les bouchers aux larges épaules et aux vêtements de drap brun tirant sur le rougeâtre, tous allaient et venaient d'une paire à l'autre, examinant, tâtant le cuir des bœufs sur les côtes ou le pinçant sur les pommeaux et près de la queue ; questionnant les vendeurs, et ceux-ci faisant les éloges les plus incroyables de leur marchandise. On entendait le son des écus qui se livraient pour arrhes ; puis, au milieu de tout ce bruit et de toutes ces paroles, les beuglements sans fin des bœufs qui s'ennuyaient.

Châvin attendait depuis bien des heures déjà, et pas un acheteur ne s'était présenté. En passait-il un qui s'arrêtait un instant devant Pommy, il continuait son chemin; et quant à Grevet, les coups de massue qu'il avait reçus sur les côtes étaient encore tellement visibles, qu'un étranger ignorant les circonstances particulières de l'animal eût pu supposer, au premier abord, qu'il était affecté de tumeurs dans cette partie.

Châvin soupirait et se sentait justement puni. De plus, le jour de son paiement de deux cents francs était arrivé, et il comptait prélever cette somme sur le prix de ses bœufs, car il n'avait pas réglé ses comptes de labourage.

Enfin, un personnage sortit lentement de la foule qui allait et venait, et se dirigea de son côté. C'était un monsieur fort bien mis, quoique très simplement, de haute taille, portant de longues moustaches tombantes d'un blond clair, et, sous le bras gauche, une cravache. C'était sans doute quelque officier de cavalerie des pays voisins. Il s'approcha donc de Châvin, mais sans lui rien dire, et se mit à considérer Pommy et Grevet. Son examen dura quelques minutes, de la distance où il était; puis, il fixa ensuite Châvin lui-même entre les deux yeux et lui adressa avec beaucoup de calme cette question :

— Ces deux bœufs sont-ils à vous ?

— Oui, monsieur.

— Sont-ils à vendre ?

— Oui, monsieur.

L'inconnu fit le tour des bœufs, regarda de nouveau fixement Châvin en voyant de près les marques des coups et le moignon de corne, sourit en apercevant la longue mâchoire de Grevet, et revint enfin reprendre sa première place à côté du vendeur.

— Quel, prix faites-vous de ces deux bêtes ? demanda-t-il.

Châvin pensa qu'il ne voulait nullement les acheter, car un riche propriétaire n'oserait certainement pas exhiber de pareilles pièces de bétail dans son domaine : c'était sûrement de sa part affaire de simple curiosité.

Il dit donc :

— Monsieur, ces bœufs m'ont coûté beaucoup d'argent, mais aujourd'hui je pense en demander seulement sept cents francs.

— Est-ce votre juste prix ?

Châvin ne répondit pas d'une manière directe ; il balbutia et finit par dire qu'il ne pourrait pas en ôter grand'chose.

— Je vous en offre six cent quarante francs ; c'est tout ce qu'ils valent dans l'état où ils sont. Répondez *oui* ou *non*, comme il vous plaira, sans ajouter un mot de plus.

Au bout d'une minute de silencieuse et pénible réflexion, Châvin dit qu'il acceptait.

Au moment même, le grand monsieur tira de sa poche un portefeuille de maroquin bleu, inscrivit son marché au crayon, puis, sortant une bourse verte, il dit à Châvin :

— Tenez! dans votre main: *un, deux, trois, quatre, cinq, six*; six cents, et *quarante* francs en or. Avez-vous votre compte?

— Oui, monsieur.

— Joseph!

À ce nom, un domestique sortit d'un groupe rapproché et se présenta chapeau bas.

— Détachez ces bœufs et emmenez-les immédiatement: vous les mettrez au pâturage où on les laissera tant qu'ils voudront, sans les faire travailler, et vous aurez soin qu'ils aient de la litière fraîche jusqu'au ventre, dans le hangar.

Le domestique s'inclina et partit avec les bœufs.

— Savez-vous maintenant, demanda son maître à Châvin, savez-vous pourquoi j'ai acheté vos bœufs?

— Non, monsieur.

— Eh bien, c'est pour les ôter d'entre les mains d'un brigand.

— Oh! pourtant, monsieur!

— Oui, entendez-vous bien, — d'un brigand!

À ce dernier mot, il tourna sur ses talons, fit résonner les éperons de ses bottes sur le pavé et disparut dans la foule.

Châvin resta stupéfait. En pleine foire, s'entendre appeler un *brigand!* et sans avoir rien à répondre! Quelle humiliation!

Le pauvre homme n'était pas au bout de ses chagrins. Il tenait encore ses napoléons dans la main, lorsqu'un vieux petit monsieur lui frappa sur l'épaule amicalement et lui dit :

— Bonjour, monsieur Châvin; j'attendais que votre acheteur fût parti pour vous demander de passer chez moi: nous aurons fini tout de suite.

— Allons, je veux bien.

Ils furent en quelques pas chez le nouveau venu, car il demeurait tout près. Ce petit monsieur ouvrit son secrétaire et présenta un papier à Châvin en lui disant :

— Vous reconnaissez ceci?

— Oui, c'est un billet de quatre cents francs que je dois à mon cousin, celui qui engraisse des bœufs.

— C'est à moi maintenant que vous devez cette somme; il m'a subrogé le titre avant-hier; je l'ai acheté et j'en exige le paiement intégral dans l'instant même, à défaut de quoi vous aurez demain de

mes nouvelles. Vous avez six cent quarante francs en or dans votre poche, ainsi vous ne pouvez pas dire qu' il vous est impossible de me payer. Le titre est d'ailleurs échu depuis longtemps.

Châvin fut attéré à l'ouïe de ce discours ; il demeura un grand moment sans pouvoir articuler une parole et sans lever les yeux. À la fin, il répondit seulement ceci, mais en faisant un immense effort sur lui-même :

— C'est juste, monsieur, je vais m'acquitter immédiatement.

Et il compta les quatre cents francs à l'exacteur.

Celui-ci griffonna une quittance et rendit le titre en souriant.

Châvin le mit dans son almanach de poche ; puis il dit résolument à ce monsieur qui tournait ses mains l'une dans l'autre :

— Vous et mon cousin, vous êtes deux misérables. J'ai l'honneur de vous saluer.

En sortant, il se rendit chez le procureur.

— Eh bien, monsieur Châvin ? un nouveau délai, sans doute ? je vous préviens que c'est inutile.

— Non, monsieur. Voici deux cents francs. Rendez-moi mon titre acquitté et portez-vous bien.

— Au revoir !

— Non pas, s'il plaît à Dieu, comme procureur, murmura Châvin à voix basse.

Et maintenant qu'il n'a plus ni bœufs, ni argent, — excepté quarante francs, — il reprend le chemin de son village, le cœur bien triste sans doute, mais atteint par une main sûre et fidèle, et par une épée puissante : par l'épée de l'Esprit.

Chapitre VII

LE MULET



Notre ami Châvin, — car il semble que nous pouvons déjà lui donner ce nom, — notre ami Châvin s'en revint donc chez lui sans bœufs, mais avec deux grosses dettes de moins. Contre son ordinaire, il ne dépensa rien à la foire pour sa nourriture, et le grand monsieur inconnu n'aurait pas été d'humeur à partager une bouteille de vin avec lui ; aussi était-il extrêmement fatigué et épuisé quand il entra dans sa cuisine. Sa femme et Henri furent bien étonnés de ne pas voir la nouvelle paire de bœufs qu'ils attendaient ; ils lui firent beaucoup de questions, auxquelles il ne répondit que par des monosyllabes.

— Je meurs de faim, Rosine ; mets-moi, s'il te plaît, quelques œufs *au miroir* ; et toi, Henri, va nettoyer l'écurie et la mettre en ordre.

Quand il fut restauré et qu'il allait commencer à raconter ce qui lui était arrivé au marché, on entendit tout à coup des cris dans la rue et un grand tapage. Il sortit promptement pour voir ce que c'était.

Le char du meunier de la Torne se trouvait dans le chemin, en biais, et le mulet attelé à la *limonière*, pris dans une encoignure formée, d'un côté, par un mur et, de l'autre, par un moule de bois. Le valet qui le conduisait l'avait laissé seul un moment pendant qu'il montait un sac de farine dans une maison, et l'animal rétif et malicieux en avait profité pour se placer en travers dans le chemin, de cette manière. Son conducteur le frappait avec le poing, et lui donnait sur les flancs et sur la tête d'énormes coups de fouet. À tout cela, le mulet secouait les oreilles ou lançait une ruade, mais sans vouloir bouger de sa place. L'homme, aussi brute que l'animal, se mit dans une colère épouvantable ; il allait prendre une bûche de bois au moule voisin pour en assommer peut-être le mulet, lorsque Châvin se précipita sur lui :

— Êtes-vous donc fou, lui dit-il, et voulez-vous tuer cette bête ?

— Et pourquoi pas ? lui répondit l'insolent, vous avez bien écorné votre bœuf l'autre jour !

À ce propos, le rouge monta au visage de Châvin, qui, remis de sa fatigue et fort comme un ours, saisit le meunier par un bras et, le tirant vigoureusement, le jeta par terre une toise plus loin ; puis, prompt comme l'éclair, il s'approcha du mulet, le flatta de la main et de la voix :

— Arrière ! *trouq* ! voyons, encore un peu : *trouq* ! Eh bien, à la bonne heure ! — Tu vois bien, gros bêtard que tu es, que ton mulet m'obéit mieux qu'à toi. Va-t'en maintenant, et fais attention de ne pas crever tes sacs en route, comme tu l'as fait mercredi dernier.

Le meunier, déconcerté par tant de force et d'assurance, ramassa son fouet par terre et suivit sans mot dire le char déjà en route.

Deroche, sans aucun doute, eût bien joui s'il eût été spectateur de cette louable action. Nous l'avons fait entrevoir, lecteur, Pierre Châvin ne restera pas le même homme et il a déjà fait quelques petits progrès. *Le vent souffle où il veut, dit l'Écriture sainte, et tu en entends le bruit ; mais nul ne sait d'où il vient, ni où il va : il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit.*

Chapitre VIII

ANDGOISSE



Voici quelle était la position de fortune de Pierre Châvin. Il récoltait sur son domaine assez de blé pour lui et sa famille, et assez de fourrage pour nourrir ses deux bœufs, une vache pendant l'hiver et une chèvre toute l'année. Il possédait en outre deux ou trois moutons pour faire de la milaine. Une vigne de quatre-vingts toises, du plant de la Dole, suffisait à l'usage de sa maison et même, dans les bonnes années, il pouvait vendre quelques brantées de vin. Il vendait aussi la moitié de son bois de *bourgeois*³ et recevait de la commune, dont les revenus étaient considérables, une assez belle provision de beurre et de fromage. On pouvait ajouter encore à son actif tout l'argent qu'il gagnait par le travail de ses bœufs, soit pour des labourages, soit pour des charriages divers, et cela se montait en moyenne, annuellement, à environ cinq cents francs.

Ses charges consistaient en une dette de six mille francs, avec intérêt à cinq pour cent, hypothéquée sur tous ses immeubles. Il fallait payer de plus que cet intérêt, les impôts, l'assurance mobilière, les comptes du charron et du maréchal, etc. ; tout compris, il lui fallait bien prélever sur son revenu net, au moins quatre cents francs pour ces paiements. Il lui restait donc fort peu de chose pour les dépenses personnelles de toute sa famille, lors même que tout allait bien pour lui.

Peut-on comprendre que, dans une position pareille, ses bœufs étant son principal, son plus indispensable revenu, il les eût traités de

3 - [NdÉ] À l'époque le fait d'avoir le statut de citoyen/bourgeois comportait également quelques privilèges, dont une provision de bois de chauffage (qu'il fallait couper soi-même), un quantité fixe de beurre et de fromage.

cette manière ? Aussi, maintenant que sa conscience était réveillée, se faisait-il horreur à lui-même, et, lorsqu'il se trouvait tout seul dans quelque endroit retiré, se prenait-il la tête dans les mains. Le violent effort moral qu'il avait fait en payant ses deux créanciers, le jour de la foire, ce que lui [avait dit le grand monsieur inconnu ; les bavardages et les ricanements qu'il avait dû endurer ; enfin, plus que tout cela encore, la conviction maintenant très vive et très profonde qu'il s'était conduit en homme colère et inhumain ; 'en un mot, qu'en ces choses-là, comme en beaucoup d'autres qui se présentaient à son esprit, il avait fait le mal, au lieu de faire le bien, — tout avait concouru à le mater complètement. Aussi le pauvre Châvin était comme brisé, de corps et d'âme ; il n'avait plus de goût à rien, ne mangeait pas et perdait journellement ses forces. Il aurait bien voulu causer avec Deroche, mais il n'osait se présenter chez lui, et Deroche ne venait pas non plus. Cela durait depuis quinze jours et étonnait tous ceux qui le rencontraient.

— Mais qu'a-t-il donc ? disait-on. Ce n'est pas l'affaire de ses bœufs, car enfin, puisqu'il les a vendus, il peut en acheter une autre paire.

— Ah ! disait un autre, il est bien malade ; il dépérit à vue d'œil ; il a le *décroit* par tout le corps, et pour peu que ça continue encore quelques semaines, il est flambé.

Mais personne ne venait lui dire : que pourrait-on faire pour vous tirer de peine, ou d'embarras ?

Il possédait un champ situé au pied de la montagne, ensemencé peu de temps avant la catastrophe de Pommy ; il ne l'avait pas revu ^dès lors. Une après-midi, moitié dans le désir de voir si le blé était levé, moitié pour se trouver seul et se livrer à ses pensées, il s'y achemina tout doucement. La journée était magnifique ; les bois resplendissants de toutes les riches couleurs du feuillage d'automne ; le Mont-Blanc, en face, étincelait de lumière ; le lac, tranquille et transparent, reproduisait dans ses eaux bleues tous les villages de la rive opposée : mais le pauvre malade ne voyait rien de tout cela. Au reste, le campagnard même bien portant n'est pas grand admirateur de la nature. Châvin s'arrêta plusieurs fois pour respirer, et finit par s'asseoir sur un bloc de granit, venu des Alpes en des temps fort anciens, disent les savants, mais qui pour le moment, sortait de terre de manière à former une corniche où l'on pouvait se reposer à l'aise. À partir de ce bloc, les taillis et les côtes boisées commençaient immédiatement. Châvin voulait réfléchir sur lui-même et à ses affaires, et, si possible, prendre une décision. Devant lui verdoyait son champ nouvellement semé dont la levée avait parfaitement réussi. Chaque plante sortant de terre se tenait droite, ferme ; on n'apercevait nulle part ces inégalités de

semence qu'on nomme la *marque des essaims*, et qui sont si désagréables à l'œil exercé du semeur. Malgré son triste état, Châvin en éprouva une espèce de jouissance enfantine ; mais bientôt il se rappela sa position, et se dit qu'il n'y avait aucun moyen d'en sortir à moins que Deroche ne voulût lui tendre la main. Il ne pouvait faire un nouvel emprunt en *mieux value* sur ses immeubles, pour acheter une paire de bœufs ; la banque publique ne lui prêterait qu'à court terme et sous caution, deux conditions qui ne pouvaient lui convenir ; enfin il était trop blessé du procédé de son cousin pour recourir à la bourse de ce dernier. D'autre part, s'il se rétablissait, — et il sentait qu'il ne lui fallait que du calme dans l'esprit et la conscience pour retrouver des forces, — il ne pouvait se passer d'une paire de bœufs.

— Ah ! Seigneur mon Dieu, s'écria-t-il en lui-même, je suis un misérable pécheur ; mais tu sais que je me repens et que je désire maintenant faire ta volonté : tire-moi de cette détresse !

Cette prière, ce cri de l'affligé fut entendu d'en haut.

Il lui sembla qu'une voix intérieure lui adressait la touchante invitation de l'ami des pécheurs : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. »

D'abondantes larmes, connues de Dieu seul, le soulagèrent et le rafraîchirent : il put respirer plus librement ; un poids énorme avait été comme enlevé de sa poitrine. Il se leva pour descendre au village ; mais à peine fut-il debout, qu'il aperçut Deroche et son fils Charles qui revenaient de la montagne et marchaient à grands pas dans un chemin fort peu éloigné.

Châvin l'appela d'une voix faible. Deroche s'arrêta et se dirigea immédiatement de son côté en passant au travers d'une haie.

— Va toujours à la maison, dit-il à son fils, pour rassurer ta mère sur notre voyage : je vous rejoindrai bientôt.

Quand il fut près de Châvin, il s'assit sur la grande pierre et s'essuya le front ruisselant de sueur ; mais voyant l'air éprouvé et abattu de son compagnon, il ne put s'empêcher de lui dire tout de suite :

— Pauvre ami Châvin, comme vous êtes changé ! il faut que vous ayez terriblement souffert. Ah ! je regrette bien de n'avoir pas été vous voir et je vous prie de me le pardonner, mais je croyais qu'après ce qui s'était passé, je ferais mieux de vous laisser à vos propres réflexions, tout en continuant à prier pour vous.

— Écoutez, Isaac ; si quelqu'un doit parler de pardon à demander, c'est moi ; je le sens vivement et ne veux pas le cacher, surtout pas avec vous, dont Dieu s'est servi pour réveiller ma conscience. Je vous dois plus que je ne saurais vous dire, et il faut encore que je vous demande un grand, un très grand service.

— Voyons, dites-moi ce que c'est que ce service ; si je puis vous le rendre, je le ferai avec plaisir.

— Le premier et le plus grand, c'est de m'aider à persévérer et à faire des progrès dans le bien. Tout est à changer dans ma maison et dans ma famille, à commencer par moi. Le seul d'entre nous qui ait quelque vraie piété, c'est mon pauvre Henri, que j'ai tant de fois brutalisé.

— Je vous répondrai par un passage de la Bible : *Ne crains point, crois seulement* ; et quant à moi, Pierre, voici ma main, pour tout ce qui est en mon pouvoir.

— Je le sais bien et je vous en remercie du fond du cœur ; mais voici un autre point dont j'ai peine à vous parler.

Il raconta alors à Deroche ce qui lui était arrivé avec l'argent de ses bœufs, et il lui fit le compte clair et net de sa position.

— Il est impossible que je me tire d'affaire sans une paire de bœufs, et, vous le voyez, je n'ai plus d'argent, ni aucun moyen franc et honnête de m'en procurer. Il est vrai que tout cela est arrivé par ma faute, mon impardonnable faute.

Deroche trouva le procédé du cousin si odieux, et la bassesse de l'acheteur de créances telle, qu'il ne put s'empêcher non plus de les traiter tous les deux de misérables et presque de coquins.

— Châvin, lui dit-il, il nous faut retourner au village ; l'air du soir ne vous est pas bon et je tiens à rentrer. Je viens de la Vallée, où j'ai passé deux jours avec Charles, chez mon beau-frère. Je ne vous donne pas de réponse définitive ce soir ; je veux parler un peu de tout cela avec ma femme, car j'ai pour principe de ne jamais lui cacher quoi que ce soit de mes affaires. Je ne peux pas, moi, vous prêter de l'argent, parce que je n'en ai pas ; il faut aussi que j'achète une paire de bœufs pour remplacer ceux que j'ai vendus. Vous savez que je ne suis pas riche, mais je puis bien avouer aussi sans orgueil que je n'ai point de dettes, ni sur mon bien de terre ni ailleurs. Il faut que je réfléchisse cette nuit à ce qui vous concerne ; demain à midi j'irai vous voir, ou je vous demanderai de venir chez moi.

Chapitre IX

UN VÉRITABLE AMI



eroche, ainsi qu'il l'avait donné à entendre, raconta à sa femme son entretien avec Châvin ; ils se trouvèrent bientôt du même avis sur ce qu'il y avait à faire. Le lendemain, de grand matin, il se remit en route. Où allait-il donc ? Il se rendait à pied chez M. X..., dont le lecteur n'a pas encore

oublié la lettre au sujet du jeune chien. M. X... le reçut avec une aimable cordialité, et ses fils vinrent lui serrer la main avec joie.

— Si vous saviez combien j'ai regretté de ne vous avoir pas écrit plus tôt, lui dit M. X... ; je ne puis m'empêcher souvent de penser que, par ma négligence, j'ai été la cause indirecte de la mort de ce chien ; et comme vous me le disiez, monsieur Deroche, il ne faut jamais renvoyer au lendemain quand il s'agit de faire une bonne action.

— Aussi, est-ce pour cela que je suis venu de si bonne heure aujourd'hui, répondit notre voyageur.

— Ah ! bien, voyons ! de quoi est-il question ? Deroche lui demanda tout simplement s'il pourrait et voudrait lui prêter une somme de huit cents francs au quatre pour cent, pour trois ans, sans hypothèque ni caution ; à quoi l'opulent rentier répliqua immédiatement que non pas huit cents, mais huit mille, contre sa simple signature.

— Je vous remercie, mon cher monsieur ; maintenant je dois vous dire que cet argent n'est pas pour moi ! je le prête à un de mes amis, père de famille, qui se trouve dans des circonstances telles qu'il ne peut emprunter facilement lui-même. Mais c'est moi qui serai votre débiteur et qui, s'il plaît à Dieu, vous paierai les intérêts.

M. X... ne put s'empêcher d'admirer cette nature élevée, généreuse, délicate et fine en même temps, si remarquable à tant d'égards ; il remit à Deroche la somme en or, et ce dernier était déjà de retour chez

lui vers les onze heures. Il fit demander Châvin aussitôt qu'il eut pris une heure de repos nécessaire, après son dîner.

— Voici, lui dit-il, la proposition que je vous fais pour vous tirer d'embarras. Très prochainement j'irai, s'il plaît à Dieu, acheter une paire de bœufs pour moi, à huit ou dix lieues d'ici ; par la même occasion j'en achèterai une pour vous, à ces conditions-ci, que j'ai écrites, afin que vous puissiez les emporter et y réfléchir.

1° Les bœufs que je vous remettrai resteront ma propriété en ce sens que vous déclarerez, sur papier timbré, qu'ils m'appartiennent.

2° Vous vous conformerez à mes directions sur la manière de les soigner et de les faire travailler.

3° Vous ne les maltraiterez jamais, ni vous, ni personne de votre famille.

4° Vous ne pourrez les vendre sans mon consentement.

5° Vous payerez le quatre pour cent de la somme qu'ils auront coûtée.

6° Le bénéfice ou la perte que vous pourrez faire sur eux vous regardera entièrement.

7° Personne, excepté vous et moi, n'aura connaissance de notre arrangement, à moins de nécessité absolue.

Voyez-vous, mon cher Pierre, j'ai toute bonne confiance en vous et je crois vous le prouver dans la circonstance actuelle ; mais comme j'emprunte pour vous rendre service, il est juste que je me mette à l'abri de toute perte provenant de votre fait. D'ailleurs je sais, par l'expérience personnelle que j'en ai faite dans ma jeunesse, qu'avec les meilleures intentions, il est trop facile encore de retomber dans nos anciens défauts. Ainsi, vous le comprenez bien, si vous acceptez ce que je vous offre, je veux pouvoir, quand il me conviendra, être le maître dans votre écurie.

Châvin fut sur le point de lui sauter au cou ; mais en général les hommes de la campagne s'embrassent fort peu ; il se contenta donc, ce qui valait bien autant, nous semble-t-il, de lui prendre la main et de la serrer dans les siennes ; il se tourna aussi un peu de côté, afin que Deroche ne vit pas les larmes de joie et de reconnaissance qui s'échappaient de ses yeux.

— C'est donc une affaire entendue entre nous, reprit Deroche. Maintenant, qu'allez-vous faire aujourd'hui ?

— J'ai déjà commencé à mettre en ordre la place où je veux *réduire* mon bois de chauffage, mais je ne suis pas encore assez fort pour avancer beaucoup. Henri fait aussi tout ce qu'il peut, le brave enfant ; je suis bien aise que les écoles recommencent demain, car il se fatigue trop les bras pour son âge.

— Oui, il vous faut le ménager : on fait travailler les enfants beaucoup trop jeunes ; j'en vois beaucoup qui se mettent à faucher n'ayant pas quinze ans ; c'est une grande imprudence. Et pour vous, après toutes vos émotions, il faut aussi faire attention à ce qui vous concerne. Reprenez le travail tout doucement, sans quoi vous risqueriez de vous faire beaucoup de mal. Je compte aller acheter nos bœufs de jeudi en huit ; d'ici là, s'il plaît à Dieu, nous nous reverrons.

Chapitre X

EN ROUTE



Deroche n'avait point l'habitude d'aller au marché pour y vendre son bétail; son écurie avait de la réputation, et, comme nous l'avons vu pour sa dernière paire de bœufs, on venait volontiers les acheter chez lui. En revanche, il ne craignait point d'aller se repourvoir [à quelque foire un peu éloignée. Il y trouvait mieux son compte, avait plus de choix, et n'était pas obligé de croire sur parole (*ma parole d'honneur!*..) ces grands revendeurs de bœufs qui en font un commerce incessant. Il y trouvait encore cet avantage-ci, que personne, dans les environs, ne connaissait le prix d'achat de ses bœufs.

La veille du jour fixé pour son départ, sa femme fit coucher Charles de très bonne heure; elle l'engagea à le faire de bonne grâce et lui promit de lui en dire la raison le lendemain matin. Quand il fut parti pour sa chambre, elle demanda à son mari s'il ne pourrait pas prendre Charles avec lui, afin de n'être pas seul en chemin.

— Tu emportes une assez grande somme avec toi, lui dit-elle, je serais plus tranquille si vous alliez deux, et ce serait un si grand plaisir pour notre garçon! Au fait, vous ne dépenseriez pas grand'chose de plus.

Deroche embrassa sa femme et lui dit qu'il serait bien aise aussi d'avoir Charles pour compagnon.

À trois heures du matin, cette prévoyante mère entra dans la chambre de son fils aîné et le réveilla doucement.

— Qu'est-ce que c'est, ma mère?

— Écoute, Charles, serais-tu content d'aller avec ton père à la foire de ***?

— Oh! que tu es bonne, ma chère mère!

Et déjà le garçon vif et dégourdi sautait à bas de son lit, enfilant son pantalon de tous les jours.

— Un moment, garçon, un moment ; tu me promets d'obéir à ton père en tout ce qu'il te dira ?

— Mais sans doute !

— Eh bien, mets ce pantalon de milaine neuve et ton gilet croisé. Voilà des chaussons de laine *musq.* Et voilà ta cravate bleue, une chemise et un mouchoir. Tu trouveras en bas tes souliers graissés et les guêtres qu'on a faites avec le reste du drap brun. Où est ton chapeau ?

— Pendu à sa place, au crochet, dans le corridor.

— Bien. Fais doucement, pour ne pas réveiller ton frère et tes sœurs.

Dans la cuisine, il trouva son père, boutonnant ses guêtres d'une main et tenant de l'autre le manche d'une *cassette* de cuivre jaune, dans laquelle commençait à gonfler le lait du déjeuner. Une cafetière Chaptal, jaune, de même métal et brillante comme de l'or, se conservait chaude sur le foyer.

Quand le déjeuner fut prêt, Deroche prit sur une étagère un petit livre intitulé : *Pain quotidien* de la conscience, contenant un passage de la Bible pour chaque jour ; il lut celui-ci : *Le fruit du juste est un arbre de vie*. Il prononça ensuite une courte prière, après laquelle ils s'assirent à la table du déjeuner, où ils se régalerent de châtaignes fraîches et d'excellent café.

Le repas terminé, Deroche passa une blouse sur ses vêtements, prit un bon parapluie de coton, assez grand pour deux personnes, et, munis chacun d'un bâton, ils se mirent en route, pendant que la tendre mère les suivait de l'œil et du cœur.

N'est-ce pas la plus douce des joies réservées à l'homme sur la terre, qu'un intérieur de famille dans lequel règnent l'amour de Dieu et les vertus chrétiennes ? Ce sont aussi de bien doux moments que ceux passés en chemin, à côté d'un père qui aime ses enfants non pas pour ce monde uniquement, mais en vue surtout de leur bonheur éternel, et qui leur apprend le secret de la vie.

Deroche et son fils causaient un peu de toutes choses en route ; le jeune homme examinait avec avidité le pays et les villages qu'il voyait pour la première fois. Dans l'après-midi, ils traversèrent un plateau assez vaste où l'on n'emploie guère que des chevaux pour le trait et la charrue ; les bœufs y sont presque une rareté. Cela parut bien étrange à Charles, car c'était précisément le contraire qui avait lieu dans son village.

Au point de jonction de deux routes, ils furent rejoints par un voya-

geur qui paraissait s'acheminer aussi du même côté. C'était un assez beau garçon, de vingt-cinq à vingt-huit ans, pas grand, mais d'une tournure fine et dégagée; il portait toute sa barbe, du noir le plus profond. Saluant Deroche le premier, peu à peu la conversation suivante s'engagea entre eux.

— C'est donc hier matin que vous vous êtes mis en route ?

— Oui, répondit le nouveau venu, il me faut deux fortes journées de marche pour aller de chez nous à la foire où nous nous rendons en ce moment. C'est un peu long, sans doute, mais nous avons besoin de vaches dans notre ferme et nous n'en trouvons pas aux endroits rapprochés: elles sont rares partout, fort chères, et cependant il faut que je tâche d'en trouver au moins sept ou huit demain matin. Comme ce sont des bœufs que vous voulez, nous ne nous ferons pas concurrence.

— Vous tenez donc beaucoup de vaches, dans votre domaine ?

— Oui, nous sommes fermiers, mes frères et moi; le domaine peut nourrir vingt-cinq vaches, outre les bœufs et les chevaux. Mais nous en avons perdu plusieurs par la faute d'un misérable brutal de berger qui a été heureusement pris sur le fait et qu'il aurait fallu chasser à coups de bâton. Ce gueux-là n'avait aucune patience: quand il était occupé à traire ses vaches et qu'elles bougeaient un peu (vous savez que souvent les mouches les inquiètent et qu'il y en a de chatouilleuses), eh bien, il leur flanquait des coups de pied dans le ventre, ou leur brisait son *seillon* sur les côtes. Plusieurs de nos vaches ont avorté, et trois ont péri! Vraiment ce coquin-là aurait mérité d'être pendu. Dans notre ferme, il ne s'agit pas de maltraiter le bétail; notre maître, qui dirige lui-même une grande propriété à quelque distance, nous aurait bientôt donné notre sac. C'est un monsieur qui a beaucoup d'humanité, quoique ancien militaire: figurez-vous qu'il fit amener dernièrement dans son parc à pâturage, deux pauvres bœufs abîmés de coups et dont l'un était écorné! il les avait achetés uniquement pour les ôter des mains de celui qui les maltraitait.

Ici, Charles Deroche regarda son père d'un air d'intelligence, mais, sur un signe qu'il lui fit, s'abstint de toute parole.

Le fermier continua :

— Ah! j'ai vu en route une chose affreuse, monsieur; il faut que je vous la raconte. Dans mon pays, il passe de temps en temps des charrettes de Provence; vous savez ce que c'est, un énorme chariot à deux roues, attelé d'un cheval dans les brancards et d'un ou deux autres de volée. Ce matin, j'ai rencontré une de ces charrettes dans un village à la frontière; le voiturier ne voulait pas s'y arrêter, mais aller une lieue plus loin. Le cheval de devant était un animal vicieux,

à ce qu'il paraît. Il a refusé de marcher et se tournait de côté, tantôt à droite, tantôt à gauche. Les coups de fouet n'y faisaient rien, quoique le charretier lui en donnât qui lui coupaient le cuir. Il se trouvait là quelques personnes amenées par la curiosité ; je dis à l'homme en question que, si j'étais à sa place, je détellerai ce cheval pour le mettre dans le brancard ; ou bien qu'il faudrait le laisser là tout seul, puis, quand la charrette serait partie et déjà un peu loin, charger quelqu'un de le chasser à bons coups de fouet. « Non ! me répondit-il, furieux : non ! il faut qu'il marche, ou qu'il dise pourquoi. » — Là-dessus il tire son couteau et le pique sur les flancs à plusieurs reprises, sans avancer davantage. À la fin, il le saisit par les naseaux et lui donne des coups de bâton sur la tête. Le cheval se dresse sur ses pieds de derrière, foule cet homme par terre et lui enfonce ses sabots dans la poitrine. Il était mort et affreusement défiguré. Quelle nouvelle pour sa femme et ses enfants, car il était marié et père de famille ! Et quand on pense qu'avec un peu de patience et de sang-froid, il aurait pu éviter un pareil sort !

Cette lugubre histoire achevée, le fermier dit qu'il voulait presser un peu le pas afin d'arriver le soir même ; il salua donc Deroche et son fils, et les eut bientôt dépassés ; puis il se mit à chanter un couplet d'une chanson bien connue :

*J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux.
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx, etc.*

Nos deux voyageurs s'arrêtèrent à la nuit dans une auberge située au milieu d'une montée assez rapide, et se décidèrent à y passer la nuit. Ils n'étaient plus qu'à une petite lieue de l'endroit où se tenait la foire. Au moment où ils allaient entrer dans cette auberge, Deroche fit remarquer à son fils un assez beau cheval attelé à un char de campagne arrêté vis-à-vis de la maison, au bord du chemin en pente. Une pierre de la grosseur du poing retenait le char, sous le cercle d'une roue de derrière, et le cheval n'était pas attaché. Deroche trouva cela bien imprudent de la part du conducteur de cet équipage. Celui-ci s'était arrêté à l'auberge pour boire un verre en passant ; il remontait à ***, village situé sur les hauteurs. C'était un grand jeune homme de vingt-trois ans, mais dont le teint, déjà flétri et comme desséché, indiquait l'abus du vin et l'usage des liqueurs fortes. Il babillait agréablement avec les personnes qui se trouvaient là, se tenant debout, le fouet à la main, le chapeau sur l'oreille,

comme quelqu'un qui va partir.

Deroche salua poliment tout ce monde ; son fils ôta son chapeau, qu'il tint un assez grand moment à la main avant de le remettre sur sa tête ; ils s'assirent à un bout de table et demandèrent une chambre et à souper.

— Ces messieurs vont sans doute à la foire ? demanda le conducteur du char.

— Oui, monsieur.

— Je compte y aller aussi pour y vendre mon cheval , qui est là devant ; si par hasard vous on avez occasion, c'est la meilleure bête de toute la terre.

— Je vous remercie ; je ne suis pas acheteur de chevaux ; mais puisque vous avez l'obligeance de m'offrir le vôtre, je me permettrai de vous faire remarquer qu'il n'est pas attaché et qu'il pourrait facilement lui arriver un accident.

— Ah bah ! il sait que je ne badine pas tant, dit-il, en montrant son manche de fouet. D'ailleurs, c'est un cheval sûr, et je suis *dragon*. Monsieur Gaspard, encore une chopine, s'il vous plaît !

Charles Deroche regarda son père avec un air de grand étonnement.

Le dragon se remit à boire, toujours debout et causant de parfaites niâiseries ». Une grande heure après seulement, il se décida à partir. La soirée était froide, la lune levée et la nuit claire. Un verglas glissant lustrait déjà le chemin. Le dragon alluma un cigare, s'assit de côté sur son char et fit partir brusquement le cheval. L'animal fatigué, engourdi par cette longue station et d'ailleurs mal ferré, glissa d'un pied, fit un écart et s'abattit violemment sur l'autre jambe. Il se releva sur-le-champ, mais, hélas ! le genou gauche complètement couronné. Au bruit que fit le pauvre cheval en tombant, et aux cris du dragon, tout le monde sortit de la maison.

— Couronné ! mon cheval couronné ! s'écriait le dragon. — Eh ! canaille d'aubergiste ! apportez-vous une chandelle, canaille que vous êtes !

L'aubergiste lui répondit qu'il pouvait aller se promener lui et son cheval. Il lui apporta cependant de l'eau fraîche et une éponge pour laver le genou contusionné et écorché jusqu'au vif. Puis le dragon partit en continuant ses jurements et ses imprécations.

— Aussi, dit Charles Deroche, pourquoi n'a-t-il pas écouté le conseil que mon père lui a donné.

Chapitre XI

ACHATS ET RETOUR



Les voyageurs étaient partis le jeudi ; ils arrivèrent à la foire le lendemain à huit heures du matin. Deroche fit un tour d'inspection générale et rapide, puis il revint aux deux paires de bœufs qu'il avait le plus remarquées et les acheta.

Il choisit pour lui des bœufs de quatre ans, jailletés rouge et blanc, aux formes fines, quoique larges de reins, grands et étendus, déjà bien *en viande*. Il les paya mille cinq francs. Ceux qu'il destinait à Châvin étaient forts de membres, un peu moins fins que les siens pour la *qualité*, un an de plus, le cuir assez gros mais souple, et les cornes parfaitement placées. Bien appareillés tous les deux, ils étaient d'un rouge-brun, avec de grandes plaques blanches par-ci par-là. Il les obtint pour huit cents francs tout ronds. Ils s'appelaient *Roby-Lion*, et les siens *Jaillet-Feuilli*. Muni de certificats de santé délivrés par les vendeurs et les comptes étant réglés, il se remit en route sans perdre de temps, car il voulait arriver si possible dans la soirée.

Disons tout d'un temps que le retour fut des plus heureux et qu'à minuit les quatre bœufs, bien fatigués sans doute, eurent la douceur de s'étendre à leur aise sur une épaisse litière de paille battue à la grange (celle des battoirs à mécanique est assez sèche), et d'y ruminer le foin savoureux préparé dans le râtelier.

Le lendemain, de bonne heure, on fit dire à Châvin de venir. Quand il vit ses bœufs, — des bœufs comme il n'en était jamais entré dans son écurie, — il fut sur le point d'avoir un nouvel accès de pleurs, mais il se contint, car il n'était pas seul avec Deroche. On sortit Roby-Lion, qui parurent encore plus beaux dehors ; avant que Châvin les emmenât chez lui, Deroche lui remit une étrille neuve, une brosse et

un gros peigne de corne : ceci était un présent de sa part. Inutile de dire que Châvin en fut extrêmement touché et reconnaissant.

Dans l'après-midi, Deroche alla voir si Roby-Lion étaient convenablement soignés. Il trouva l'écurie en ordre parfait ; les crèches propres, une lanterne neuve comme la sienne, et, dans la grange, un tas de *pâture* bien arrangé, avec une fourche dessus, le long de la paroi.

Et le soir, quand on vit Châvin conduire ses bœufs à la fontaine, ce fut un cri général de surprise.

— Ho ! ho ! dit un vieux paysan, Pierre, vous ne badinez *rien* : où avez-vous trouvé ces deux *moutays* ? C'est tout au plus si Deroche aurait su les découvrir, lui qui s'y entend. Ah ! il vous faut en avoir soin et ne pas faire comme avec les autres.

Châvin remercia le vieillard. Mais la recommandation, pour le quart d'heure, était plus qu'inutile.

Un incident assez rare ameuta la population dans un des quartiers du village, peu d'instant après ce moment-là : nous allons le rapporter en peu de mots.

Le gros cousin au cœur dur était resté au cabaret avec un boucher, pendant qu'un jeune Savoyard à son service *gouvernait* les bœufs gras à sa place. Quand le jeune homme voulut les *abreuver*, il vit qu'un des bœufs était gonflé comme un tonneau et avait peine à marcher. Il courut en toute hâte appeler son maître. Celui-ci n'eût pas été plus effrayé si le feu eût pris à sa maison. — Le bœuf est perdu ! que faut-il faire ? que faut-il faire ? s'écria-t-il.

— Il faut lui donner de *l'alcalif*, dit quelqu'un, mais je n'en ai point.

— Il faut le *percer*, dit un autre : Barthélémy sait les percer.

— Avant de le *percer*, dit un troisième, il faudrait savoir ce qui l'a fait gonfler, car suivant ce qu'il à mangé, on pourrait le faire périr en le perçant mal à propos.

Pendant qu'on préparait de l'alcali volatil, qu'on avait enfin trouvé dans le village, le bœuf, toujours dehors et ne pouvant plus respirer, se mit à tirer la langue : quand il eut pris le remède, probablement en trop grande quantité, il beugla et voulut se mettre à courir. Les jambes lui manquèrent ; il tomba sur la tête et sur le côté en faisant un grand bruit et sans pouvoir se relever.

— Courez vite chercher Barthélémy pour le saigner, autrement c'est trop tard.

Barthélémy arriva et trancha la veine. Le sang jaillit au milieu du chemin. Une minute après, on roulait le bœuf sur un traîneau de herse, et on allait l'écorcher dans une grange. La viande du gras Jaillet fut vendue à moitié prix dans le village ; son propriétaire fit sur

le bœuf une perte sèche de deux cents francs. C'était la moitié de l'ancienne créance qu'il n'avait pas voulu garder, par défiance envers Châvin. Peu de gens le plainquirent, car c'était un égoïste.

Lecteur, nous allons vous dire adieu. Mais nous ne vous quitterons pas sans vous donner des nouvelles de nos amis.

Chapitre XII

DERNIÈRES NOUVELLES



représentent-ils que cinq ans se sont écoulés depuis l'arrivée de *Roby-Lion*. Cinq paires de bœufs, une paire chaque année, ont dès lors habité l'écurie de Châvin. La sixième est en route, et c'est lui-même qui l'a achetée et qui l'amène.

Les huit cents francs dus à monsieur X... ont été remboursés à l'époque fixée, grâce aux profits faits sur les bœufs, ainsi qu'à une meilleure administration des affaires de Châvin.

La cour de sa maison, et non-seulement la cour, mais tout a été mis en ordre et en bon état.

Rosine Châvin ne tient plus dès longtemps les mains sous son tablier et ne mange plus sa soupe sur une chaise à la rue. Elle va le dimanche à l'église, aussi régulièrement que possible, avec son mari et ses enfants.

La famille tout entière entend chaque soir la lecture de quelques versets de la Parole de Dieu.

Henri est un bel adolescent de quinze à seize ans, qui persiste dans les voies de la piété où il est entré si jeune ; il est lié intimement avec Charles Deroche, qui est encore plus beau garçon que lui ; ce dernier est déjà un ami pour son père.

Deroche et Châvin touchent à la cinquantaine ; ils ont les cheveux gris, mais se portent à merveille tous les deux. Ils font *charrue ensemble* pour les trèfles et les vieux gazons.

M^{me} Deroche est toujours un modèle d'épouse et de mère de famille ; ce qu'elle donne aux pauvres lui est rendu largement par la rosée du Ciel.

Châvin laboure beaucoup moins *pour le monde*, mais trois fois plus

son propre terrain. Il espère pouvoir, dans deux ans, rembourser une partie de sa grosse dette ; et déjà, grâce à son exactitude en fait de paiements, l'intérêt n'est plus qu'au trois et trois quarts pour cent. C'est monsieur X... qui est devenu propriétaire de la créance.

Courage donc, ami Pierre Châvin !

— Et tout cela, nous demandez-vous, lecteur, tout cela est l'ouvrage d'Isaac Deroche ?

— Non ; tout cela est l'œuvre d'un principe chrétien, agissant dans le cœur, sur lequel repose la bénédiction de Dieu.

FIN.

